

L'APOTRE



VISION D'AUTREFOIS

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

AVRIL 1929

Pages

TEXTE

337 — En Ontario	THOMAS POULIN
338 — Un curé normand.	
339 — Le sculpteur de Bruges.	
345 — La bataille des Trente.	ANDRÉ DESCHARD
347 — La jaunisse de la Mère Naïk.	ANDRÉ VERTIOL (<i>l'Etoile Noëliste</i>)
350 — La journée d'une clarisse	JEANNE ANCELET-HUSTACHE
354 — Le festin d'Ammianus.	ANDRÉ LICHTENBERGER
355 — Le rémouleur	G.
359 — Le chasseur de tigres.	MAC DOWGAL
365 — Ephémérides canadiennes: mars 1929	
368 — La machine humaine et le printemps.	LE VIEUX DOCTEUR
369 — Le serment du Gendarme	
370 — Premiers soins à donner aux blessés	
372 — L'aveu de ses torts.	JEANNE LE FRANC.
373 — Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC
373 — Une méthode d'éducation	FRANÇOISE VAL D'OR
378 — Le pêcheur de Pâques (poésie).	R. P. DELAPORTE.
379 — Pour s'amuser	
380 — Les livres.	
381 — Anita (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY.

ILLUSTRATIONS

344 — Le compliment de l'enfant le jour de la fête de sa mère.
349 — Une belle pêche.
358 — La station de Gruem dans les Alpes suisses.
365 — Feu Sir James Aikins
366 — Feu l'hon. J. E. Robidoux
367 — Feu Sir Lomer Gouin.
371 — Basilique de St-Paul-hors -les-Murs, à Rome.
377 — Photographie qui montre où en sont les travaux de construction de la Basilique de Ste-Anne de Beaupré
380 — Vue du port de l'île Ivan, en Alaska.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, AVRIL 1929

N° 8

En Ontario

UX dernières heures de la session ontarienne, M. Aurélien Bélanger, député de Russell, a prononcé sur la question des écoles catholiques un éloquent et solide discours. L'exposé qu'il a fait fut si clair et présenté d'une manière si raisonnable que le premier Ministre s'empressa de féliciter l'orateur canadien-français. J'ai souvent entendu discuter ce problème, a-t-il dit en résumé, mais jamais d'une façon aussi précise et lumineuse.

Dans Ontario il y a encore un grave problème scolaire à régler. Les catholiques ne sont pas traités avec justice, mais en citoyens de seconde zone.

D'après un jugement rendu par le Conseil Privé dans la cause connue du canton de Tiny, il a été établi que le ministère de l'Instruction publique a le droit d'organiser l'enseignement dans les écoles séparées et de dire quels livres seront en usage ; que les catholiques sont obligés de contribuer au maintien des écoles supérieures publiques et n'ont droit d'avoir les leurs que s'ils s'imposent double taxe ; que le gouvernement a le droit de répartir les octrois comme il l'entend ; que les écoles séparées sont des écoles communes à l'égal des écoles dites publiques ou protestantes.

Il fut question, à la dernière session de Québec, d'attacher les hypothèques de répartition de fabriques aux propriétés jusqu'à ce que les dites répartitions soient payées, même lorsque ces propriétés sont par la suite vendues à des non catholiques. Il y eut protestations et l'affaire fut ajournée.

Pourtant, ce n'était que justice de faire que l'hypothèque de répartition soit une hypothèque comme une autre.

* * *

En Ontario, il se présente au point de vue scolaire une anomalie considérable. C'est ainsi que s'il arrive qu'une école séparée fasse l'acquisition d'une école publique, la première doit payer les débentures, car la dette est attachée à la propriété. Par contre, si une école publique achète une école séparée, ce sont les contribuables de cette dernière qui restent personnellement responsables de la dette.

En plus, il y a le cas des compagnies. Celles d'entre elles qui ne peuvent déterminer le nombre de leurs actionnaires catholiques ne peuvent payer de taxes aux écoles catholiques.

On sait qu'aujourd'hui, il est devenu impossible aux compagnies de faire cette détermination. Les actions de compagnies sont devenues une marchandise sur le marché et voyagent continuellement d'une main à l'autre.

M. Bélanger a même apporté des exemples démontrant que la loi scolaire ontarienne, pour le moins, n'est plus à date. Il a démontré que l'Archevêque de Toronto, comme actionnaire d'une compagnie publiant un journal catholique, peut être forcé de payer une partie de ses taxes aux Ecoles publiques, parce qu'une corporation civile est classée comme non catholique.

Ensuite, comme les utilités publiques ne peuvent payer des taxes aux écoles catholiques il arrive qu'une entreprise d'aqueduc ne peut que payer ses taxes aux écoles publiques, même

si la majorité des contribuables est faite de catholiques.

M. Bélanger a montré ensuite quelle situation est faite à la minorité protestante dans la Province de Québec. Il n'a pas demandé autant de générosité, mais simplement stricte justice, c'est-à-dire qu'on n'oblige pas plus les catholiques à payer des taxes aux écoles publiques qu'on ne le fait dans le cas contraire pour les protestants ; que des catholiques ne puissent pas plus choisir entre l'école catholique et l'école publique pour le paiement de leurs taxes que ne peuvent le faire les non catholiques.

* * *

Pour l'instant, le député de Russell s'est borné à un exposé des faits demandant aux députés de réfléchir sur le problème une fois revenus chez eux.

C'est une campagne d'éducation qu'il entreprend et, il faut le dire, le premier Ministre l'a fortement encouragé à la continuer, lui disant que s'il a autant de succès dans cette cause qu'il en eut dans l'affaire des écoles bilingues, on rendra sûrement la justice demandée.

On conviendra toutefois que c'est peut-être ajourner le règlement de ce problème à une dizaine d'années. On ne fait pas facilement comprendre à un public qui reçoit depuis longtemps l'argent des autres, et cela gratuitement, qu'il doit changer de régime.

Cependant, cette campagne d'éducation doit se faire, car autrement il sera bien difficile d'obtenir justice pour les catholiques. D'autant plus que le groupe orangiste est un peu là pour s'opposer à tout ce que les catholiques demandent.

Dans le numéro qui suivit la fin de cette session ontarienne, l'organe de cette secte se hâta de prétendre que les Catholiques de l'Ontario ont déjà plus qu'il ne doivent avoir, et, qu'en conséquence, prêter l'oreille à leurs propos serait commettre une grave injustice à l'égard des protestants.

Pendant combien de temps les deux thèses s'affronteront-elles ainsi ? Il est difficile de le dire.

Étant donné ce qui s'est passé dans l'affaire des écoles bilingues, il est possible de croire que l'opinion publique ontarienne finira par se laisser convaincre, sinon par son esprit de générosité, du moins, par le fait qu'il n'est pas de bonne guerre de continuer à traiter mal sa minorité pendant que depuis toujours la province voisine traite si bien la sienne.

M. Ferguson est homme aussi à hâter s'il le veut l'éducation de cette opinion publique comme il a su le faire dans la question des écoles bilingues. Il a paru si bien disposé, l'autre soir à Toronto, qu'il n'est pas impossible qu'il se mette à la besogne.

Thomas POULIN.

UN CURÉ NORMAND

A propos du curé de Morsalines, auquel on avait volé ses poules, M. Le Nordez nous raconte comment on peut, en Normandie, nommer quelqu'un sans le nommer.

Le curé de Morsalines connaissait son voleur. Il s'appelait Joly.

Je le nommerai tout haut en pleine chaire, pas plus tard que dimanche prochain, avait-il déclaré ; mais je le nommerai sans le nommer.

Donc, le prône fait, les bancs de mariages publiés, M. le curé, après un instant de silence qui parut très long :

— Mes amis, dit-il, vous savez sans doute qu'on m'a volé mes poules?...

A ces mots, les femmes baissent la tête, les hommes mettent leurs livres d'heures devant leur nez pour cacher leur angoisse.

M. le curé pousuivit :

Vous vous demandez et moi aussi, qui me les a volées.

Redoublant d'angoisse, les uns toussent, les autres se mouchent.

— Il y en a qui disent que c'est Joly.

Pour cette fois, l'émotion fut à son comble, des oh ! oh ! à demi étouffés se firent entendre.

Oui, reprit M. le curé, il y en a qui disent que c'est joly, — et bien moi je dis que c'est bien vilain !

A ces mots, les poitrines se dégonflèrent, un soupir de soulagement ramena la sérénité sur tous les visages.

M. Albert Le Nordez ajoute que si l'arrière-grand'mère du curé de Morsalines était Bretonne, sa mère était visiblement Normande, et qu'il en tenait.

Le sculpteur de Bruges

Vers le milieu du seizième siècle, il n'y avait pas d'artiste, dans les Pays-Bas, dont le nom fût plus répandu que celui de maître André, le sculpteur de Bruges. Son père était italien, et il avait apporté en Flandre son enthousiasme, sa vivacité de Méridional. Il n'avait pas fait fortune, et l'amour du beau était le seul héritage qu'il eût laissé à son fils. Mais André, né et élevé dans le Nord, était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un Italien perfectionné. A la vivacité de son père il joignait la persévérance, vertu sans laquelle tout le génie du monde ressemble à ces météores qui ne brillent qu'un instant.

Le genre dans lequel André surpassait tous ses contemporains était la sculpture sur bois. De nos jours, il nous est encore possible de juger à quel degré de perfection nos ancêtres étaient parvenus dans cette partie de l'art. Ces saints, ces madones qui décorent l'intérieur des cathédrales et des églises, sont de véritables chefs d'œuvre, bien que les noms des artistes qui ont exécuté ces merveilles aient été oubliés même avant que la fragile matière qu'ils avaient travaillée eût perdu sa première fraîcheur.

Le sculpteur de Bruges était un de ces artistes actuellement ignorés, un artiste dans toute la force du terme. Il vivait et respirait au milieu de tout ce qu'il y a de plus esthétique ; son amour de la forme, du beau, de l'harmonie, avait adouci encore son caractère naturellement affable. La richesse et les honneurs étaient venus à lui avec la réputation, et l'admiration de ses concitoyens le plaçait sur un piédestal ; enfin, le fils du pauvre émigré italien avait été jugé digne d'épouser une jeune fille appartenant à une des plus grandes familles du pays.

Cette union ne pouvait qu'être heureuse. Aussi André et sa femme avançaient doucement dans la vie, sentant que leur bonheur actuel répondait à ce que leur avaient promis les belles années de leur jeunesse. Pourtant quelques gouttes amères s'étaient mêlées dans la coupe de leurs félicités. Les deux époux avaient perdu un à un plusieurs de leurs enfants, et il ne leur restait plus que deux garçons et une fille, la jolie Gertrude, qui était l'enfant gâtée de son père. Néanmoins, ces trois êtres chéris suffisaient à égayer la maison du sculpteur et compensaient un peu la perte des autres.

Au moment où commence notre histoire, André venait de terminer une dernière œuvre : un groupe d'anges sculptés sur bois et desti-

né à l'église de Bruges. Les bourgeois de la ville venaient en foule admirer le travail de l'artiste qu'ils étaient si fiers d'avoir pour concitoyen. C'était, en effet, un beau spécimen de l'ancienne sculpture gothique, tel qu'on en rencontre quelquefois dans les vieilles églises. Le groupe se composait de trois anges, dont l'un était à genoux, les mains jointes et les yeux au ciel, tandis qu'un autre levait ses bras, comme transporté d'adoration, et que le troisième abaissant son regard sur les deux premiers, leur montrait du doigt le ciel. Ce groupe excitait des éloges universels. L'artiste se tenait à l'écart, jouissant d'une joie qui n'était pas tout à fait exempte d'un juste sentiment d'orgueil. Ses amis s'approchaient de lui pour le féliciter et lui serrer la main, tandis que les étrangers, tenus à distance par le respect, se contentaient de le regarder avec admiration.

Dans toute l'assemblée, une seule voix s'éleva contre l'artiste, celle d'un confrère et d'un rival. Melchior Kunst était un de ces esprits sombres et inquiets qui semblent porter le froid et l'ombre partout où ils vont. Il avait un grand talent, mais personne ne l'aimait, sans qu'on s'expliquât clairement pourquoi. En ce moment-là même, tout le monde se retirait devant lui, et Melchior s'avança librement jusqu'en face du groupe. Il croisa ses bras sur sa poitrine et regarda fixement l'œuvre d'André. Ses yeux brillaient étrangement sous ses épais sourcils. Tout d'un coup il se retourna vers l'auteur et lui adressa ces paroles :

— Assurément vous trouvez ceci fort beau, maître André ?

— Ce n'est pas ce que je pense de mon œuvre, mais le jugement du public qui fait loi, répondit André avec calme.

— La composition est bien imitée, sans doute.

— Imitée ! Elle est de moi.

— Ah bah ! dit Melchior, un sourire de mépris sur les lèvres. Ainsi, vous n'êtes pas allé dans un autre atelier copier ces figures, ces poses, ce dessin ; vous n'êtes pas allé dans le mien, par exemple ?

— Jamais, dit André ayant à peine à retenir sa colère.

— Je vous dis que si, moi. Voyez ! messieurs, voyez ! Ce groupe est de moi... c'est mon propre dessin, et voici ce que je fais de ce qui m'appartient !

En disant ces mots, il tira de dessous ses vêtements une petite hachette et, avant que les spectateurs, saisis d'étonnement, eussent le temps d'intervenir, il cassa un des bras de la figurine la plus rapprochée.

André fut irrité de la mutilation de son œuvre ; tout son sang italien se révolta ; il s'élança sur Kunst avec la fureur d'un tigre.

Les personnes qui étaient autour de lui intervinrent ; c'était inutile, car le bon sens d'André avait déjà triomphé de ce premier mouvement de rage, et il s'arrêta, pâle, mais contenu, regardant alternativement son adversaire et son travail mutilé.

“ Melchior Kunst, dit-il enfin, vous pensez m'avoir fait une cruelle offense et vous ne vous trompez pas ; mais cette offense sera réparée. Je ne veux pas me venger maintenant, mais je vous retrouverai plus tard. ”

Un rire moquer de Kunst fit encore une fois monter le rouge au visage d'André, qui crispa convulsivement ses poings mais ne dit mot, et qui, lorsque Melchior fut parti, quitta aussi la salle avec ses amis, que cette querelle inattendue avait attristés.

La soirée était assez avancée, lorsqu'André reprit le chemin de sa demeure. Il marchait le long du canal sombre et brumeux rendu plus morne et plus effrayant par la lueur faible de la lune, qui commençait à se montrer à travers les nuages. De gros murs revêtus de lierre jetaient, même durant le jour, une ombre épaisse sur l'eau ; mais à cette heure on eût dit un noir abîme d'une profondeur incommensurable. Çà et là un pâle rayon de lune glissait entre les branches des acacias et les transperçait, comme une grande flèche lancée dans l'obscurité par une main de géant.

André avait le cœur chagrin. Son triomphe s'était changé en peine ; il souffrait, non seulement de l'outrage fait à son œuvre, mais encore de l'injuste accusation élevée contre lui par Melchior Kunst. Il savait combien les soupçons du monde sont terribles, une fois qu'on les a seulement fait naître ; et il se représentait déjà le public jetant sur ses anges des regards pleins de froideur et de doute. Alors, à la suite du soudain emportement auquel il s'était abandonné, il fut saisi d'un extrême abattement, à la fois physique et moral, comme il arrive ordinairement aux hommes d'un caractère doux et sensible.

Le sculpteur s'avancait donc lentement au milieu des ténèbres, car la lune s'était cachée de nouveau. A plusieurs reprises il lui sembla que quelqu'un le suivait à distance, et machinalement il pressa le pas. André n'était pas peureux, mais le lieu était solitaire, et il n'avait pas d'armes. Comme le bruit qu'il croyait entendre derrière lui ne se rapprochait pas, il pensa bientôt qu'il était le jouet de son imagination exaltée par les événements de la journée.

Tout à coup il entendit distinctement le bruit sourd d'un corps pesant tombant dans l'eau. Sa première idée fut que quelque infortuné venait de terminer dans le canal une vie de douleur et de misère. Il revint sur ses pas ; mais il ne trouva rien qui fût de nature

à justifier sa supposition. L'eau coulait toujours, silencieuse et sombre ; pas un murmure, pas un gémissement ne s'élevait de ses profondeurs ténébreuses. Ce ne pouvait donc être qu'une lourde pierre qui s'était détachée du vieux mur dégradé et avait roulé dans le canal. André, tranquilisé par cette réflexion, se remit en marche et ne s'arrêta plus avant d'avoir atteint sa maison, où le danger et l'angoisse s'étaient introduits.

Trois jours plus tard, deux officiers de justice se présentaient au domicile du sculpteur de Bruges. Ils venaient arrêter le maître de la maison, accusé d'assassinat. . .

Depuis le jour de la scène qu'il avait faite à André, Melchior Kunst n'avait plus reparu, et le matin les flots du canal avaient jeté son cadavre sur la plage même du marché. Alors un des assistants, saisi d'horreur, s'était rappelé que le soir de la querelle entre maître André et Melchior Kunst, on avait vu le premier passer le long du canal et que le second n'avait pas tardé à le suivre. Un autre homme, qui demeurait tout auprès, avait même entendu un plongeon dans l'eau ; mais il avait cru que c'était son chien qui traversait le canal, comme il le faisait quelquefois. Une troisième personne avait également rencontré maître André sur le bord du canal, mais n'avait vu que lui. La vérité était donc manifeste : André avait assassiné Melchior Kunst.

Les officiers de justice trouvèrent tout seul celui qu'ils cherchaient. Il était assis, la tête dans ses mains, et ce fut à peine s'il bougea lorsqu'ils entrèrent. L'un d'eux mit la main sur l'épaule du sculpteur et lui dit qu'il était prisonnier. André jeta sur lui un regard si vide et si terne, sa figure était tellement pâle que l'officier en resta stupéfait et retira machinalement sa main.

“ Prisonnier ! dit André sans faire un mouvement ; qu'ai-je fait ? qui m'accuse ? ”

L'officier était un brave homme, qui avait connu maître André autrefois. Il lui exposa avec respect et ménagement de quoi il s'agissait ; mais il lui fallut répéter plusieurs fois ses paroles avant de les faire comprendre à André. Il semblait qu'un nuage épais pesât sur son cerveau. Enfin, il comprit toute l'horreur de sa situation.

“ Ainsi, on m'accuse d'être un meurtrier... un assassin ? dit-il en se levant, tandis qu'un frisson lui courait par tout le corps. Voyons, reprit-il en s'adressant au premier officier, vous étiez bon autrefois... Suivez-moi ! ”

L'autre hésita.

“ N'ayez pas peur, continua André ; je suis sans armes... je n'ai aucunement l'idée d'échapper à la justice. ”

L'homme suivit son prisonnier jusque dans une chambre fort sombre. C'était une chambre mortuaire. Sur un lit était étendue une

femme pâle et inanimée. Sa maladie n'avait pas dû être longue, car elle n'avait pas enlevé à sa figure cette forme arrondie que donne la santé ; même dans la mort elle était charmante ; on eût dit une statue de marbre échappée au ciseau de Phidias. De longs rubans foncés pendaient sur ses joues, et quelques boucles de cheveux, d'un noir de jais, s'échappant du filet qui entourait sa tête, donnaient à son repos l'apparence de la vie. A côté d'elle gisait un enfant... une fleur d'un jour... dont la petite âme était venue au monde au lever du soleil et s'était envolée à la nuit.

C'étaient la femme et l'enfant d'André.

Le sculpteur montra du doigt la morte :
 " Regardez-la, dit-il, et dites si j'ai l'air d'un assassin

Sa voix était rauque ; il étendit les bras vers le corps de sa femme ; puis il tomba sur le sol, en proie à de violentes convulsions.

Pendant tout le temps qui s'écoula entre le moment de son arrestation et son interrogatoire, André eut à peine conscience de son malheur. Une fièvre sourde lui enlevait toute espèce de sentiment et lui donnait l'extérieur d'un vieillard. Ses amis, — il en avait encore quelques-uns, — prirent ses deux fils à leur charge. Ils firent bien, car le père semblait avoir perdu même jusqu'au souvenir de leur existence. Lorsqu'ils venaient le voir, il ne faisait pas la moindre attention à eux ; aussi avait-on sagement résolu d'épargner aux enfants ce spectacle de malheur et de souffrance.

Il n'y eut que Gertrude dont André ne voulut pas se séparer. Gertrude était une jolie fille, la vivante image de sa mère pour les traits et l'expression du visage, mais d'un tempérament semblable à celui de son père. Ses yeux étaient de ce gris brun foncé qu'on rencontre rarement dans les yeux des enfants, si foncé qu'à première vue on les eût dits noirs. Les cheveux de Gertrude avaient cette couleur que les anciens maîtres se sont souvent plu à donner aux cheveux du Christ et de la Vierge, couleur que le vulgaire appellerait rouge, mais que les peintres savent être la plus belle de toutes les nuances. Avec cela, la douce Gertrude avait l'air d'un ange.

La première preuve de retour à la raison donnée par André fut de reconnaître sa petite fille et de l'appeler par son nom. Ce nom était également celui de sa mère, et peut-être que ce souvenir, joint à une ressemblance frappante, était une consolation pour ce malheureux. Il commença à parler raisonnablement, d'abord avec Gertrude, puis avec les autres personnes qui venaient le voir ; peu à peu son esprit et son corps reprirent des forces, et il fut capable de penser à sa défense pour l'horrible crime dont on l'accusait ; mais

il n'en eut pas longtemps la volonté, car toutes les preuves étaient contre lui, et il ne pouvait opposer à leur accablante évidence que sa propre explication de la manière dont les choses s'étaient passées et l'excellente réputation dont il avait joui jusqu'à ce jour.

Enfin, le sculpteur de Bruges fut conduit de sa prison à la salle d'audience. Il s'apparaissait à lui-même comme un homme qui sort de la tombe ; il apparaissait ainsi à ceux qui le voyaient. André avait eu un extérieur plein de force, de noblesse et de puissance ; mais ses chairs s'étaient comme fondues, et avec sa haute taille et sa maigreur, il avait l'air d'un spectre. Deux cercles noirs et profonds entouraient ses yeux, et sa figure avait une teinte livide. Néanmoins, il semblait ferme et résigné ; personne ne pouvait le regarder un moment et douter de son innocence. La petite fille d'André se tenait à côté de lui ; on eût pu la comparer à une fleur croissant auprès d'une tombe. Gertrude était habituée au changement opéré dans l'extérieur de son père, et cependant tous ces regards inquiets et étonnés qui s'attachaient sur lui la remplissaient d'alarmes. Elle se serrait contre lui et ne détournait pas les yeux de sa figure.

L'interrogatoire commença. Tout s'élevait contre André : les paroles qu'il avait prononcées avant que Melchior quittât la salle, furent rappelées à charge contre lui ; elles avaient sonné comme une menace. Personne de ceux qui avaient connu André ne doutait dans son cœur qu'il fût innocent ; mais l'évidence des faits était trop accablante pour être légalement réfutée. L'accusé fut déclaré coupable. Et André, cet homme juste et doux, qui n'avait jamais levé la main sur un de ses semblables, si ce n'est à l'heure maudite où Melchior Kunst l'avait poussé à bout fut emmené, flétri du nom d'assassin.

L'exécution de la sentence fut différée pendant un certain temps, eu égard à la réputation jusque-là sans tache du prisonnier. A cette époque, il arrivait souvent que le cours de la justice était momentanément suspendu, et jamais il ne le fut plus justement qu'en cette circonstance. Les amis d'André plaidèrent en sa faveur. Ils réussirent seulement à obtenir quelques mois de grâce, pendant lesquels une circonstance fortuite pouvait venir jeter du jour sur cette mystérieuse affaire. Mais pendant le temps qui devait séparer le jugement de l'exécution, le sculpteur reçut l'ordre d'exécuter quelque œuvre d'art pour orner le palais de justice de Bruges où il avait subi son interrogatoire. En conséquence, il fut transféré de sa cellule dans la même salle où il avait été interrogé.

C'était une grande pièce, d'un aspect sombre, si faiblement éclairée du dehors que, même au milieu du jour, il faisait presque

nuit dans les coins éloignés des fenêtres. Un immense foyer, dans lequel brûlaient quelques fagots, était le seul objet attrayant qui s'y trouvât, et encore la chaleur et la clarté qu'il répandait n'emplissaient qu'une faible partie de l'espace environnant. Il y avait pour tous meubles dans la chambre une petite table, un banc et une couche de paille dans le coin le plus obscur. C'était un de ces endroits où instinctivement l'on craint de regarder derrière soi, où le son de vos pas se répercute d'une façon étrange, comme si quelque spectre effrayant marchait derrière vous.

André et Gertrude entendirent fermer la lourde porte de leur nouvelle prison et ils se trouvèrent seuls dans la salle. La petite fille conduisit son père sur le banc auprès du foyer et s'assit à ses pieds, tenant ses mains dans les siennes. Elle n'osait regarder que le feu brûlant dans l'âtre et la figure de son père ; mêmes les ombres vacillantes que projetaient les flammes sur la voûte de la salle l'effrayaient par instants. Gertrude avait été accoutumée à la prison, car elle n'avait jamais quitté son père, excepté pendant la nuit, où on l'emmenait coucher dans sa maison pour la ramener le lendemain matin ; mais cet endroit semblait encore plus sombre que le donjon. André n'avait aucun espoir. Sa vie avait été jusque-là libre de grands chagrins, et les premiers qui se présentaient l'avaient complètement abattu. Son seul désir était d'employer les derniers moments de vie qui lui restaient à exécuter une telle œuvre, à laisser après lui un tel souvenir de talent, qu'un jour, lorsque la vérité serait découverte ses enfants, loin d'avoir à rougir du nom de leur père, pussent en être fiers à juste titre. Il se remit donc à ses chers travaux. Pendant un certain temps, ils lui procurèrent une sensation qui ressemblait à du plaisir. Sa démarche devint plus légère et il perdit un peu de cette mélancolie qui était comme gravé sur sa figure. Il oublia presque ses chagrins, son nom souillé, son exécution prochaine, dans l'exercice de son art aimé. Il cessait de travailler, regardait sortie la belle figure de ses mains et se disait à lui-même : " Qui peut prétendre que c'est la main d'un assassin qui a fait cela, que le cerveau qui a conçu cette œuvre a pu méditer un crime ? "

Et peu à peu l'influence de l'art agissait comme un baume sur l'âme du prisonnier, brisée par le chagrin. Son affreuse prison devenait attrayante par les gracieux ouvrages qu'elle contenait, et Gertrude allait et venait au milieu de tout cela, comme l'ange de la consolation. Si le sculpteur se rattachait quelquefois à l'espérance et à la vie, c'était lorsqu'il regardait sa fille bien-aimée ou lorsqu'il contemplait les productions impérissables de son génie.

Le travail d'André toucha à son terme ; sa sculpture sur bois était achevée. Alors l'enthousiasme qui l'avait soutenu jusque-là tomba tout à coup, et l'âme de l'artiste se replia sur elle-même. Il mit la dernière main à cette œuvre, qui pour lui devait être la dernière, puis il se laissa tomber sur son banc comme saisi de stupeur et de désespoir. Gertrude passa ses bras autour de son cou, mais il ne lui parla et ne l'embrassa pas.

" Père, cher père, es-tu malade ? Tu n'es pas fâché contre ta petite fille ? "

Et l'enfant se leva sur la pointe des pieds pour essayer d'écartier ses mains, dont il cachait sa figure.

C'est à peine si André semblait avoir conscience de la présence de sa fille. Il ne bougeait pas et répétait d'une voix basse et entrecoupée :

" J'ai achevé mon œuvre... je n'ai plus d'espoir qu'on me fasse mourir à présent ! "

La pauvre petite, à qui l'on avait jusque-là laissé ignorer la condamnation de son père, se mit à pleurer, mais ses larmes ne furent pas remarquées par André.

Une heure plus tard, deux magistrats de Bruges entraient dans la salle. Ils venaient voir l'ouvrage terminé de l'artiste. Quelque grande que fût la réputation d'André, ils ne s'attendaient pas à trouver un groupe si magnifiquement beau que celui qu'ils avaient sous les yeux. Le sujet de ce groupe était *la Justice éternelle* ; non pas la femme aux yeux bandés, tenant des balances dans ses mains, mais un ange aux yeux grands ouverts, voyant tout et récompensant chacun selon ses mérites.

Ils examinèrent ce travail en silence, puis ils se retournèrent vers l'artiste, qui, sombre et hagard, se tenait derrière ses juges. L'un d'eux, un vieillard, était attendri jusqu'aux larmes. Oubliant la dignité de son mandat, le magistrat prit la main de l'artiste et le conduisit à un siège.

" Il ne faut pas rester debout, maître André ; vous n'êtes pas fort à présent, dit-il avec intérêt. Asseyez-vous et reposez-vous, tandis que nous admirons votre magnifique ouvrage. "

Le sculpteur obéit sans répliquer ; il était maniable comme un enfant. La petite Gertrude, qui s'était sauvée à la vue des étrangers, revint auprès de son père et resta silencieuse derrière lui, le tenant par ses vêtements. Les deux magistrats contemplaient la sculpture et ne pouvaient pas contenir leur admiration. L'œil de l'artiste s'alluma un instant en entendant leurs éloges, mais aussitôt sa figure reprit son cachet ordinaire de mélancolie.

“ Tout cela ne sert de rien, dit-il ; vous ne pouvez pas faire que les hommes oublient le passé... Vous ne pouvez pas effacer le sang qui souille le nom de mes enfants... Vous ne pouvez pas rendre à leur père sa vie d'autrefois. ”

Les magistrats se regardèrent entre eux, et le plus âgé reprit :

“ Il y a encore de l'espoir, maître André : avez-vous le courage de m'écouter ? ”

L'artiste fit un soubresaut.

“ Dites-moi seulement que mon innocence est reconnue, et je suis prêt à mourir, après avoir remercié Dieu.

— Nous ne pouvons pas vous en promettre tout à fait autant, dit l'un des juges, désireux de modérer l'exaltation d'André.

— Ayez seulement bon courage ! On a découvert aujourd'hui bien des choses, continua le vieillard, dont la bienveillance avait déjà touché André. Soyez calme à présent. Avant peu, nous vous enverrons de bonnes nouvelles. ”

Et le brave homme, ne pouvant se contenir plus longtemps, ajouta :

“ Il n'est pas impossible que vous soyez libre demain. ”

Les magistrats partirent, laissant le pauvre prisonnier en proie à des battements de cœur qu'il essayait en vain de calmer. Il passa toute la journée tenant Gertrude dans ses bras, l'embrassant, la caressant, pleurant. A toutes les questions qui lui adressait l'enfant, il ne répondait que par ces mots :

“ Demain, mon amour ; demain, nous serons libres ! ”

Et lorsque, à la nuit, on vint chercher Gertrude, il écarta doucement ses petits bras, qu'elle enlaçait autour de son cou en lui promettant que, le lendemain, lui aussi, s'en irait avec elle coucher à la maison.

“ Ainsi, demain s'écria l'enfant toute joyeuse, tu quitteras cette vilaine chambre, tu n'y reviendras plus ?

— Dieu m'en préserve ! mon enfant. Non, plus jamais, répondit le père en frissonnant.

— Et nous nous en irons tous les deux ? Nous retournerons à la maison ? continua Gertrude.

— Oui, ma chérie, dit André en l'embrassant encore une fois et en la déposant sur le sol, car ses bras n'étaient pas assez forts pour la porter plus longtemps. Oui, ma Gertrude, demain je sortirai d'ici. ”

Il avait dit vrai.

Le lendemain, dès la pointe du jour, quelques officiers entrèrent dans la salle, porteurs d'un ordre de mise en liberté. Une étrangère, une Italienne, qui avait dernièrement passé par Bruges et qui venait d'y revenir, avait déclaré avoir reçu une lettre de Melchior Kunst, datée du jour fatal de sa mort,

lettre dans laquelle il annonçait son intention irrévocable de mettre fin à ses jours à l'endroit même où il s'était, en effet, suicidé.

On n'en sut jamais davantage. Mais enfin André n'était pas l'auteur de sa mort. Ses concitoyens furent tous dans la joie... car maître André était déclaré innocent.

On le trouva dans sa prison, à moitié couché sur sa table, la tête appuyée sur le bras et et la figure tournée du côté de son admirable ouvrage.

Mais, en s'approchant de plus près, l'on vit qu'il était sans mouvement et qu'il n'y avait plus de vie dans ses yeux fixes et grands ouverts.

Le sculpteur de Bruges était mort... La joie lui avait brisé le cœur (1).

(1) Ce récit est parfaitement historique. On peut encore voir les œuvres de maître André au palais de Justice de Bruges.

UNE LEÇON

Le statuaire Carpeaux avait de l'esprit. Il se plaisait à mystifier ses contemporains. Quelques-unes de ses boutades sont restées célèbres.

Un soir, au milieu d'une fête, Napoléon III le retint longtemps auprès de lui.

Des sculpteurs et des peintres en renom se tenaient discrètement, bien malgré leur souhait, à l'écart de cet entretien entre Carpeaux et le souverain.

Une curiosité jalouse les mordait. Que pouvait bien dire l'empereur à leur camarade ?

Enfin, l'entretien cessa, et tous, la bouche en cœur, se précipitèrent vers Carpeaux...

“ Que vous disait l'empereur, cher ami ? fut la question de chacun.

Carpeaux, qui connaissait son monde, jeta sur eux un regard profond ; puis, doucement :

“ Vous me promettez le secret ?

— Certes !...

— Eh bien ! l'empereur voulait m'emprunter de l'argent !... ”

Les indiscrets, voyant que Carpeaux “ se payait leur tête ”, n'insistèrent pas.

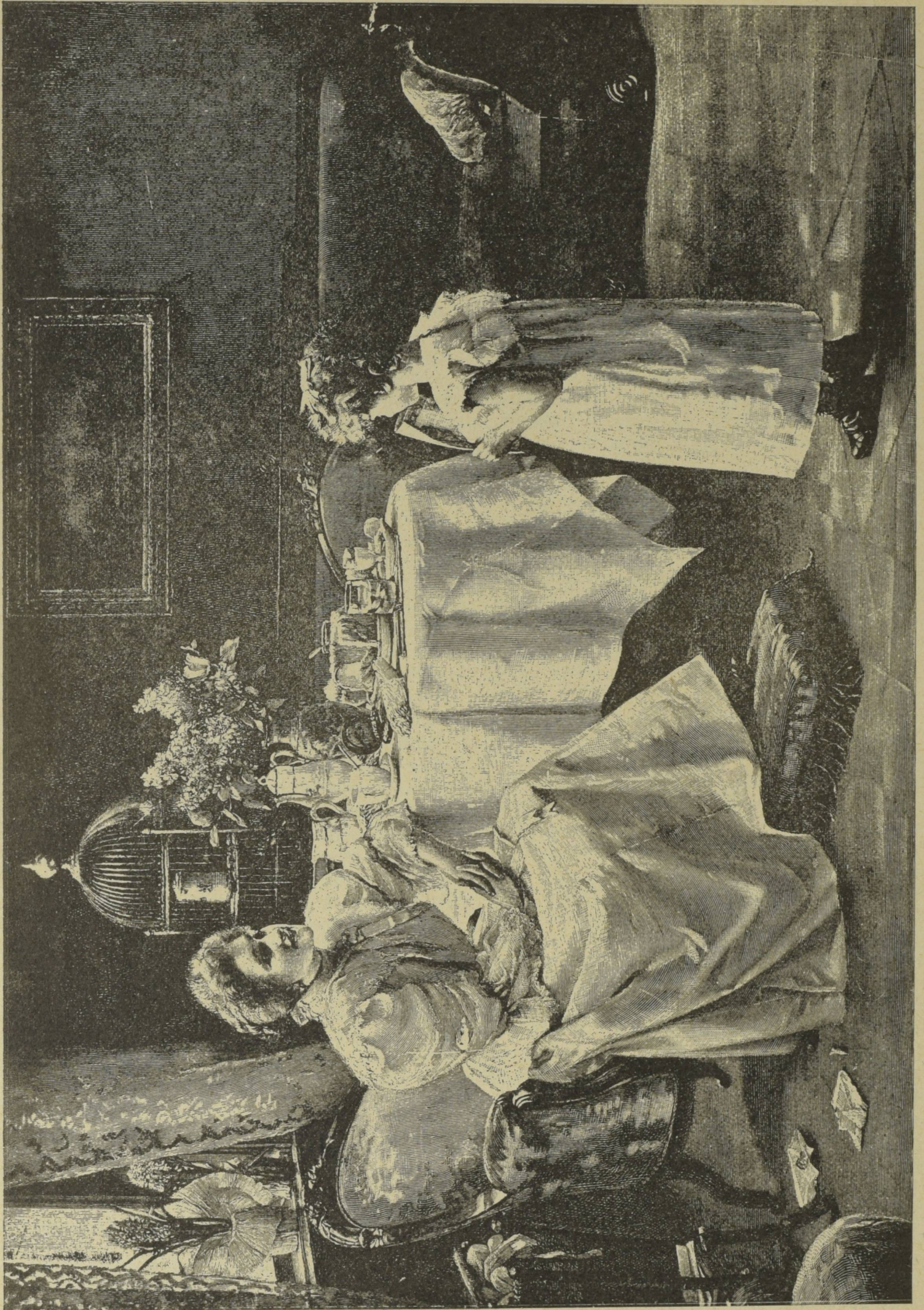
RUSE D'ENFANT

Toto a mangé deux gâteaux au désert, et il en redemande. Sa mère lui dit :

— Un de plus te donnerait une indigestion !

Toto soupire, puis, après un court silence :

— Maman... je voudrais bien avoir une indigestion.



LE COMPLIMENT DE L'ENFANT LE JOUR DE LA FÊTE DE SA MÈRE.

La bataille des Trente

I

L'ORIGINE DE LA BATAILLE

DEPUIS dix ans que durait la guerre de succession de Bretagne, les Français du parti de Charles de Blois et les Anglo-normands de Montfort avaient fini par conclure une trêve. Trêve bien illusoire d'ailleurs, puisque des aventuriers étrangers, pour la plupart gens de sac et de corde, soudoyés par Jean de Montfort, continuaient de dévaster la Bretagne. C'en était trop vraiment pour nos populations si laborieuses qui ne demandaient qu'à vivre en paix, mais dont l'exaspération était parvenue à son comble. Cette nouvelle perfidie devait faire déborder la coupe.

* * *

Un baron breton de la région ploermelaise se faisant l'interprète du mécontentement de ses compatriotes, résolut d'en finir. Homme vertueux, hautement réputé pour sa bravoure, il avait non Jehan de Beaumanoir. Il se rendit au camp britannique, dans le but d'exposer aux adversaires la misère des paysans que les Anglais capturaient quotidiennement en leur mettant les fers aux mains et aux pieds, après avoir incendié leurs fermes. Ses paroles n'eurent pas le don d'émouvoir le cruel Bembrough qui lui répondit avec insolence : " Les pillages sont pour moi la meilleure des opérations. Songez que certaines rançons me rapportent près de vingt mille francs par an. Non, je ne suis pas disposé de sitôt à les abandonner ! " Un tel cynisme finit par irriter Beaumanoir : " Eh bien ! soit, fit-il. Dieu sera juge entre nous. Que chacun choisisse trente à quarante champions pour soutenir sa propre cause. Nous verrons de quel côté se trouvera le bon droit. "

Bembrough ricana : " Que dites-vous, Beaumanoir ? Sachez que, demain, Montfort sera duc de toute la Bretagne et Édouard, roi de la France entière, c'est-à-dire que les Anglais régneront sur les Français. Après tout, libre à vous ; j'accepte le combat que vous me proposez. "

On fixa le rendez-vous sur un grand terrain sis entre Ploermel et Josselin. Il fut convenu que le combat aurait lieu le samedi, 26 mars. Toutes les armes pourraient être employées, à la condition que la plus parfaite loyauté présidât à la bataille.

* * *

En rentrant à Josselin, Beaumanoir mit ses compagnons au courant de la grande décision

qu'il venait de prendre. Un même cri lui répondit : Bravo, Jehan ! Bravo ! Oui, nous irons à la rencontre de l'Anglais et nous l'exterminerons, lui et ses bandes. Nous avons de notre côté la vaillance et la hardiesse. Les Anglais tomberont sous nos coups. " Comme chacun de ces gentilshommes voulait être de la fête, Beaumanoir dut tirer au sort parmi tant de preux plus héroïques les uns que les autres.

Tous les combattants bretons de Charles de Blois étaient de la race la plus pure, tandis que le parti de Montfort comptait dans ses rangs six aventuriers allemands — et malheureusement aussi quatre dissidents bretons (de Comenan, le Gaillart, d'Aspremont et d'Ardaine). A part ces derniers, les autres étaient des guerriers plus ou moins de fortune, dont les surnoms indiquaient assez l'origine. Il faut faire toutefois une exception en faveur de Robert Knolles et de Hugues de Caverly qui s'étaient distingués dans maints combats.

II

LES PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE

Une plaine immense, dite " Lande de Miovoie ", avec des ajoncs et des landes. Au centre, un chêne. Tel était le théâtre sauvage où allait se dérouler le sanglant épisode.

Pour la forme, Bembrough et ses compagnons avaient tenu à se mettre en prières... Quelle différence avec les Bretons dont les oraisons montaient vers le ciel avec une ferveur et une confiance si touchantes ! Ceux-ci se confessèrent, furent absous de leurs fautes et reçurent la sainte Communion. Citons les paroles que Beaumanoir adressait à ses hommes, avant le combat : " Vous allez avoir affaire, amis, à des adversaires d'une audace sans pareille. Songez, si Jésus-Christ nous donne la victoire, à la joie qu'en ressentiront tous les guerriers de France, le pieux duc et la bonne duchesse que nous avouons pour souverains, qui, jusqu'à la fin de leur vie, ne cesseront de nous en témoigner leur reconnaissance. " Et Bembrough : " Nous aurons la victoire, messeigneurs. Beaumanoir tombera en notre puissance. Tous les siens seront tués ou prisonniers ; nous les enverrons à notre roi Édouard. Vous pouvez être certains de ce que je vous dis, car j'ai fait lire mes livres, j'ai fouillé dans les prophéties de Merlin : c'est lui qui a prédit tout cela ! "

D'un côté, modestie, foi en Dieu ; de l'autre, présomption, arrogance, superstition. L'ordre du jour de Beaumanoir est celui d'un véritable chevalier, celui de Bembrough révèle un matamore qui prétend s'abriter derrière un enchanteur imaginaire.

... Cependant, l'heure a sonné. Beaumanoir arrive sur le lieu du combat, tandis que Bembrough s'avance au devant de lui. Mais

quoi ? Que signifie son attitude au chef anglais ? Reculerait-il déjà ? “ Bel ami, dit-il à Beaumanoir, il faut remettre la bataille. Nous devons prendre conseil de nos maîtres, moi, du roi Édouard, vous du roi de Saint Denys. Si cela leur agrée, nous reviendrons ici pour nous battre ; mais il nous faut leur assentiment. ” Ces paroles cachent-elles un piège ou bien la peur ? En tout cas, bon sang ne peut mentir : Beaumanoir appartient à une lignée de braves : “ Je vais, fait-il, en haussant les épaules d'un air de dédain, interroger mes compagnons. ”

— “ Messire, a répondu Even Charuel, nous sommes trente, venus en ce pré, garnis de bonnes armes, tout exprès pour combattre Bembrough et venger sur lui le mal qu'il fait à la Bretagne et à son noble duc. Malheur à qui s'en ira d'ici sans se battre ou remettra la bataille à un autre jour ! ” Et tous d'acclamer ces fières paroles. — “ Je n'en attendais pas moins de vous ”, répond Beaumanoir.

En apprenant cette décision, pourtant sans réplique, Bembrough insiste encore : “ Mais vous êtes fou, Beaumanoir. Vous voulez donc détruire d'un coup toute la fleur des barons du duché ! Quand ils seront morts, il vous sera impossible de retrouver leurs pairs. ” — “ Détromez-vous, Bembrough. Je n'ai certes pas ici avec moi le baronnage de Bretagne, ni Rohan, ni Lohéac, ni Laval, ni Montfort, ni Léon, ni Quintin, ni Tournemine, ni les autres grands barons, mais j'ai de nobles chevaliers et la fleur des écuyers qui ont tous juré de vous détruire ou de vous capturer, vous et les vôtres, avant l'heure de complies. ”

Bembrough écume : “ Les Bretons sont perdus ! ” Et se tournant vers ses hommes : “ Entendez-vous, les Bretons sont perdus. Vous frapperez, leur dit-il. Tuez-les tous et qu'il n'en échappe pas un ! ”

III

LA BATAILLE

De Josselin, de Ploermel et des environs, une foule de spectateurs étaient accourus pour assister aux péripéties de la lutte. Les combattants avaient pris leurs dispositions en conséquence : ils avaient emmené leurs gens, c'est-à-dire les porteurs de bannières, les gardiens de chevaux. Les vivres étaient nombreux en prévision d'une longue action ; et des médecins, sous le grand chêne, se tenaient prêts à intervenir avec des pansements et des médicaments pour les blessures.

— Le premier choc fut terrible, qui ne tourna pas à l'avantage des Bretons. Jean Mellon et Geoffroi, son frère, trouvèrent une mort affreuse. Trois de leurs compagnons furent faits prisonniers : Even Charuel, Caro de Bodégat et Tristan de Pestivien. Le combat se pour-

suivit jusqu'à ce que les adversaires, épuisés, éprouvassent le besoin de se reposer et de prendre quelques rafraîchissements. “ Chacun eut sa bouteille ; vin d'Anjou y fust bon ”, dit une chronique. Beaumanoir profita de la trêve pour nommer chevalier Geoffroi de la Roche, digne descendant d'ancêtres qui prirent une part brillante à la conquête de Constantinople.

— De nouveau l'on se guette et l'on se précipite dans la mêlée. Bembrough a trop bu, sans doute. Toujours est-il qu'il se fait ironique. Ses grossièretés sont telles, que Beaumanoir lui crie : “ Jette le dé, ne t'épargne pas ! Le sort va te frapper. Ta mort est proche. ”

Alain de Kéraurais se rue sur lui : “ Comment ! vil glouton, tu te flattes de faire prisonnier un homme comme Beaumanoir ! Tu l'insultes et veux le donner comme bouffon à ta reine ! Eh bien ! moi je te défie en son nom ; tu vas sentir à l'instant la pointe de ma lance. ”

Frappé en plein visage, le chef anglais s'écroule, mais d'un bond il se relève et se jette sur son adversaire. Geoffroi du Bois a vu son geste. Il lui assène un coup de hache en pleine poitrine. Cette fois, Bembrough tombe pour ne plus se relever : “ Beaumanoir, mon cher cousin, s'écrie du Bois, que Dieu te garde ! Où es-tu ? Te voilà vengé. ”

L'émotion est générale dans les deux camps. On s'arrête de combattre. Mais voici de nouveau Beaumanoir qui a pu se dégager. “ Laissez-le, dit-il à ses Bretons, allez aux autres et combattez fort ; le moment en est venu. Ne vous arrêtez pas. ”

Déjà les Anglais se sont donné comme chef l'Allemand Crokhart, qui n'était, dit-on, qu'un voleur de grands chemins. Et la courte trêve est rompue. On ne combat plus pêle-mêle, mais on procède avec méthode. Les Anglais ont trouvé un nouveau mode de défense : ils se tiennent étroitement serrés les uns contre les autres, coude à coude, et chaque fois que les Bretons tentent de percer leur centre, ils se heurtent aux longues piques qui les blessent atrocement. Beaumanoir a pu récupérer les trois prisonniers qui ont regagné leurs rangs avec enthousiasme. Les heures s'avancent, la fatigue s'accroît, les difficultés sont de plus en plus considérables. “ Amis, s'écrie Beaumanoir, si nous ne rompons pas la ligne, honte et malheur sur nous ! ” Mais cette ligne demeure inébranlable, surtout aux ailes. Le chef des Bretons persiste à vouloir percer le centre. Vains efforts. A ce moment, quatre Anglais sont tués, dont le Breton renégat d'Ardaïne. De leur côté, les Bretons commencent à fléchir : Geoffroi Poulart n'est plus et ses compagnons reçoivent des coups de piques. Beaumanoir lui-même est frappé. Son sang coule de part en part. Il se sent faible, il chancelle. Et il jeûne depuis le matin. La soif et la faim le torturent : “ A boire, gémit-il, à boire ! ” — “ Bois ton

sang, Beaumanoir, la soif te passera », lui crie du Bois. A ces mots, le héros bondit comme un tigre. Les forces lui sont revenues, comme par miracle. Il est plus ardent que jamais. La Sainte Vierge et Sainte Anne protégeaient leurs chers Bretons.

IV

LA VICTOIRE

Ce que Beaumanoir redoutait se produit. Crokhart fait replier les ailes l'une sur l'autre, de façon à former un carré, face à ses adversaires. Impossible de percer : les piques s'y opposent. Les Anglais, reconnaissons-le, sont admirables de courage et de ténacité dans leur manœuvre. Geoffroi du Bois a deviné ce qui se passe dans l'âme de son chef : « Pourquoi doutes-tu, noble sire ? Tous tes chevaliers sont prêts à combattre avec autant de vaillance que des jeunes gens ; ils sont encore capables de venir à bout de ces Anglais. »

Hélas ! voici bien autre chose... Beaumanoir a-t-il rêvé ? Pourtant c'est bien Guillaume de Montauban, l'un des preux les plus magnifiques en qui Beaumanoir a toujours placé son absolue confiance ! quelle honte ! Il ne manquait plus que cela !

Non, Beaumanoir, vous n'aviez pas compris. Regardez plutôt. Un homme a sauté sur sa monture ; il la lance au grand galop contre les piques ennemies. C'est Guillaume de Montauban que vous accusiez de lâcheté, mais dont la fuite n'était qu'une feinte. Il a eu cette idée de génie.

« Par les Anglais se boute, sept en a trébuchiés,
« Au retour en a trois sous lui agravautés ;
« A ce coup, les Anglais furent éparpillés,
« Tous perdirent le cœur, c'est fine vérité. »

Cet exploit ne dura que quelques minutes. C'en fut assez pour jeter la panique parmi les Anglais survivants qui se constituèrent prisonniers.

* * *

« Cy finist la bataille de Trente Anglais contre Trente Bretons, qui fust faicte l'an de grâce 1351, le samedi devant Laetare Jerusalem. »

Dans cette bataille mémorable, les Bretons perdirent trois hommes : un chevalier et deux écuyers. Du côté anglais, il y eut douze morts. Tous les survivants des deux camps reçurent de multiples blessures, le plus souvent béantes. Quinze ans après l'épopée des Trente, l'historien Froissart rencontra Even Charuel, l'un des héros, à la table de Charles V. « Il avait, écrit Froissart, le visage si détaillé et si découpé, qu'il montrait que la besogne fust bien combattue. Et pour ce qu'il avait esté l'un des Trente, on l'honorait sur tous les autres. Ce

combat fust un moult haut, un moult merveilleux fait d'armes qu'on ne doit mie oublier, mès le doit-on mettre avant, pour tous bacheliers encouragier et exemplier. »

—L'inscription de la colonne commémorative rappelle que la lutte fut entreprise pour la défense du pauvre, du laboureur, de l'artisan. Quant aux paroles célèbres de l'écuyer de Beaumanoir à son maître blessé et mourant de soif, elles rappellent encore aujourd'hui l'un des combats les plus glorieux d'un peuple bien connu pour sa ténacité et sa vaillance et qui a laissé sur les champs de bataille de la grande guerre tant et tant des siens.

André DESCHARD.

La jaunisse de la Mère Naïk



JEAN-MARIE Biaker, un robuste gars breton à peine âgé de quinze ans, avait perdu son père l'année précédente.

Le pauvre garçon restait le seul appui de sa mère Marivonne, de santé très délicate, de sa petite sœur Marie-Ange et de Marie-Fleur, une mignonne fillette de dix ans, très lointaine cousine des Biaker, que les braves gens avaient recueillie, car elle était seule au monde.

Jean-Marie ne faiblissait pas à la tâche ; pêcheur déjà habile, il s'était en quelque sorte associé avec le père Conan, vieux quartier-maître retraité, et à l'aide de sa bonne barque *la Jeanne* et de ses filets bleus, il explorait sans cesse, tantôt seul, tantôt avec l'ancien marin, le golfe du Morbihan.

Durant la belle saison, le jeune garçon vendait bien ses poissons, car déjà un bon nombre de familles de Nantes ou de Vannes avaient bâti des villas dans le charmant et pittoresque village d'Arnadon.

L'hiver, quand toutes ces maisons de plaisance étaient closes, la vie de chaque jour devenait un problème plus difficile à résoudre pour la pauvre famille.

A cela songeait tristement Jean-Marie en abordant sur la plage au sable fin, par une après-midi encore belle du début de novembre, et les rudes mois à venir l'effrayaient à l'avance.

Cependant, arrêté sur le rivage, il se laissa distraire un instant par le spectacle qu'offrait « la petite mer » avec ses vagues bleues, ses multiples îles de sable et de gazon, ses écueils menaçants.

Mais, vite repris par ses soucis de chef de famille, il s'engagea dans un chemin creux, bordé par des arbres que le vent marin dépouillait de leur feuillage rutilant, et marcha vers

le bourg, blotti à mi-falaise, les yeux à présent retenus par le clocher ajouré.

Jean-Marie était particulièrement triste parce que sa pêche n'avait pas été fructueuse, quelques maquereaux seulement et une louvine de belle taille à la vérité.

— Voici ce qui ferait bien l'affaire de la mère Naïk, songeait-il ; demain elle doit avoir des voyageurs de marque à déjeuner... peut-être à cause de cette circonstance se montrera-t-elle moins ladre qu'à l'ordinaire.

Et, encouragé par cet espoir, le brave enfant accéléra son allure.

Bientôt parvenu sur la petite place du bourg, il se dirigea vers une vieille maison très pittoresque avec son pignon à poutrelles apparentes et sa curieuse enseigne... *Au crabe d'or*.

Une vieille femme s'agitait dans la pièce principale, une immense cuisine à l'âtre profond où en des vaisseliers bretons, se rangeaient des faïences de Quimper et des étains reluisants.

Yvonaïk Lequern, dite la mère Naïk, veuve sans enfant, était une cuisinière experte, une hôtelière habile, sachant mieux que tout autre attirer et retenir ses clients, mais elle avait un défaut au sujet duquel la gourmandait vainement M. le recteur.

Elle était avare, âpre au gain, cela au point de batailler une heure pour gagner cinquante centimes, et moins encore...

Le beau poisson que lui offrait Jean-Marie faisait certes son affaire, et pourtant à quel marchandage allait-elle se livrer à son sujet.

Un spectateur indifférent eût été amusé par le contraste qu'offraient les deux discuteurs...

Elle, petite, mince, ridée de visage dans l'encadrément de la coiffe blanche, mais les yeux encore vifs et les mouvements prompts. Lui, un bel adolescent à la face carrée de Breton, à la physionomie grave, aux traits réguliers, au teint hâlé par l'air marin...

Jean-Marie demandait cinq francs de sa louvine, un prix fort modéré, à la vérité, même en cette année 1900, où les cours actuels n'étaient pas soupçonnés.

La vieille en offrait trois francs...

Il s'indignait...

— Trois francs ! Prétendre me donner une somme aussi misérable pour ce beau poisson... Ah ! c'est vouloir abuser de ma jeunesse et de ma pauvreté.

— Allons donc ! jeune louveteau de mer, c'est plutôt toi qui voudrais abuser de ta situation de chef d'une famille, intéressante à la vérité, pour exiger un prix bien supérieur à la valeur de ta pêche... Rien à faire, blanc-blec.. La mère Naïk donne quand il lui plaît... Oh ! pas autant que le voudrait notre recteur, un saint homme, mais si peu pratique qu'il est comme job sur son fumier... Oui, la mère Naïk donne, ne prends pas cet air insolent, mais elle se refuse à payer une denrée plus qu'elle ne vaut.

Tout en parlant, la vieille revoyait le visage de plus en plus altéré de la frêle Marivonne qui aurait, à coup sûr, besoin d'une nourriture réconfortante et de soins journaliers... Elle croyait entendre les avertissements du vieux prêtre... Images et pensées fugitives, l'avarice de Naïk les chassa, les étouffa... Cependant, rendue un peu plus conciliante, elle jeta deux pièces de deux francs sur la table en criant :

— Allons, prends et laisse ta louvine.

Jean-Marie secoua la tête.

— L'été, dit-il, on me la payerait dix francs, au moins.

— Oh ! heureusement, les belles dames qui gâtent les prix ne sont plus là. C'est à prendre ou à laisser.

— Réfléchissez encore, et vous conviendrez que cinq francs est un prix de rien pour un poisson de trois kilos... Cependant, pour en finir, je vous en sors dix sous... j'ai bien dit, cinquante centimes rien de plus...

La vieille se fâchait, protestait... Le jeune pêcheur, obstiné comme un vrai Breton, ne céda pas, et tout en discutant, il palpait la louvine, il sentit sous ses doigts un objet très dur qui l'intrigua... Des histoires de trouvailles extraordinaires faites dans le ventre de certains poissons lui traversèrent l'esprit. Alors vivement il rejeta son butin dans le filet et marcha vers la porte en criant :

— C'est fini, je ne suis plus vendeur, car ma belle louvine pourrait bien avoir avalé quelque chose qui vaudrait plus de cinq francs.

La vieille ricana :

— Allons donc ! tu crois aux racontars des pêcheurs qui ont bu trop de bolées ou aux contes des vieilles fileuses...

Et ne voulant pas laisser échapper une bête qui lui permettrait de régaler le lendemain l'inspecteur des douanes et le contrôleur en tournée, allant à son tour vers la porte, elle cria :

— On te le donnera, ton écu de cinq francs, tête de granit !

Mais Jean-Marie traversait la place.

— Trop tard, répliqua-t-il sans s'arrêter, et tout courant, poursuivi un instant par le rire aigu et les propos moqueurs de la vieille, il se précipita vers sa pauvre demeure située non loin de l'hôtellerie.

Dix minutes plus tard, la mère Naïk, après avoir tergiversé, se décidait à s'y rendre à son tour, désireuse de conclure son marché et poussée aussi par une vague curiosité qu'elle raillait elle-même.

Le spectacle qui l'y attendait la cloua sur le seuil de la salle basse... Marivonne et ses enfants étaient agenouillés devant une grossière image de la Vierge et de sainte Anne, et deux cierges brûlaient, jetant des lueurs sur les lits clos et les visages rayonnants des pauvres gens...

Comme la mère Naïk interrogeait, la veuve, se relevant, lui montra un gros et admirable dia-

mant aux facettes étincelantes qu'elle venait de trouver dans le ventre du poisson.

En quelle galère enfouie depuis des années, des siècles peut-être, parmi les algues et les coraux, le poisson avait-il trouvé la pierre précieuse ? Nul ne le saurait jamais... et peu importait à la mère Naïk, désespérée d'avoir laissé échapper un pareil trésor... pour la misérable somme de cinquante centimes.

Son bouleversement fut si grand, que l'hôtelière en eut une jaunisse dont elle faillit mourir...

Aller ainsi, aux portes du tombeau fut d'ailleurs très salutaire à son âme.

Saisie de crainte à la pensée du jugement d'un Dieu si sévère pour les mauvais riches, elle chercha, par la suite, à vaincre son avarice, et finit, par reconnaître que le beau diamant, très bien vendu grâce à M. le recteur, avait été mieux placé dans les mains de Jean-Marie, courageux soutien d'une famille besogneuse, que dans les siennes. Et, peu à peu, elle chercha à se détacher des biens périssables.

Marivonne et son fils, honnêtes et délicats, désiraient faire participer à leur fortune le père Conan, associé aux pêches du jeune garçon, mais l'ancien quartier-maître, satisfait de sa retraite et de ses petites économies, ne voulut rien accepter.

Quelques années plus tard, trop âgée pour

diriger son auberge, la mère Naïk la vendit à Jean-Marie et à Marivonne ; cette dernière ayant été placée autrefois comme cuisinière dans un château des environs, pouvait contenter les clients les plus gourmets.

Quant au jeune pêcheur, très intelligent, il avait profité des quelques loisirs que lui permettait sa fortune nouvelle pour acquérir une bonne instruction primaire.

Plein d'initiative, tout en laissant à l'hôtellerie son aspect vieillot, il l'agrandit et l'installa avec tout le confort moderne.

Il ne put que s'en féliciter, car Arnadon ne tarda pas à devenir une plage à la mode ; les baigneurs, les touristes, affluèrent chez le jeune hôtelier, admirablement secondé par sa mère, sa sœur et Marie-Fleur, la bien nommée, qu'il avait épousée pour son plus grand bonheur.

A l'heure actuelle, après avoir vaillamment servi la France durant la grande guerre, Jean-Marie Baiker est un personnage riche, considéré, et, par surcroît, le père d'une belle famille...

Il n'a jamais cessé de se montrer très charitable, car, aime-t-il à répéter :

— Je dois bien rendre aux pauvres ce que, jadis, Dieu m'a si gratuitement donné...

Andrée VERTIOL.

(*L'Etoile Noëliste*).



UNE BELLE PÊCHE

La journée d'une clarisse

POUR que le Prisonnier divin ne soit jamais seul aux heures où les hommes ont coutume de l'oublier davantage, les Ordres contemplatifs se partagent les veilles autour du tabernacle : aux Clarisses appartiennent les deux premières heures du jour né en pleines ténèbres, comme le Verbe de Dieu parmi nous.

Minuit moins un quart. La petite cloche tinte timidement parce que son écho ne doit pas troubler le sommeil de ceux que leur tâche n'appelle pas encore. La Pauvre Dame s'éveille sur sa couche de paille, ou dans cette caisse de bois, imaginée par une âme tout affamée d'austérités, qui rappelle le cercueil avec cette différence que le corps ne peut jamais s'y étendre complètement, en usage dans plusieurs monastères de Colettines. Le Coutumier ordonne de se lever au premier son de la cloche, méprisant ces minutes paresseuses où le corps a peur du froid et l'âme de la journée qu'il va falloir vivre. Mais y a-t-il une différence entre le sommeil et la veille pour celle qui, en fermant les yeux, a demandé à son ange de prier à sa place puisque la nature exige ce repos ? La fenêtre découpe un peu de ciel noir où brillent quelques étoiles. mais ce n'est pas au fond du firmament qu'elle va chercher son Dieu : le Créateur des mondes est avec elle dans cette cellule ; en lui elle s'est endormie, en lui elle s'éveille, et sa première pensée est une action de grâces envers celui qui l'a choisie, préférablement à tant d'autres, pour chanter ses louanges et l'aimer en union avec les esprits bienheureux, alors que la plupart des hommes dorment ou pêchent. Elle fait un signe de croix avec l'eau bénite, entre-bâille la porte de la cellule pour que la lampe commune lui apporte un peu de lumière et que l'excitatrice se rende compte qu'elle a bien entendu le signal, puis elle baise trois fois la terre en confessant son néant devant le triple Nom.

L'habit religieux a protégé son sommeil, mais celui qu'elle a revêtu est si vieux, si élimé, si rapiécé, qu'il n'a plus été jugé digne que de ce service. Sept minutes lui sont accordées pour l'échanger contre l'habit de jour, changer aussi de voile, de bandeau, de couvre-chef et mettre les sandales — sept minutes, ô femmes du monde ! Mais avant le second signal, elle tient déjà le loquet de la porte, prête, dès qu'elle l'entendra, à s'agenouiller au seuil de sa cellule. La Mère abbesse, accoutumée pourtant à ce spectacle depuis quarante ans, m'a dit qu'elle éprouvait chaque fois la même émotion à voir

ainsi ses filles sortir toutes ensemble, jalouses de cette régularité qui est un premier sourire d'amour à Notre-Seigneur. Pendant que sonne à nouveau la cloche, les plus anciennes, à genoux, attendent le passage des jeunes, et toutes s'acheminent, deux à deux, vers le chœur d'un pas rapide et léger, dans le plus parfait silence. Silence extérieur, il va sans dire, car la prière s'élève en secrètes harmonies vers Celui qui entend les cantiques de l'âme.

Le salut à l'Époux divin est le même à chaque retour au chœur. Il exprima jadis la ferveur de saint François ; depuis lors, ses fils et ses filles le répètent, et c'est comme s'ils priaient avec le cœur même de leur Père :

“ Nous vous adorons, ô Très Saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont sur toute la terre, et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix. ”

Matines. De toutes les heures canoniales, la plus lourde de poésie sainte. Nous aimons ce nom depuis l'enfance, et malgré le Fr. Jacques qui dort et tarde à sonner, nous y entendons les nostalgiques appels des cloches monacales. Matines. Par les verrières un rayon de lune tombe sur la robe claire ou la coule sombre, et nous nous plaisons à penser que les plus hauts secrets dont frémissent les pages des mystiques ont été révélés dans la paix de ces nuits où Dieu semble plus proche.

J'ai eu la grande joie d'assister aux Matines des Clarisses. Avec elles, j'ai égrené les psaumes de chacun des trois nocturnes, les Sœurs d'un côté, debout jusqu'au *Gloria Patri*, où elles se rassoient, tandis que les autres se lèvent. J'ai suivi dans le bréviaire, où les pages m'étaient marquées, les leçons que deux moniales allaient lire au lutrin, la face tournée vers l'autel. Après chacune des leçons, les voix pures redisaient comme un refrain de tendresse suppliante :

— *Tu autem, Domine, miserere nobis,*
et les autres répondaient :

— *Deo gratias.*

Mais en entendant cette psalmodie exigée par la Règle, je pensais aux Ordres où l'office s'accompagne de mélodies grégoriennes, et j'avais beau me rappeler que, selon ses historiens, sainte Colette fut encouragée dans cette manière de réciter l'office par les anges eux-mêmes, je n'en regrettais pas moins pour les Clarisses les chants qui donnent des ailes aux textes. Nous étions en plein été, mais en voyant les pieds nus, je songeais aux nuits d'hiver, au froid et au sommeil perfides...

Aux Matines succèdent immédiatement les Laudes, qui se composent de cinq psaumes enchaînés par une antienne, et qui sont suivis du capitule ou leçon brève et d'une hymne

qui varient selon le propre du temps et des fêtes, puis du cantique de Zacharie. Cette heure est tout entière un chant de reconnaissance envers Dieu qui, après tant d'autres bienfaits, donne aux hommes ce jour qui vient pour l'aimer et le servir. Mais Matines et Laudes ne suffisent pas à remplir les deux heures de veille : les religieuses ont encore le temps de réciter les litanies des Saints et la belle prière de sainte Colette, qui commence ainsi :

— Bénie soit l'heure où l'homme-Dieu naquit, béni le Saint-Esprit par qui il fut conçu, et bénie cette très glorieuse Vierge Marie de qui il est né...

L'hebdomadaire lit ensuite le point d'oraison, mais seulement pour aider la dévotion aux jours d'aridité, car chacune reste libre de suivre l'attrait de la grâce. L'usage de l'Ordre est de méditer la Passion : comme leur Mère, c'est aux pieds du Crucifix que les Clarisses aiment à demeurer prosternées, et sans doute que s'il nous était donné de lire en elles à ces moments-là, bien des mystères nous seraient, à nous aussi, révélés, bien des choses nous deviendraient plus faciles. Je pense à cette moniale qui refusa de me parler de la vie cloîtrée. Hélas ! ce ne sont pas les grilles fermées et les lèvres closes qui séparent vraiment de nous les filles de sainte Claire, elle avait raison, la silencieuse obstinée : même quand elles s'ouvrent, une barrière demeure, et c'est notre indignité.

2 heures du matin. La relève. A ce moment même, des moines et des moniales, de noir ou de blanc vêtus, fils de saint Benoît, de saint Bernard et de saint Dominique, vont prendre la garde sainte. Dans leur lit, les hommes qui ne dorment pas pensent à l'argent qu'ils ont gagné la veille, aux moyens de gagner encore de l'argent demain, d'autres ruminent de mauvaises pensées, d'autres, en face de leur malheur qui les regarde dans la nuit, pleurent, pleurent de misère, éveillés par d'affreux rêves, d'autres naissent, d'autres meurent.

Mais à toute heure de la nuit et du jour, il est des êtres qui, pour tous ces autres êtres, prient le Père.

Il paraît que les jeunes religieuses se rendorment vite, mais que les vieilles le peuvent plus difficilement, jusqu'au signal du second lever, à 6 h. moins 20. La toilette du matin se fait à genoux par terre, avec une serviette étendue pour table de toilette. A 6 heures, la Clarisse est prête et va réciter à la salle capitulaire l'Angélus, qui est son bonjour à Notre-Dame, puis Prime et Tierce, qui sont sa prière du matin. Les moniales retournent ensuite processionnellement au chœur pour la Messe conventuelle. C'est

le moment entre tous solennel où la Clarisse va recevoir son Dieu, faveur quotidienne que la sainteté de leur Mère n'eût même pas osé souhaiter et pour laquelle elles remercient le ciel de les avoir fait naître en ce siècle malgré ses tares.

Les pieds dépouillés même de leurs sandales, les mains jointes, la Pauvre Dame s'avance. Elle contemple son Sauveur, déchiré par les péchés du monde, et c'est comme si elle le tenait dans ses bras à la descente de la croix.

Mais après l'action de grâces et la bénédiction de l'abbesse reçue avec l'intention de la recevoir de sainte Claire elle-même, il faut redescendre du ciel sur la terre. La communauté se rend au réfectoire en récitant le *De Profundis* pour les religieuses qui les ont précédées dans le repos éternel. Le *frustulum* qu'ont accueilli la plupart des monastères comme atténuation au jeûne trop rigoureux pour les santés modernes, se compose d'un peu de pain (environ trente grammes) et de tisane chaude, de lait même pour les Sœurs plus jeunes et plus faibles. L'abbesse l'agrément d'une courte instruction. Vingt ou trente minutes ensuite, selon qu'il s'agit ou non de grand nettoyage, pour ranger et balayer la cellule, et c'est certes bien suffisant pour les six mètres carrés qui portent comme uniques meubles la paillasse sur ses tréteaux et une humble armoire de bois blanc ; mais il faut que les Mères anciennes ou infirmes aient la consolation d'être prêtes au premier son de cloche qui appelle au travail. Cependant, celles qui ont fini doivent immédiatement descendre.

A 8 heures, le grand silence a pris fin, et il est permis de demander des explications pour les travaux, mais la plupart du temps aucune parole n'est échangée, grâce à une organisation parfaite : la maîtresse d'ouvrages écrit sur le cahier réservé à chacune des religieuses la tâche qui lui incombe, et celle-ci rend compte de son travail de la même façon. D'ailleurs, il est toujours permis de demander une explication nécessaire même pendant la journée, la Règle le dit expressément, pourvu que ce soit en paroles brèves et à voix basse. L'usage de beaucoup de monastères est que les religieuses se réunissent pour les travaux de couture dans une salle commune, la seule qui soit chauffée — très parcimonieusement — en hiver, mais dans d'autres couvents, elles retournent chacune dans sa cellule et y travaillent isolées. Pour celles-là, jamais de feu ; par les froids rigoureux, un pot de terre seulement, où quelques charbons meurent sous la cendre.

10 h. $\frac{1}{2}$: Sexte et None, offices primitivement institués pour commémorer l'heure où Notre-Seigneur fut crucifié et celle où il mou-

rut, mais aujourd'hui réunis sans que la pensée fervente oublie le sens de chacune de ces heures. C'est après ces prières que l'hebdomadière lit l'Ordo à la communauté réunie au Chapitre, y compris les novices, et que chacune marque dans son bréviaire les parties de l'office. Le temps qui reste jusqu'au dîner est généralement consacré à une lecture sur le bréviaire.

Le dîner d'une Clarisse ! Il n'y a pas là de quoi faire rêver un gastronome, et la réalité est toute pareille à l'idée qu'on s'en fait. Pourtant la vie monastique est l'art de donner au corps le strict nécessaire pour qu'il demeure le vigilant serviteur de l'âme, sans qu'il éprouve le moindre plaisir à sentir ses besoins satisfaits. Aussi la Pauvre Dame mange-t-elle à sa faim — à peu près — une nourriture saine, mais évidemment très simple : une soupe épaisse, une portion de légumes, dans quelques monastères un plat dit de charité (un œuf ou un peu de poisson), le jeudi et le dimanche un fruit ou du fromage, si la Providence en envoie. Le tout est accompagné d'un quart de tasse de vin.

Dans le monastère où il m'a été accordé plus que je n'aurais osé demander, je n'ai pourtant jamais pu obtenir la faveur d'un vrai repas de Clarisse. Même quand le menu était semblable à celui du réfectoire, je suis bien sûre que la Sœur cuisinière avait l'ordre d'augmenter la portion ou d'ajouter du beurre. Mais un jour que l'abbesse d'un autre monastère m'avait offert à dîner, j'acceptai à cette seule condition de manger comme elles. On m'apporta donc la bonne soupe saine de pommes de terre et de haricots dans un petit récipient de terre, rouge et noir, comme les poteries étrusques. J'eus aussi des pâtes très cuites, du fromage et une pomme, servis également dans ces écuelles de terre qui, au réfectoire, sont posées sur des rondelles de bois. La portion était trop abondante, mais la tourière me prévint honnêtement qu'on l'avait doublée, et qu'on ne servait jamais au même repas du fromage et un fruit. J'avais une cuillère et une fourchette de buis, selon la plus pure tradition colettine, et la bonne Sœur m'apprit aussi comment on disposait sa serviette, moitié sur la table, moitié sur ses genoux, pour ramasser facilement les miettes et les manger conformément à la sainte pauvreté.

Autour de la salle, les tables sont rangées le long des murs, comme à Saint-Damien jadis. Celle de l'abbesse domine un peu. En face d'elle se trouve le pupitre de la lectrice qui, pendant que se refont les corps, sustente l'âme. Elle lit un passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament, suivi de la Vie d'un saint, et, le vendredi, la Règle. Les Constitutions sont lues quatre fois l'an, le Coutu-

mier et le Rituel au moins une fois. La voix est monotone, sans inflexions, pour que l'esprit ne s'attache pas à la forme humaine du texte, si l'on peut dire, et pénètre mieux son sens spirituel, selon une méthode inattendue, mais sûre.

Le réfectoire est, par excellence, le lieu des pénitences, soit que l'abbesse les ait imposées en réparation de quelque manquement à la Règle, soit que la religieuse les ait demandées pour obtenir une grâce, ou en certains jours plus solennels. Parfois la Pauvre Dame dîne à genoux par terre — quatre fois l'an, le Vendredi-Saint en particulier, toute la communauté accomplit cette pénitence, — parfois elle baise les pieds de ses Sœurs, ou elle récite à haute voix le *Miserere*, ou encore elle fait le tour du réfectoire en portant la croix sur l'épaule droite, le bréviaire ou le rituel, en réparation des fautes notables au chœur, les objets cassés ou les ouvrages mal faits. Comme on le voit, il n'y a là rien de tragique, si l'âme est assez humble.

Après le dîner, les exercices physiques sont représentés par le lavage de la vaisselle et une demi-heure de balayage. On règle ensuite les affaires d'administration intérieure. Les religieuses se réunissent dans une salle. Chacune a sa place et son tiroir qui porte son nom, selon l'ordre d'entrée en religion, comme au chœur. Elles notent dans un cahier, qui sera remis à l'abbesse, le compte rendu de leur journée et de leur travail, puis, comme elles ne peuvent communiquer entre elles sans autorisation, elles inscrivent sur de petits billets les explications qu'elles veulent demander, les renseignements qu'elles doivent fournir. A tour de rôle, toujours selon leur rang, elles s'approchent de l'abbesse et lui montrent les billets pour qu'elle donne la permission de parler ; elles appellent alors les Sœurs à qui elles ont affaire, posent les questions, reçoivent immédiatement les réponses et retournent à leur place. Quand elles quittent la salle, celles qui ont besoin de quelque objet mettent à la place des diverses officières — infirmière, lingère, sacristine, bibliothécaire — une note qui porte leur nom et mentionne ce dont elles ont besoin. Deux religieuses sont chargées de vérifier les demandes et de rectifier au cas où l'une d'entre elles se serait trompée d'adresse. Tout à l'heure, les moniales iront aux officines, où chacun prendra l'objet préparé sous une étiquette à son nom.

Ainsi, ces affaires d'organisation matérielle, qui sont dans le monde l'occasion de tant de discussions, d'allées et venues et de temps perdu, se règlent ici, où sont réunies soixante personnes, en quelques minutes, par des paroles et des gestes réduits à l'indispensable,

selon un ordre rigoureux Et je me demande quel chef d'entreprise ou d'administration a jamais obtenu de son personnel pareil rendement et pareille discipline, accompagné d'une pareille bonne grâce.

La récréation qui suit dure environ une heure, pendant laquelle on peut parler librement, sans que d'ailleurs les mains délaissent leur tâche. Tandis que l'une manie son crayon, l'autre son aiguille, les Pauvres Dames devisent ; toujours soucieuses de leur dignité religieuse, elles bannissent le trop grand empressement à prendre la parole, les affirmations ou négations absolues, les contestations, les éclats de rire, mais elles n'en sont pas moins joyeuses de se retrouver ainsi en famille. Les plaisanteries ne sont pas défendues, ni même les taquineries, qui ne blessent pas la charité : elles s'élèvent au milieu de frais rires d'enfants, car c'est le privilège des moniales de garder la gaieté de la jeunesse quand les visages sont déjà tout ridés, et Dieu sait après quelles épreuves parfois.

Il n'est pas permis de parler de sa famille ou du monde, de s'entretenir les unes des autres ni de causer à voix basse, la récréation devant augmenter l'union et servir à l'agrément de toutes. Pour cette raison, c'est de Dieu qu'il est le plus souvent question, et des meilleurs moyens de le servir. Qui pourrait, en effet, se flatter de retenir l'attention d'une Clarisse si la conversation avait un autre objet que sa vie religieuse ? Mais quand elle parle, on entend parler selon son cœur, les minutes lui paraissent brèves, aussi la cloche qui ramène le silence jusqu'au lendemain est-elle tous les jours l'occasion de la même surprise.

Quelques instants sont réservés à l'examen de conscience, puis on dit les Vêpres en union avec ceux qui assistèrent à la descente de croix. La journée s'écoule selon un rythme toujours semblable. Après les Vêpres, reprise du travail, soit dans les diverses officines, où plusieurs religieuses sont appelées par leur charge, soit dans la salle commune, mais partout dans le même silence. A 5 heures, toutes les moniales retournent au chœur, pour une nouvelle heure d'oraison qu'interrompt le premier coup de Complies. Mais avant le dernier office du jour, le corps aura une réfection, La collation se compose d'une soupe et d'une petite portion de légumes ou d'un fruit.

Complies. Le jour va finir. La Clarisse l'a tout entier employé à la louange de son Seigneur par l'œuvre de ses mains, et plus encore par la prière incessante de son cœur. Elle a conscience de n'avoir gaspillé aucune des minutes qui lui ont été prêtées pour leur faire porter des fruits d'éternité, aussi peut-

elle saluer d'une âme tranquille la nuit qui vient...

— *Noctem quietam et finem perfectum concedat nobis Dominus omnipotens.* Que le Seigneur tout-puissant nous accorde une nuit paisible et une fin parfaite.

Le cycle des heures s'achève. Voici déjà l'Angélus du soir. Le grand silence a recommencé. Encore quelques instants de travail ou de prière, chacune selon ses obligations, puis le signal des trépassés tinte dans la paix du jardin, passe le long des galeries blanches pour les appeler toutes et les jeter une fois de plus au pied de la croix. Et comme les heures de la journée n'ont été que la commémoration de celles du Calvaire, cette dernière heure va évoquer encore toutes les étapes de la voie douloureuse au regard intérieur de la moniale. Alors, en souvenir de ce chemin de croix, qu'elle parcourt avec lui, la Pauvre Dame supplie Jésus d'avoir pitié des âmes qui souffrent en Purgatoire.

Une dernière visite au chœur pour l'examen général et les prières du soir, puis les moniales s'en vont processionnellement au dortoir, où l'abbesse, accompagnée de la plus jeune professe qui lui présente la goupillon, bénit les cellules, où la religieuse attend à genoux.

Il est 8 heures environ, un peu plus tard en été. Sept minutes encore pour mettre les vêtements de nuit. La Clarisse termine la journée par les gestes qui l'ont commencée, car Dieu est l'alpha et l'oméga de sa pensée. Elle prend de l'eau bénite, fait le signe de la croix et s'étend sur la pauvre paillasse. Il est écrit au rituel : " En se couchant, tout préparer pour être au lit quand on donne le signal, afin de mériter par cette régularité d'être prête au moment de la mort." C'est à la mort qu'elle pense en s'endormant, mais loin de l'attrister, la vision de son frère le corps étendu, prêt à retourner à la terre, lui inspire une action de grâces, car elle évoque la joie de l'âme libérée. Alors elle prie pour les agonisants : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*... Son esprit, et l'esprit de tous ceux qui ne savent ou ne veulent pas prier.

Dans le petit coin de ciel qu'encadre la fenêtre, les étoiles sont revenues. Jusqu'à la cloche de Matines, la Pauvre Dame va dormir.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

(*Les Clarisses*, chez Grasset, à Paris.)

Ici-bas, nous n'avons que des ébauches, le ciel nous tient en réserve les divins achèvements.

PÈRE RIMBAULT, *Miss. Apost.*

Le festin d'Ammianus

Au milieu des hommes libres, des colons et des serfs, en ce jour égaux et assemblés entre les murs lézardés de la petite chapelle de campagne, le prêtre, choisi par l'évêque, achevait de célébrer le service qui, selon les prescriptions du concile de Nicée, doit être donné au premier dimanche qui suit la pleine lune, après l'équinoxe de printemps, en mémoire de la mort de Notre-Seigneur. Lorsque les chants et la liturgie eurent pris fin et qu'il eut offert le sacrifice de la communion devant l'autel élevé sur le tombeau de saint Eustochius au fond du sanctuaire, le vieillard éleva ses mains vers la voûte et, parmi les soupirs des hommes et les pleurs des femmes il adressa une grande prière au Dieu tout-puissant. Il dit les angoisses de la Gaule, l'invasion menaçante des barbares aux frontières, le désordre qui déchirait les villes, les luttes et les compétitions furieuses qui faisaient du grand empire une cohue d'hommes égarés se haïssant entre eux, proie toute dévouée à l'ennemi ; et il demande au Seigneur d'écarter le péril du dehors, et d'adoucir le cœur des pécheurs, afin qu'ils se souvinsent qu'ils étaient frères...

La foule se dissipait au sortir de l'église. En ce jour de Pâques, après les paroles de paix, une détente se faisait dans les esprits, au moins pour quelques heures. Il n'y eut point de querelles. La sérénité emplissait les cœurs, et les souhaits de bienvenue s'échangeaient, tandis qu'au milieu de leurs familles, les cultivateurs rejoignaient leurs demeures pour y prendre joyeusement le repas commémoratif.

C'est ainsi qu'accompagné de sa femme Séréna, et suivi de ses deux enfants Mummolus et Gisa, Ammianus, homme libre, se hâtait sur le chemin poudreux et empierré. C'était un homme pieux au cœur droit : les paroles du prêtre l'avaient touché, et il répétait en lui-même sa prière.

Cependant il atteignit les portes de sa maison. C'était une des plus belles de la bourgade, bien différente des lamentables taudis des serfs. Elle était construite en pierres taillées et en bois équarris : le toit ne laissait point passer l'eau et les fenêtres pouvaient se fermer par d'épais contrevents. Enfin, deux raffinements la faisaient presque luxueuse : le sol, à l'intérieur, était recouvert de dalles de pierres, et il y avait une cheminée si merveilleusement construite qu'il était possible de faire du feu sans fumée.

Lorsqu'Ammianus ouvrit la porte, une odeur appétissante vint chatouiller ses na-

rines, et il embrassa d'un coup d'œil satisfait la grande salle où s'agitaient les serviteurs. Sur le brasier qui flambait dans l'âtre, un veau et deux agneaux achevaient de rôtir, enfilés dans une longue broche, tandis que divers autres plats en sauce, fumaient alentour. Une vaste table de bois était couverte d'écuelles, de vases pleins de vin, de miel et de lait, et de couteaux pour découper les mets. Ammianus parcourut toute l'ordonnance du festin sans y trouver rien à reprocher. Il loua ses serviteurs et commanda à l'un d'eux de lui apporter le panier des œufs durs. L'homme déposa sur le seuil, devant la maison, une grande corbeille pleine d'œufs colorés en rouge et Ammianus, Séréna, Mummolus, et jusqu'à la petite Gisa, prirent chacun un œuf dans les mains et attendirent les passants. Et à mesure qu'ils en voyaient un s'approcher sur la route, ils s'avançaient vers lui avec un sourire, cassaient un œuf et lui en offraient la moitié. On savait ce que ce langage voulait dire : ceux qui prenaient dans leur main l'œuf brisé acceptaient de partager le repas d'Ammianus et de sa famille. Autrefois cette coutume avait été pratiquée par beaucoup de riches en mémoire du jour où le Seigneur et les Apôtres avaient mangé ensemble. Mais, tandis que la plupart s'en étaient affranchis, Ammianus continuait de la respecter et trouvait bon qu'une fois par an, les pauvres et les riches se souvinsent ensemble qu'ils étaient frères sous l'œil de Dieu.

On connaissait dans le village son habitude. Aussi les visiteurs ne tardèrent guère : non des pauvres seulement, mais aussi des gens aisés qui l'approuvaient à condition de ne pas l'imiter. Et bientôt il y eut une cinquantaine d'hommes et de femmes qui furent assemblés autour de la maison et humèrent impatiemment la bonne odeur des viandes rôties, se réjouissant que la corbeille fut vide.

Mais Ammianus tenait encore un œuf dans chaque main et attendait de les avoir offerts pour donner le signal du festin. Il poussa une exclamation de plaisir en voyant, de droite et de gauche, s'approcher deux voyageurs.

Celui de gauche était un beau vieillard encore droit malgré son grand âge que rendait visible sa longue barbe blanche. L'autre, plus jeune, vêtu de haillons, semblait épuisé. Ils allaient se croiser et poursuivre leur chemin en jetant un regard indifférent sur la foule assemblée. Mais, du même geste, Ammianus les arrêta en souriant.

“ Passants, vous devez avoir faim. En ce jour de Pâques, acceptez cet œuf et mon hospitalité ”.

Tous deux s'arrêtèrent et semblèrent hésiter. Étonné, Ammianus insista.

“ Amis, vous êtes las. Pourquoi refusez-vous de célébrer avec nous la grande fête de Pâques ? ”

Le plus jeune des deux étrangers répondit le premier d'une voix basse et en s'appuyant sur son bâton :

“ Étranger, moi aussi, j'honore le jour de Pâques. C'est celui où, au milieu de mes frères, je célèbre l'anniversaire béni où jadis mes ancêtres quittèrent l'Égypte... Tu vois que je ne puis m'asseoir à ta table. Je suis Simon, le Juif ”.

Et l'autre étranger darda sur Ammianus un œil dur, et de sa barbe blanche sortirent ces paroles :

“ En ce jour que tu appelles Pâques, se célébrait jadis dans nos forêts la fête du soleil qui ramène la verdure sur la terre. Dans les festins annuels, nous nous réunissions pour nous réjouir ensemble au renouveau de la nature. Je suis Ductuald, le prêtre du culte qui s'éteint. Laisse moi passer mon chemin ”.

Déjà tous deux faisaient un pas pour s'éloigner. Ammianus vit que les pieds du Juif étaient en sang et que la taille haute du vieillard se pliait de fatigue. Il lui parut qu'il ne pourrait pas prendre part tout à l'heure à la joie du festin si ceux-ci continuaient de peiner à jeun dans la poussière et sous le soleil de midi. Et tout à coup, saisi d'une inspiration, il s'écria :

“ Amis, Christ que j'honore, le Jéhovah de Simon et ton Dieu étincelant, vieillard, ont voulu que ce jour fût célébré par les hommes fraternellement réunis. Venez vous asseoir à la table de votre frère et communions, sinon dans le même Dieu, du moins en nous aimant, et en partageant les mêmes mets.

Saisissant le juif d'une main et le païen de l'autre, Ammianus, le visage rayonnant, les entraîna. Mais quand tous les autres convives, qui avaient entendu ces paroles, le virent s'avancer entre les réprouvés, ils poussèrent des clameurs, et le plus irrité cria avant qu'il eut ouvert la bouche :

“ Penses-tu nous faire célébrer la fête de Pâques entre Caïphe et Pilate et prétends-tu blasphémer le Seigneur en profanant un tel jour ? ”

Il cracha par terre violemment et se retira avec des malédictions. Et malgré les efforts d'Ammianus, de Séréna et des enfants il en fut ainsi de tous les autres ; les uns à cause d'une indignation sincère, d'autres par crainte de braver le sentiment commun, et les plus hésitants furent ceux qui crièrent le plus fort, et affectèrent de cracher avec le plus de dégoût.

Ammianus les vit s'éloigner avec douleur, et ses yeux se remplirent de larmes. Mais il ouvrit la porte, et dit au Juif et au païen :

“ Entrez mes frères ”.

Et tous trois se mirent à table dans la pièce immense devant le festin préparé pour 50 convives.

Ammianus, le cœur gros, remarquait que Séréna elle-même et les enfants semblaient effrayés de la présence des étrangers, et que les serviteurs ne déposaient les plats devant eux qu'avec répulsion. Mais il n'y avait point de regrets dans son cœur, et son esprit ne se troublait pas tandis qu'il leur versait à boire, et s'efforçait de les distraire par ses propos.

Cependant les convives déçus s'étaient répandus à travers le village, et la nouvelle du forfait d'Ammianus, souleva la stupeur et la réprobation. Et tout à coup, sans qu'on sût d'où venait le signal, une bande d'hommes armés de pierres et de bâtons se ruèrent vers sa demeure pour châtier le sacrilège.

Mais, au moment où ils aperçurent sa porte et levèrent leurs poings, leurs genoux fléchirent et leurs armes leur échappèrent.

Appuyé sur un glaive étincelant, un chérubin aux ailes blanches était debout au seuil de l'homme qui selon l'esprit du Christ célébrait la Pâque.

André LICHTENBERGER.

Le rémouleur

Plusieurs fois, en rentrant chez moi, j'avais rencontré dans mon quartier un rémouleur dont la physionomie m'avait frappé. Il avait les joues creuses, les yeux battus et enfoncés, un air d'anxiété et d'angoisse. Même quand il semblait le plus préoccupé de son travail, il lançait à droite et à gauche des regards rapides et furtifs, comme s'il eût guetté quelqu'un.

Ayant pris l'habitude de le regarder en passant, je finis par me figurer que je l'avais rencontré quelque part. Mais où et quand ?

A force de réfléchir et de chercher dans mes vieux souvenirs, je me rappelai une visite que j'avais faite un jour dans une grande usine : c'était mon gagne-petit qui m'avait piloté. Si ce n'était pas lui, c'était quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup, son frère peut-être. Si c'était lui, comment se faisait-il qu'il fût devenu, de mécanicien, gagne-petit ? La chute était profonde. Mais, s'il avait l'air d'un homme qui plie sous le poids d'un grand chagrin, il n'avait cependant pas la physionomie d'un homme déchu et avili qui s'abandonne. Sa tenue, naturellement fort simple, était propre et soignée, et il y avait dans sa tristesse un certain air d'honnêteté et de dignité.

Malgré moi, j'étais préoccupé du mystère qui devait être au fond de la vie de cet hom-

me. Est-il devenu trop faible, me demandais-je, pour les travaux auxquels il était employé ? Mais non, rien qu'à le voir charger son attirail sur ses épaules, on sent qu'il est souple et vigoureux. A-t-il volé, commis quelque action déshonorante ? C'est impossible car sa physionomie respire l'honnêteté. Je me sentais par moments si tenté de l'aborder et de lui demander, de but en blanc, pourquoi il avait quitté son usine, que je pris l'habitude de passer sur le trottoir opposé à celui sur lequel il se tenait, afin de ne point succomber à la tentation.

II

Un soir que je passais sur l'autre trottoir je vis de loin mon gagne-petit jeter brusquement un couteau qu'il était en train de repasser. Il ne fit qu'un bond jusqu'au milieu de la chaussée, et je commençais à me demander à qui il en avait, lorsqu'un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui suivait tranquillement le trottoir en s'amusant à marcher sur le rebord, tourna la tête par hasard et aperçut le gagne-petit. Il poussa un cri de terreur, son pied glissa sur la fonte d'une gargouille, et il tomba sur le genou. Mais aussitôt il se releva et se mit à fuir de mon côté.

“ Arrêtez-le ! Pour l'amour du ciel, arrêtez-le ! ” s'écria le gagne-petit.

Il y eut un moment de confusion parmi les passants, et le jeune homme en profita pour gagner le coin d'une rue latérale.

Je le saisis au passage, pensant qu'il avait commis quelque méfait. Au lieu de se débattre, comme je m'y attendais, il se mit à trembler comme la feuille, et, tout en cachant sa figure avec ses deux bras, comme s'il craignait un mauvais coup, il disait d'une voix faible et indistincte :

“ Il va me tuer ; pour sûr, il va me tuer. Oh monsieur, empêchez-le de me tuer ! ”

III

“ Halte-là ! dis-je au gagne-petit. Expliquez-vous, et surtout pas de voies de fait ! ”

Je ne sais pas trop s'il aurait tenu compte de mes injonctions, car il paraissait hors de lui. Un sergent de ville, qui faisait sa ronde, le saisit par le bras et lui dit :

“ Halte-là ! N'avez-vous pas entendu ce que vous dit Monsieur ? Expliquez-vous, et surtout pas de voies de fait ! ”

— Des voies de fait ! s'écria l'homme en regardant le sergent de ville d'un air effaré ; mais vous ne savez donc pas que je suis son père, que je le cherche depuis deux ans, que je meurs de chagrin de l'avoir forcé à quitter la maison, et vous me dites : Pas de voies de fait !

— Père ne me tue pas ! ” murmura le jeune garçon.

Le sergent de ville sans lâcher le bras de son prisonnier, promenait des regards soupçonneux du père au fils et du fils au père.

“ Il a peur de vous, voilà un fait ! dit-il enfin d'un ton sentencieux.

— Oui, oui, murmura le gagne-petit, il a peur de moi. Je comprends cela. Il croit que je suis encore ce que j'étais quand il s'est sauvé de la maison ; il ne sait pas, vous comprenez, cet enfant, tout ce qui s'est passé depuis. Pierre, mon Pierre, n'aie plus peur de moi, et pardonne-moi ! ”

Il s'était formé un attroupement. De mauvais drôles à figures patibulaires ricanèrent et se disaient les uns aux autres :

“ Rossera ! ”

— Rossera pas ! ”

IV

Le sergent de ville les pria d'aller voir plus loin s'il y était et me regarda d'un air indécis.

Le jeune garçon avait relevé la tête et regardait son père avec surprise.

“ C'est bien ton père ? lui demanda le sergent de ville.

— Oui, monsieur.

— As-tu encore peur de lui ?

— Non, monsieur. Oh ! non.

— Alors, arrangez-vous à l'amiable. ”

Le père prit son fils dans ses bras et se mit à sangloter. Et je l'entendis qui disait d'une voix entre-coupée :

“ Pierre, pardonne-moi ! Oh ! je suis si heureux ! ”

Les mauvais drôles de tout à l'heure recommençaient à ricaner et tournaient en ridicule l'émotion du pauvre gagne-petit. Les curieux, dispersés d'un côté par les efforts du sergent de ville, reformaient aussitôt de l'autre côté un rassemblement tumultueux.

Alors je poussai le père et le fils dans une crèmerie dont la porte se trouvait derrière nous.

Un garçon en manches de chemise nous regarda d'un air étonné, car ce n'était pas encore l'heure où les habitués entrent dans les restaurants et les crèmeries.

Je conduisis le gagne-petit et son fils dans une petite salle du fond, pour les mettre à l'abri de tous les regards indiscrets ; ensuite je fis appeler le commissionnaire du coin.

“ Tenez, lui dis-je, vous voyez là-bas, sur l'autre trottoir, cette machine de rémouleur ; allez me la chercher et apportez-la ici. ”

V

Quand le commissionnaire revint avec son attirail, le garçon prit un air de mauvaise humeur et déclara qu'on n'avait pas le droit

d'encombrer la crémèrie avec des "machines comme ça".

Je lui mis quelque chose dans la main ; aussitôt il prit un air aimable et aida le commissionnaire à transporter la "machine" dans la salle du fond.

Au bout d'un instant apparut à la porte la tête du gagne-petit ; il avait les yeux rouges et le regard brillant.

"Vous avez pensé même à cela, me dit-il d'un air confus. Si ce n'était pas abuser de votre bonté, je vous prierais de venir par ici. Je n'ose pas me montrer avec une figure comme ça, et je voudrais pourtant bien vous remercier."

Je franchis le seuil de la seconde salle. Le père et le fils étaient assis côte à côte. Le père tenait le bras de son fils passé sous le sien et lui caressait la main. Le jeune garçon le regardait d'un air étrange, avec des yeux où il y avait de la tendresse et un reste d'effroi.

Le père me dit :

"Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait ce soir pour moi ; sans vous, le pauvre petit m'échappait. Tenez, monsieur, je ne suis pas un méchant homme au fond, et pourtant j'ai fait bien du mal. Quand la mère de cet enfant-là est morte, il était encore tout petit. Elle m'a recommandé en mourant de la remplacer auprès de lui, et pendant des années j'ai été un bon père. Mais un jour, tout a changé. De faux amis m'ont entraîné au cabaret. J'ai le vin mauvais, et alors la vie est devenue un enfer pour le pauvre petit que vous voyez là.

"Quand je revenais à la raison, je me maudissais pour ce que j'avais fait la veille, mais je recommençais le lendemain. Bref, l'enfant poussé à bout, s'est sauvé. Alors je me suis adressé à la police, aux journaux ; j'ai remué ciel et terre, sans pouvoir le retrouver. Je ne me suis pas tenu pour battu, et je me suis dit ! Puisque la police et les journaux n'y peuvent rien, tu passeras toute ta vie, s'il le faut, à le chercher. J'ai pensé un instant à me faire chanteur des rues, parce que les chanteurs des rues vont partout et entrent jusque dans les cours des maisons ; mais je me suis dit que le métier de chanteur des rues est un métier déshonorant pour un homme qui peut travailler.

"J'ai eu ensuite l'idée d'entrer dans la police ; mais, si la police pénètre partout, un homme de la police en particulier est attaché à un quartier ; et puis... je n'avais pas la vocation.

"Tout bien pesé, j'ai résolu de me faire rémouleur. Un rémouleur gagne honnêtement sa vie en travaillant ; il va et vient sans qu'on s'inquiète de lui ; tout en travaillant, il voit passer tout le monde.

"Alors j'ai quitté l'usine, en faisant le serment de ne plus boire ni vin ni liqueurs fortes et de mourir à la peine plutôt que de renoncer à chercher mon enfant. Je ne suis pas maladroit de mes mains, et j'ai toujours gagné de bonnes journées ; aussi j'ai pu louer un logement décent, que j'ai rendu le plus gentil possible, avec l'idée que le petit s'y plairait quand je l'aurais trouvé. Tu verras Pierre, que tu t'y plairas bien."

Pierre souriait en pleurant ; ses regards n'exprimaient plus que la tendresse, sans aucun mélange d'effroi ; le serment de son père l'avait complètement rassuré.

"Monsieur, reprit timidement le rémouleur, est-ce qu'il y a encore un rassemblement devant la porte ?

— Non ; seulement la salle de devant commence à se remplir. Garçon !

Le garçon accourut avec empressement.

"N'y a-t-il pas, lui demandai-je une autre porte par où l'on puisse sortir d'ici sans traverser la première salle ?

— Si, monsieur, me répondit le garçon ; seulement, il faut traverser la cuisine.

— Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, nous traverserons volontiers la cuisine."

Et nous traversâmes la cuisine.

VI

Nous nous trouvâmes alors dans une petite rue silencieuse et tranquille.

"Monsieur, me dit le rémouleur, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ? Je suis trop hors de moi pour vous remercier convenablement ; mais, si vous voulez bien me donner votre adresse, j'irai vous voir avec Pierre.

— Ne perdez pas, lui dis-je, votre temps à me remercier. Rentrez chez vous avec votre enfant ; vous devez avoir tant de choses à vous dire !

Comme je regardais encore le coin de rue où le père et le fils avaient disparu, le garçon tout essoufflé, s'élança hors de la cuisine et me tira de ma rêverie en me disant :

"Et la machine, monsieur ?

— Quelle machine ?

— La machine du rémouleur. C'est encombrant, allez, et voilà justement le monde qui arrive.

— C'est vrai, lui dis-je, nous avons oublié la machine.

— Qu'est-ce qu'il faut en faire ?

— Attendez. Oui, c'est cela. Je n'ai pas l'adresse du rémouleur, mais il a la mienne ; je vais faire transporter la machine chez moi. Holà ! commissionnaire."

Le commissionnaire, qui faisait un somme, étendu sur son crochet, se leva brusquement et s'approcha de moi, en portant la main à sa casquette.

Je lui dis ce qu'il avait à faire. Il entra à la suite du garçon et reparut avec la machine sur le dos.

— "Suivez-moi", lui dis-je.

Soit qu'il fût naturellement facétieux, soit qu'il eût fait avant son somme une petite station chez le marchand de vin, il trouva plaisant de crier, tout en marchant : "A repasser couteaux, ciseaux, rasoirs !"

Je fus sur le point de me fâcher ; mais il avait l'air si heureux d'avoir tant d'esprit que je me contentai de le laisser à quelque distance en arrière, afin de n'être pas pris pour son compère.

"Bonté divine ! s'écria ma vieille Jeanette en nous voyant entrer, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une machine très ingénieuse, lui dis-je pour couper court à ses récriminations. Au moyen d'une pédale, que voici, on met en mouvement...

— Mais qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Je veux en étudier le mécanisme.

— Mais où va-t-on la mettre ?

— Dans la chambre d'ami. "

VII

Quelques jours plus tard, l'ex-rémouleur vint me faire ce qu'il appelait sa visite de remerciement, en compagnie de son Pierre. Il

avait trouvé à se placer comme ajusteur, dans une usine importante. Pierre travaillait sous sa direction et suivait les cours d'une école du soir.

Je les conduisis à la chambre d'ami. L'ajusteur se mit à rire en voyant son ancien gagne-pain.

"C'est encore une bonté de votre part, me dit-il, d'avoir remis ce meuble-là. J'ai passé, en venant, par la crèmerie, et l'on m'a dit que je le trouverais chez vous.

— Que comptez-vous en faire ?

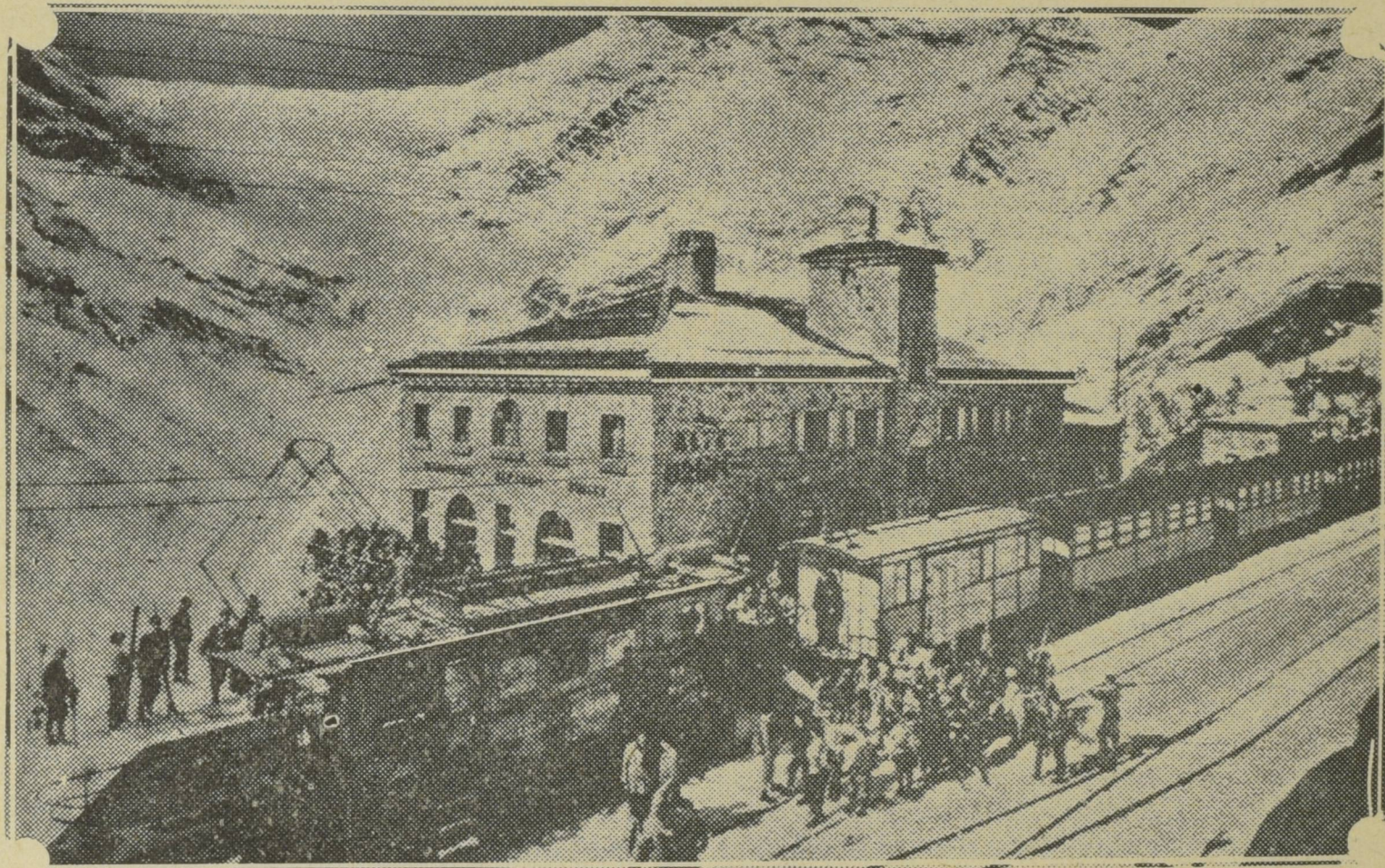
— J'avais d'abord pensé à en faire une espèce de relique, qui me rappellerait mon temps d'épreuves et le serment que j'ai fait. Mais ce serment-là ne serait guère solide, si j'avais besoin d'une brouette comme ça pour m'en souvenir. J'ai eu une seconde idée, et je la crois meilleure que la première.

— Puis-je la connaître ?

— Je le crois bien. J'ai rencontré dans la rue un pauvre bonhomme de rémouleur qui travaille sur une vieille guimbarde de l'ancien temps, mal commode et tout usée. Celle-ci est presque neuve ; en ma qualité de mécanicien, j'y ai fait quelques perfectionnements ; le bonhomme aura moins de mal et gagnera plus d'argent.

— Vous êtes un brave homme ! "

G.



LA STATION DE GRUEM DANS LES ALPES SUISSES

LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

8

Udhani me raconta l'origine de cette affaire. En descendant des rochers après avoir reconnu la contrée, ils avaient trouvé un ancre renfermant deux jeunes tigres assez forts déjà, mais encore inoffensifs. Au lieu de les tuer sur place, ils les avaient pris, pensant que j'aurais du plaisir à les voir vivants, et peut-être à les emporter.

A peine éloignés de cinquante pas du repaire, ils virent déboucher de la forêt le père et la mère, aux regards desquels ils n'avaient pu se soustraire assez vite. De là cette poursuite terrible dont nous avons été témoins et qui s'était si heureusement terminée.

Meung, animé par son exploit, voulait qu'on allât au ravin pour tuer la tigresse qui devait être là encore avec le petit qu'Udhani y avait précipité. Mais la nuit approchait, et il nous importait de choisir une position favorable pour la passer tranquillement. Je m'opposai même à ce qu'on perdît le temps à décrocher le jeune tigre suspendu aux branches du teak.

Nous retournâmes vers nos buffles ; et, au bout d'une heure environ, nous fîmes halte sur un petit plateau de rochers, où nous nous dressâmes un abri de branchages. Nous réunîmes ensuite autour de nous autant de bois que nous pûmes, et nous allumâmes un grand feu que nous entretenîmes toute la nuit, en veillant à tour de rôle.

La précaution était utile, car je ne crois pas avoir jamais entendu autour de moi autant de bêtes féroces que cette nuit-là. Mais le feu les tenait à l'écart, et la fumée nous préservant des moustiques, nous dormîmes parfaitement.

Nous nous remîmes en route de très bonne heure, afin de profiter de la fraîcheur. Il ne nous arriva rien de remarquable durant cette matinée. Seulement la forêt devenait moins épaisse, et les jungles moins sauvages. Nous rencontrions même parfois quelques fonds ressemblant à des vallons et où couraient des filets d'eau fraîche.

Après la halte du milieu du jour, nous prîmes le long de la lisière de la forêt, ayant de

l'autre côté une jungle interminable. Nous allions à la file ; Udhani en tête, moi le second, puis Ludolfus, et enfin le jeune paria qui fermait la marche. Soudain notre guide se rebattit sur moi, et nous arrêta tous en jetant un cri que je ne compris pas. Mais Meung rejoignit vivement son père, avec qui il échangea, en gesticulant, quelques phrases rapides.

Je m'informai de quoi il s'agissait.

— Un éléphant vient sur notre chemin, répondit l'Hindou.

— Eh bien ! repris-je en saisissant ma carabine, nous sommes quatre et nous avons deux fusils. Il nous reste encore la ressource de nous enfoncer dans la forêt jusqu'à ce que le colosse soit passé.

— Non, non, pas de cette manière, s'écria Meung ; je me charge de combattre l'éléphant.

— Toi ?

— Moi-même.

— Seul ?

— Cui, *sahib*, tout seul.

— Et avec quoi ? fis-je de plus en plus étonné.

— Simplement avec ceci, répliqua le jeune homme en montrant une hache légère et très tranchante.

— Mais c'est une témérité pleine de péril, insistai-je.

— Laissez-le faire, dit tranquillement Udhani ; ce ne sera pas la première fois qu'il luttera seul contre un éléphant, et il n'a jamais eu le dessous.

— Je veux, ajouta Meung en souriant, que vous puissiez raconter aux Européens et aux brahmes ce qu'un paria est capable de faire.

Il y avait tant de sang-froid et de résolution dans l'attitude du jeune homme ; il avait si bien prouvé la veille son adresse et son courage, que je finis par croire que ses prétentions étaient peut-être moins présomptueuses qu'elles ne le paraissaient. Cédant à l'invitation d'Udhani, je me cachai à quelques pas dans le bois avec mon domestique ; le paria vint lui-même se placer près de nous,

maintenant le buffle de son fils, et nous recommandant le plus profond silence.

Cependant Meung avait grimpé sur un arbre, et il se tenait accroupi sur la branche la plus basse, au-dessus du chemin par où s'avavançait l'éléphant, au dire d'Udhani.

Si confiant que je fusse dans l'habileté et la force du jeune paria, j'avais apprêté ma carabine, afin d'intervenir en cas de danger.

Nous attendions, muets et anxieux, Bientôt un pas lourd ébranla le sol ; on entendait en même temps le brisement ou le froissement violent des branches ; les bruits se rapprochaient, et une masse énorme, brune, informe, finit par se montrer entre les arbres d'abord d'une manière indéterminée, puis très distinctement.

C'était l'éléphant, un centenaire colossal effrayant à voir.

Il marchait à petits pas — des pas qui eussent fait quatre de nos enjambées, — balançant la tête, jetant sa trompe tantôt à droite tantôt à gauche, et découvrant chaque fois jusqu'à la racine ses défenses longues de quatre à cinq pieds, et toutes jaunies par la vieillesse. L'une, qui était échancrée par le bout, indiquait que son possesseur n'avait pas l'humeur pacifique.

Il arriva sans rien voir sous la branche qu'occupait Meung. J'étais tout yeux et tout oreilles. Je comptais que le jeune homme essayerait de fendre le crâne du monstre avec sa hache ; et comme cette opération me paraissait impossible, je me disposais à agir.

A ma grande surprise, Meung laissa passer la tête, le cou, une partie du corps de l'éléphant. Mais au moment où la croupe du pachyderme frôlait la branche, Meung bondit avec une merveilleuse agilité, saisit d'une main la queue de l'animal, appuya ses pieds sur la cuisse gauche, et frappa de sa hache sur l'autre à coups redoublés, sans s'émouvoir des barrits épouvantables du colosse ni de ses mouvements furieux, ni de ses efforts pour l'atteindre de sa trompe.

Tout à coup l'éléphant chancela et tomba pesamment à terre. Alors le jeune paria, lâchant la queue, sauta légèrement sur ses pieds, et nous regarda avec un éclat de rire triomphant.

Nous le rejoignîmes avec empressement et je demeurai stupéfait à la vue de la bête gigantesque qui gisait sur le sol, non pas morte, mais poussant des cris de fureur et de douleur. L'éléphant faisait des efforts terribles pour se relever ; mais la hache de Meung l'avait frappé d'impuissance en coupant tous les nerfs du jarret droit.

Le jeune homme l'acheva avec son talvar aussi facilement que si c'eût été un simple taureau abattu par le boucher, et à qui on donne le coup de grâce. On enleva les défen-

ses, dont l'ivoire était d'une grosseur et d'une dureté surprenante ; elles formaient la charge d'un homme.

Trois heures après cet incident, nous aperçûmes une rivière qu'Udhani nous dit être la Raak, un affluent du Gange ; il nous assura que sur l'autre rive nous trouverions des cultures. Nous allions donc sortir de ces solitudes redoutables, où nous avions failli rencontrer un tombeau.

Bientôt un triste signe nous indiqua que nous approchions d'un pays habité. Au moment où nous faisons boire nos buffles, nous vîmes quatre ou cinq chacals se disputant, au-dessus de nous, le cadavre d'un de ces malheureux Hindous qui, à l'article de la mort se font jeter dans le fleuve sacré ou ses affluents.

Soudain, le cadavre que les chacals s'efforçaient de tirer à terre, s'enfonça sous l'eau. C'était un crocodile qui réclamait sa part. Les chacals ne lâchèrent pas la leur ; et l'un d'eux fit si bien, qu'il parvint à détacher et à emporter un bras du corps qui disparaissait. Cela me mit tellement en colère que je tirai un coup de fusil au carnassier ; je le tuai, et toute la troupe détalait.

Au bruit de l'arme à feu, un Hindou, qui travaillait dans les marais, se montra. Ayant franchi la Raak, nous lui demandâmes dans quelle contrée nous étions, et s'il y avait près de là des villages. Il nous apprit que la contrée était soumise à la Grande-Bretagne, et même que nous rencontrerions un poste anglais à une vingtaine de milles au nord. Cette nouvelle me causa tant de joie que j'offris une pièce d'or à celui qui me l'avait donnée.

Udhani et son fils nous accompagnèrent encore jusqu'au sommet d'une petite éminence d'où nous découvrîmes les toits d'un gros village. Le bonheur que nous ressentîmes, Ludolfus et moi, fut troublé par les paroles que m'adressa Udhani ; il me déclara qu'il ne pouvait nous suivre plus loin sans s'exposer au danger d'être reconnu, et qu'il lui fallait regagner sa retraite.

Ce fut avec regret que je me séparai de ces hommes si bons et si intrépides. Je ne parle pas des remerciements que nous leur adressâmes. Je leur offris la plus grande partie de l'or qui me restait, et j'eus toutes les peines du monde à le leur faire accepter. Je leur déclarai que j'étais loin de me croire quitte à leur égard, et que je ne les oublierais point. On verra, en effet, par la suite, comment je tins parole. Ils s'éloignèrent en nous laissant les deux buffles que nous montions depuis notre départ.

Deux jours plus tard, j'étais au milieu de mes compatriotes. Au bout d'une semaine, je rejoignis mon corps d'armée qui était en train de dompter des Sykes, et où générale-

ment on me croyait mort. On m'accueillit avec beaucoup de joie, et j'achevai avec mon régiment cette campagne dont je n'ai pas à raconter les événements militaires. D'ailleurs, mes aventures furent peu variées, car, instruit par une récente expérience, je me dispensai soigneusement de toute excursion hasardeuse en dehors des nécessités de mon service et de mon devoir.

X

LE CAPITAINE BLACK. — CE QU'IL EN ÉTAIT DE SES EXPLOITS. — MYSTIFICATION DONT IL ÉTAIT L'OBJET.

On était en 1838. A cette époque, la réputation que je m'étais faite au Bengale comme tueur de tigres et autres animaux féroces faillit être gravement compromise. Néanmoins, sans me flatter, je crois être en droit de rappeler une comparaison que j'entendis faire à Golconde.

Quelqu'un ne trouvait pas les diamants de cette ville dignes de leur renommée.

“ C'est, lui répondit-on, que vous avez vu jusqu'ici plus de pierres fausses que de véritables. Les premières à la vérité, ont plus de brillant, mais leur éclat ne dure pas et leur matière est sans consistance ; les diamants, au contraire, résistent à la lime et aux morsures du temps. ”

On pouvait appliquer la première partie de cette réponse au capitaine Black dont j'ai inscrit le nom en tête de ce chapitre. Malgré le bruit qu'il a fait, son nom est totalement oublié dans l'Hindoustan, tandis que j'ai quelque raison de penser que le mien vit encore en ces lointaines contrées.

Mais qu'était-ce que le capitaine Black ? Voilà ce que je dois expliquer.

Cornelius Gediah Black naquit dans le Northamptonshire le 2 décembre 1805, précisément le jour où Napoléon livrait sur le continent la fameuse bataille d'Austerlitz. Cette circonstance et les faits que je vais raconter, sont tout ce qu'on a jamais connu de l'histoire de cet homme. Où débuta-t-il dans la carrière des armes ? Comment conquit-il son grade ? Comment fut-il amené dans l'Hindoustan ? Autant de questions auxquelles je n'ai point réussi à obtenir de réponses précises.

Toujours est-il qu'au moment où j'allai tenir garnison à Dawk, le nom du capitaine Black était complètement inconnu au Bas-Bengale, d'où je demeurai absent plusieurs mois.

Lorsqu'enfin le major Lind, avec qui j'étais resté très lié, me décida à l'accompagner à Calcutta, je fus surpris de l'accueil froid, indifférent, que me firent les salons où on me recherchait avidement autrefois pour

m'entendre raconter mes rencontres avec les tigres. A peine m'adressa-t-on quelques phrases banales de politesse. Un seul nom était sur toutes les lèvres, celui de Black.

Je m'informai aussitôt de ce que c'était que Black, et j'appris qu'on le regardait comme le plus formidable tueur de tigres qu'on eût encore vu.

Je ne tardai pas à obtenir de nouvelles informations sur ce personnage. Dès qu'on sut mon arrivée dans la ville, un certain nombre de mes anciennes connaissances accoururent m'annoncer que j'avais un rival. On me dit que Black, débarqué une quinzaine de jours auparavant, avait vingt-quatre valets et prenait de grands airs. Du vaisseau qui l'avait amené, on avait transporté avec beaucoup d'ostentation au magnifique hôtel où il était descendu tout un arsenal d'armes variées, parmi lesquelles quatorze fusils de choix et dix paires de pistolets ; puis cinquante-quatre dents d'éléphants, soixante-deux cornes de rhinocéros, deux cent quarante-trois peaux de panthères et de léopards, et enfin trois cent soixante-dix peaux de tigres.

A ceux qui les interrogeaient, les domestiques expliquaient que ces armes étaient le matériel de chasse de leur maître ; que ces dents et ces peaux étaient les dépouilles de bêtes fauves que le capitaine avait tuées à lui seul depuis qu'il résidait dans l'Hindoustan.

Il y avait là, certes, de quoi exciter l'admiration ; aussi Cornelius Gediah Black devint, le jour même de son arrivée, le “ lion ” de Calcutta. Il venait, prétendait-il, des présidences de Madras et de Bombay, où il avait jusqu'alors borné ses exploits. Maintenant il désirait que le Bengale à son tour fût témoin de son habileté.

On donna des fêtes multipliées à cet intrépide destructeur d'animaux féroces. On organisa exprès pour lui des chasses au tigre, où il se distingua médiocrement. En revanche, il sortit de nuit à plusieurs reprises, et chaque fois ses gens rapportaient des tigres tués par lui.

Mon étoile avait donc singulièrement pâli à Calcutta, et on ne s'y occupait plus guère de moi, quand je reparus. Mes amis, cependant, je le compris bien, tenaient à ce que je me mesurasse avec Black, et ils cherchèrent à ménager entre nous une rencontre que je n'avais aucune raison d'éviter.

J'étais avec quelques officiers au café de *Right-Gill*, lorsque plusieurs personnes amenèrent le capitaine. C'était un homme de six pieds, épais de corps, à la fière contenance, aux traits énergiques et beaux ; il portait d'immenses favoris, une longue moustache, et il avait le teint bistré.

A la vue du personnage, je ne m'étonnai plus que Calcutta se fût passionné subite-

ment pour lui. Cependant en l'examinant attentivement, je trouvai qu'il manquait de nerf et qu'il avait le regard faux.

Je le saluai d'un air réservé ; il vint à moi, me toisa des pieds à la tête avec un sourire dédaigneux qui me fit monter le rouge au visage, et il me dit d'une voix superbe :

“ Vous chassez le tigre major ? ”

J'avais obtenu ce grade après la guerre des Sikes.

“ Effectivement, répliquai-je.

— Combien en avez-vous tué déjà ?

— Beaucoup moins que vous, s'il faut en croire le bruit public.

— S'il faut en croire le bruit public ! répéta Black d'un ton offensé ; pourriez-vous montrer, monsieur, les peaux de deux cent quarante-deux tigres, de trois cent soixante-dix panthères . . .

— Non, en vérité, capitaine, interrompis-je, je suis loin de posséder d'aussi nombreux trophées. Pourtant il me semble que je tire passablement. Voulez-vous que nous allions ce soir faire assaut d'adresse au *sunderband* de Bentiquee, où se trouvent, dit-on, des tigres de belle taille ?

— Ce soir et toutes les fois qu'il vous plaira major. ”

Nous prîmes rendez-vous hors de la ville, et j'arrivai au lieu fixé vers le coucher du soleil. Le capitaine Black parut un quart d'heure plus tard, à cheval et avec six domestiques bien armés et munis d'une foule d'objets.

“ Vous amenez beaucoup de monde pour passer la nuit en plein bois ! ne pus-je m'empêcher de remarquer.

— Les nuits sont fraîches dans les *sunderbands* ; on y gagne vite une fluxion de poitrine, un rhumatisme, une paralysie, et la vie d'un tueur de tigres est trop précieuse pour l'exposer à la légère. On ne rencontre pas deux fois un homme capable de détruire deux cent quarante . . .

— Très bien, capitaine, vous avez raison, me hâtai-je de dire pour couper court à l'énumération.

— Donc, reprit néanmoins mon terrible compagnon, j'aime être à l'aise pour attendre mes tigres. Avec de bons coussins sous soi, d'épaisses couvertures sur les genoux, de chaudes fourrures sur les épaules, c'est un plaisir de tuer ces bêtes féroces, et on ne s'en lasse jamais. Aussi j'ai exterminé déjà deux cent quarante-deux . . .

— Ne perdons pas de temps, monsieur, fis-je avec quelque impatience ; il faut que nous arrivions à Bentiquee avant la nuit. ”

Là-dessus, je pris les devants, et les ténèbres enveloppaient la terre quand nous nous établîmes sur un point de la lisière de la forêt, qui passait pour être fréquenté par les tigres les plus redoutables.

Le capitaine Black voulut occuper l'endroit réputé le plus périlleux. Il se munit de deux carabines, de trois coussins, de deux couvertures, d'une grosse pelisse, alluma un cigare, et renvoya ses domestiques avec les chevaux.

J'allai me poster à cinq cents mètres environ de là, au bord d'un ravin qui s'enfonçait dans le *sunderband*, et dont le fond tapissé de broussailles laissait voir les passées des bêtes sauvages.

J'attendais depuis une heure, ma carabine sur les genoux, l'oreille au guet. La nuit était sombre. Deux ou trois chacals rôdaient à distance. Un sanglier avait tenté de déboucher par le ravin ; mais, ayant probablement éventé ma présence, il avait rebroussé chemin.

Soudain, un coup de feu déchira l'air. Supposant que le capitaine avait tiré, je me relevai vivement.

Une minute s'écoula ; puis j'entendis comme un sourd mugissement, suivi bientôt d'un second coup de feu et de cris répétés.

Je courus sur le théâtre de la scène, où je trouvai le capitaine Black fort affairé au milieu de ses coussins et de ses couvertures, que ses domestiques enlevaient. A deux pas gisait un tigre très fort et inanimé.

“ Et d'un, fit négligemment le capitaine. Si vous désirez m'en voir tuer d'autres, nous resterons encore.

— Assez pour cette nuit, répondis-je ; nous avons maintenant le droit d'aller prendre du repos. ”

Nous gagnâmes la première maison venue, et, le lendemain, les gens de Black rapportèrent le tigre. Je l'examinai et je remarquai qu'il avait reçu les deux coups de feu presque à bout portant. Ce qui m'étonna, ce fut que, dans l'intervalle qui avait séparé les deux détonations, l'animal, étant relativement si près du capitaine, ne lui eût pas même fait une égratignure.

Enfin nous rentrâmes dans Calcutta, où mon compagnon fut accueilli avec transports. Chacun semblait me dire : “ Convenez qu'il n'est pas au-dessous de sa renommée ! ”

Le jour suivant, nous partîmes sur des éléphants pour une nouvelle chasse au tigre. Nous étions nombreux. J'eus occasion de tuer un jeune tigre et un léopard de taille ordinaire.

Quant à Black, il ne tira pas même un coup de fusil. Dans ces expéditions en plein jour, et en présence de spectateurs, une sorte de fatalité, prétendait-il, semblait éloigner de lui les beaux coups. Pour moi, je n'hésitai aucunement à me prononcer intérieurement entre le hasard et la volonté du terrible chasseur ; je croyais savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

Deux jours plus tard, des plaintes arrivèrent à la ville au sujet de nombreux ravages exercés par les tigres au-dessus de Gedang. Il fut arrêté que Black et moi nous nous rendrions sur les lieux, la nuit suivante.

Nous quittâmes Calcutta dans le même équipage que la première fois. Arrivés à l'endroit signalé, nous prîmes chacun nos postes. Mais je m'arrangeai de façon à demeurer dans le voisinage du capitaine, sans qu'il s'en doutât. Je tenais à observer comment les choses se passaient entre lui et les tigres.

Dès qu'on me crut éloigné, deux domestiques accoururent, portant dans leurs bras des paquets assez semblables à de longs échelas de vignes. Le capitaine en tira autant je ne sais d'où, probablement de ses coussins. Avant de le laisser seul, ses serviteurs, ordinairement, disposaient sur l'emplacement qu'il indiquait pour s'y arrêter, une espèce de plancher, sous prétexte de garantir leur maître de l'humidité.

Or, sur ce plancher, je vis se dresser en un clin d'œil quatre palissades qu'on surmonta d'une sorte de plafond ; après quoi les valets se retirèrent à quelque distance, comme pour faire le guet. Mais j'avais eu la précaution de me cacher sous bois, afin de me soustraire à leurs regards.

Ainsi Black était bel et bien enfermé dans une bonne et solide cage, au centre de laquelle il pouvait défier les assauts des bêtes fauves. Dès lors, ses exploits ne m'étonnaient plus.

Il avait gardé avec lui un cochon de lait, qu'il se mit à faire crier. Au bout d'une demi-heure, un tigre parut et bondit sur la cage. Aussitôt le capitaine tira à travers les barreaux ; mais l'animal, qui n'était sans doute pas blessé à mort, se rua sur les palissades qu'il mordit avec rage, et il fallut deux autres balles pour l'achever. A l'abri de son rempart, Black les lui adressa à loisir et en toute sécurité. Puis il se hâta de défaire sa cage, et ses domestiques accoururent pour l'aider.

En proie à une vive indignation, je me levai brusquement et m'élançai vers le lieu où s'était jouée cette comédie.

A ma vue, le capitaine se troubla. Je me préparais à l'apostropher en termes irrités ; mais une pensée que je n'ose avouer me retint ; je feignis de n'avoir rien remarqué, quoique je me fusse parfaitement aperçu que les barreaux de la cage étaient doubles et en solide bois de bambou.

— Eh bien ! capitaine, dis-je avec une certaine désinvolture, encore un succès ! Mais où donc est le tigre ?

— Là-bas », répliqua Black en m'indiquant le côté opposé à celui où la bête fauve était tombée.

Je fis semblant de chercher, et bientôt mon compagnon me cria :

— Major, voici le tigre ! Malgré ses trois coups de feu, le drôle a eu la force de se traîner quelques pas, et de se rapprocher de moi. Certes, je l'ai échappé belle. »

Quand je me retournai, toute trace de la cage avait disparu. Continuant mon jeu, je m'extasiai sur la grandeur du tigre et la vitalité qu'il avait déployée. Ensuite nous cherchâmes un gîte pour le reste de la nuit.

Au moment où nous traversions des halliers le cri d'une panthère s'éleva non loin de nous. Le capitaine tressaillit et s'écarta prudemment.

Quand nous entrâmes dans la chaumière ou nous devions nous arrêter jusqu'au jour, Black fixa sur moi un regard pénétrant. Mon impassibilité sembla le rassurer, et avec la confiance toute sa forfanterie lui revint.

A notre retour à Calcutta, il fut accueilli comme un héros. Cependant, je ne pus m'empêcher de raconter confidentiellement à quelques amis ce que j'avais découvert. Mais, étant dans l'impossibilité de prouver mes dires, je me gardai bien de toute allusion publique à ce sujet ; on m'eût accusé de jalouser la réputation du capitaine.

Je résolus donc de me taire pour le moment, laissant au temps et à l'imprudence de Black le soin de révéler sa fourberie.

Je ne tardai point à reprendre la route de Dawk, où je rentrai le cœur ulcéré et plein de mépris pour le capitaine.

Je restai plusieurs jours sans sortir du territoire de Dawk, employant mes loisirs à chasser aux environs et poussant même parfois assez avant dans le pays.

Un jour, dans le voisinage d'une grosse bourgade, où nous comptions nous arrêter, mon domestique et moi, nous descendîmes de cheval au bord d'une petite rivière, dont la limpidité nous invitait à nous baigner.

Quand nous eûmes contenté notre désir, nous remontâmes sur la berge, et je vis un homme que notre présence mit en fuite. Mais je reconnus aussitôt en lui un de mes hôtes de la forêt, le jeune fils du paria qui nous avait si bien accueillis, Meung en un mot.

Je recommandai à Ludolfus de courir après lui. Mon serviteur le ramena au bout de quelques instants, et le jeune homme se montra fort joyeux de nous rencontrer. Il m'apprit pourquoi il avait quitté ses bois.

Meung voyageait pour son plaisir. N'ayant jamais franchi les limites de la forêt où il résidait avec sa famille, il avait éprouvé le désir irrésistible de voir le monde, les villes, leur population, et il avait obtenu de ses parents la permission de faire une excursion de quelques semaines.

Je bénis d'autant plus le ciel de retrouver Meung que je n'avais pas oublié la cordiale hospitalité de son père et que je m'étais toujours proposé de l'en récompenser ; ce qui m'avait jusqu'ici empêché de mettre mon projet à exécution, c'avait été la difficulté de parvenir à la demeure du paria.

Résolu de profiter de l'occasion qui s'offrait, je proposai au jeune homme de tirer sa famille de l'état précaire où elle était. Informé de mes offres par son fils, Udhani les accepta ; il quitta sa solitude, pour venir occuper à Calcutta un petit emploi lucratif.

Dans cette ville cosmopolite, où domine la loi anglaise, il n'avait point à redouter les préjugés de ses compatriotes. Meung fut enchanté d'être attaché à mon service ; et, moyennant quelques précautions, sa qualité de paria resta ignorée. Depuis longtemps j'avais besoin d'un second domestique dévoué et le jeune homme était une précieuse acquisition pour moi, surtout à cause du métier que je faisais. Cet Hindou, enfant des forêts plein de bravoure et d'intelligence, me mit à même bientôt d'exercer une représaille qui me tenait au cœur.

Les circonstances m'avaient conduit de nouveau à Calcutta, et j'avais emmené Ludolfus ainsi que Meung. Le capitaine faisait toujours fureur en cette ville. Black, y trouvant la vie commode, les habitants crédules, continuait de faire admirer ses prétendues prouesses, de recevoir des fêtes, de riches cadeaux, et de ruiner au jeu les jeunes gens de famille opulente.

J'avais raconté à Ludolfus l'histoire de la cage, et mon domestique en parla au fils d'Udhani. Un jour, Meung vint me trouver en grand mystère, pour me proposer un moyen de confondre Black, et de lui ôter à jamais l'envie de tuer des tigres au Bengale.

Son plan me parut si ingénieux que je l'adoptai sur-le-champ et voulus le mettre à exécution. En conséquence, dès le lendemain, je déclarai publiquement que le capitaine était un poltron, et qu'il n'oserait attaquer le tigre en face.

On se récria, on m'accusa de parler sous l'influence de l'envie. Je m'y attendais, et j'offris de prouver mes dires.

Quelques moments après j'étais chez Black ; nous convînmes de nous mettre la nuit suivante, sur la trace d'un tigre énorme, qui avait élu domicile dans une caverne de la montagne de Pimba-Hidji.

**Aussi frais et suave que
lors de la récolte**

THÉ DU JAPON

"SALADA"

548F

Tout frais des plantations

Nous arrivâmes au rendez-vous à l'heure fixée, le capitaine avec six domestiques et son attirail ordinaire, moi avec Ludolfus, Meung et un autre Hindou que le jeune paria avait amené, assurant qu'il possédait un talent particulier qui contribuerait puissamment au succès de notre plan.

Il y avait dans la montagne un défilé très dangereux, où personne, peut-être, ne s'était engagé depuis des années, car il aboutissait à la caverne dont j'ai parlé précédemment, et que les bêtes fauves aimaient à fréquenter.

Ce fut au milieu de ce passage étroit que s'installa Black. Il comprenait que je ne pourrais m'approcher de lui sans qu'il en fût averti, et ce motif était déterminant pour lui.

(A suivre)

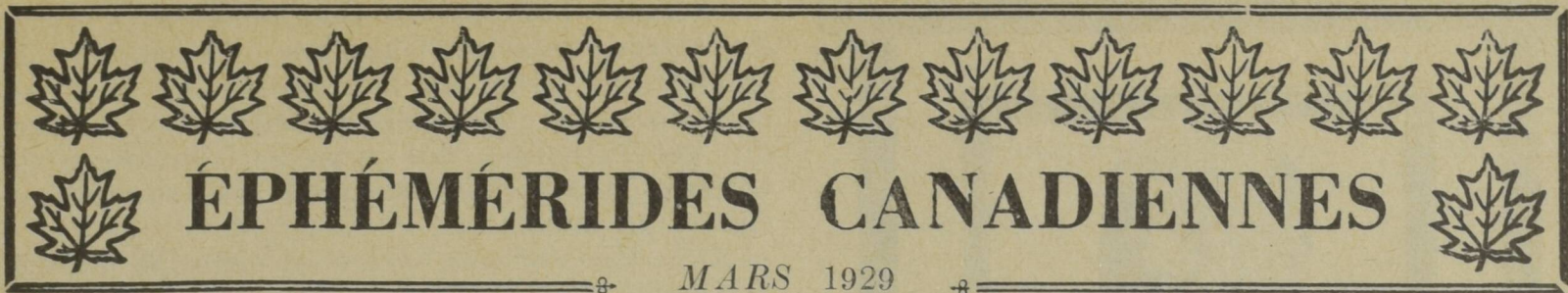
LA PLUS BELLE EPITAPHE

Pèse le soir, quand tu te couches,
Cette importante vérité,
Que, de ton propre lit, tu touches
La porte de l'éternité.
Ce n'est pas la mort qu'il faut craindre,
Pourvu qu'on craigne le péché.
L'homme de bien n'est pas à plaindre,
Car sur lui le ciel est penché.
Sois donc vigilant et fidèle,
Et crains jusqu'au moindre défaut,
Car l'építaphe la plus belle
C'est d'avoir vécu comme il faut. — X.

EXAMEN D'HISTOIRE

L'examineur.— A quelle époque placez-vous les guerres de la Fronde ?

La candidate.— Au temps de David et de Goliath.


ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1929

1 — A Winnipeg, décède Sir James Aikins, ancien lieutenant-gouverneur du Manitoba, à l'âge de 77 ans. Sir James Aikins s'est rendu célèbre dans la cause de Louis Riel. C'est lui qui représentait la Couronne à ce procès, alors que Sir François Lemieux, juge en chef actuel de la Cour Supérieure de Québec, y défendait l'accusé.

— L'hon. M. Robb, ministre des Finances du Canada, à Ottawa, prononce le discours sur le budget. Il y annonce quelques changements dans le tarif. Ainsi, la taxe de vente est diminuée de 3 à 2 pour cent.

— Au Sault-au-Récollet, décède M. Edmond-J. Massicotte, artiste bien connu, à l'âge de 53 ans. Le défunt était le frère de M. E.-Z. Massicotte, archiviste du Palais de Justice de Montréal.

— A Montréal, décède M. Eugène Lasalle, directeur du Conservatoire d'élocution française de cette ville, à l'âge de 70 ans. M. Lasalle était d'origine française.

2 — On annonce que le C. N. R. a acheté au prix de \$3,500,000, tout le réseau du chemin de fer gaspésien.

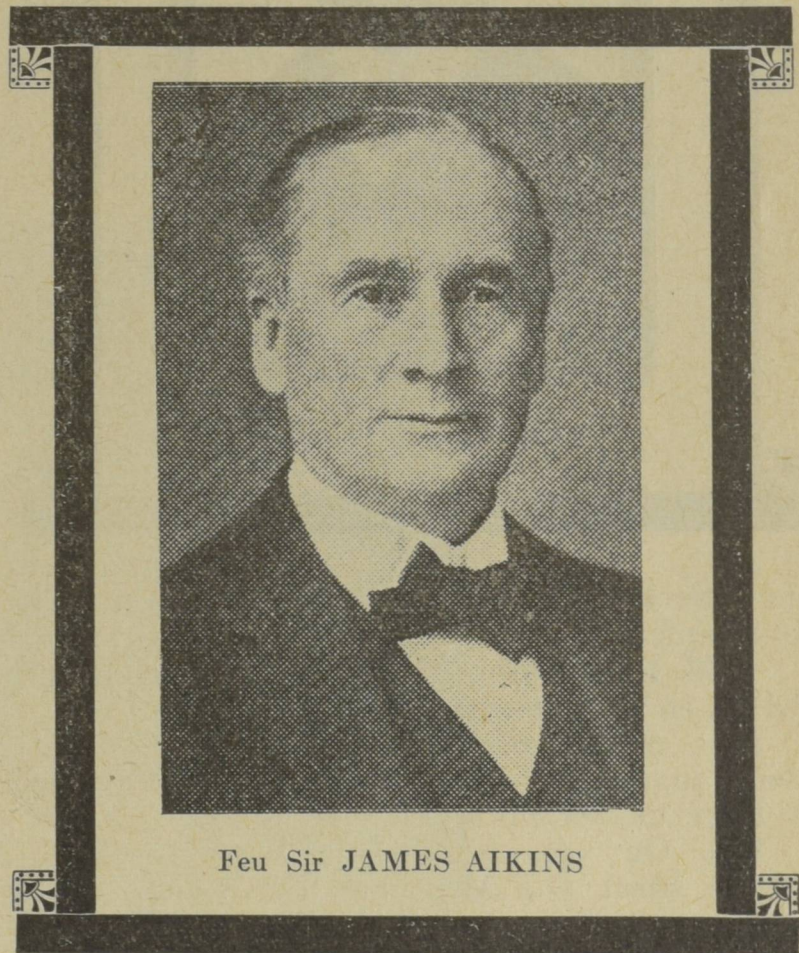
4 — M. Pierre Franck, chef de l'Aéronautique française, commence une série de cinq cours sur l'aviation, à l'Université Laval de Québec.

8 — A Lévis, la maison J.-B. Michaud & Fils, célèbre le 70ème anniversaire de son établissement, et les 93 ans de son fondateur, M. J.-B. Michaud, encore plein de santé.

— Le gouvernement fédéral canadien ratifie le bail, déjà consenti le 23 juin 1928 par le gouvernement provincial de Québec, à la "Beauharnois Light, Heat and Power Company" pour l'exploitation durant 75 ans des forces hydrauliques du fleuve Saint-Laurent, entre les lacs Saint-François et Saint-Louis.

— Le gouvernement provincial de Québec autorise une dépense de \$200,000 pour une prison de femmes à Québec, laquelle sera dirigée par les Sœurs du Bon-Pasteur de notre ville.

9 — Les aveugles de l'Institut Nazareth, Montréal, viennent à Québec, où ils donnent, à l'Auditorium de cette ville, deux concerts dont un en matinée, et un autre le soir. Ils y remportent un beau succès. Hier soir, dans l'église de N.-D. de Lévis, ces mêmes artistes ont donné un concert religieux auquel assistaient près de 1500 personnes.



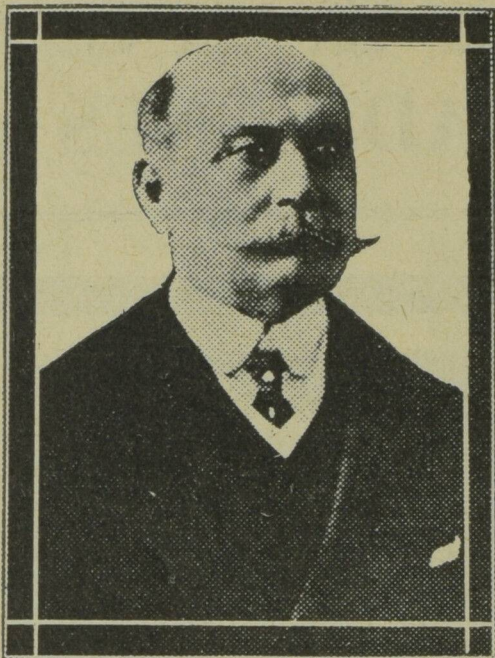
10 — Le Comité régional québécois de l'A. C. J. C. célèbre le 25ème anniversaire de la fondation de cette Association par une messe solennelle chantée dans l'église de N.-D. de Lourdes, à Saint-Sauveur, par Mgr Robert Lagueux, curé de St-Roch de Québec. M. l'abbé Albert Bélanger, vicaire à Courville, y prononce le sermon.

— A Québec, décède M. Charles Angers, C. R., ancien député de Charlevoix à la Chambre des Communes, à l'âge de 74 ans. Le défunt était le frère de Laure Conan, femme de lettres canadienne bien connue, décédée il y a quelques années.

— On apprend que l'hon. Narcisse Pérodeau, ancien lieutenant-gouverneur de Québec, est assez gravement malade à Calcutta, Indes, où il est actuellement en voyage.

11 — Le R. P. Joseph-Alfred Pauzé, S. S. S., décède à Montréal, à l'âge de 56 ans. Le défunt était un des fondateurs de la maison de New-York des Pères du Saint-Sacrement.

14 — M. Guy Vanier, ancien président du Comité central de l'A. C. J. C., est élu président



Feu l'HON. J.-E. ROBIDOUX

de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il remplace M. Léon Trépanier.

— M. le Dr Joseph Leblond est élu maire de Lévis, en remplacement de M. Cléophas Blouin.

15 — A Montréal, décède l'hon. J.-E. Robidoux, juge de la Cour supérieure de la Province, à l'âge de 86 ans.

18 — On apprend que le R. Père Ange-Marie Hiral, O.F.M., vient d'être nommé vicaire apostolique de la zone du canal de Suez en remplacement de S. G. Mgr Dreyer, O.F.M., promu récemment délégué apostolique en Indo-Chine. Mgr Hiral, qui est actuellement provincial des Franciscains de France, était bien connu à Québec. C'est lui, en effet, qui, en 1900, fut chargé par ses supérieurs de fonder le couvent franciscain de la rue de l'Alverne, dont il fut le premier supérieur.

20 — Les agences de presse annoncent ce midi que le Maréchal Foch, généralissime des armées françaises, vient de mourir à Paris, où il était malade depuis près de deux mois. La disparition de ce grand chrétien et de ce valeureux guerrier cause de profonds regrets à tous les Canadiens.

— Deux trains du Canadien National viennent en collision près de Dorcourt, Ont., et dix-neuf personnes sont tuées. Il y a aussi plusieurs blessés.

21 — Sur la bienveillante invitation de S. G. Mgr Prudhomme, les RR. PP. Dominicains de la province Saint-Dominique du Canada décident de fonder une nouvelle maison de leur ordre dans la ville de Prince-Albert. Le supérieur du nouveau couvent sera le R. P. R. Duprat.

— A la Chambre des Communes à Ottawa, de même qu'à la Chambre d'Assemblée à Québec, les premiers ministres King et Taschereau, et les chefs de l'Opposition font l'éloge du généralissime des armées françaises. A Québec la Chambre suspend ses travaux en signe de deuil.

23 — En son presbytère, décède M. l'abbé J.-Daniel Bernier, curé du Lac Mégantic, diocèse de Sherbrooke, à l'âge de 63 ans.

— La société française de Bienfaisance de Québec fait chanter un service solennel, à la Basilique de Québec, pour le repos de l'âme de Foch.

— Dans une troisième joute, jouée à Montréal, le club de hockey, "le Canadien", est vaincu par son terrible adversaire "le Boston", par un résultat de 2 à 3. "Le Canadien" perd le droit de jouer pour la coupe Stanley.

25 — On apprend que les RR. Pères Maristes de la province franco-américaine viennent d'acquérir l'immeuble de l'École Apostolique Notre-Dame, à Sillery, près Québec. Les RR. Pères auraient l'intention d'y établir un juvénat.

27 — Le club de hockey "Toronto" est à son tour battu par le club américain "Rangers" de New-York.

Les clubs "Boston" et "Rangers" auront donc à jouer ensemble pour l'obtention de la coupe Stanley et le championnat de la N. H. L.

27 — Le fleuve Saint-Laurent est pratiquement libre de glace de Québec aux Trois-Rivières. On croit que la navigation sur le Saint-Laurent sera hâtive cette année.

28 — Une entente est signée aujourd'hui entre les compagnies de messageries canadiennes "National Express", "l'Imperial Airways", "l'Air Union", de France, et autres lignes aériennes du continent pour la création d'un service de messageries aérien quotidien entre le Canada, les États-Unis et l'Europe.

— Le T. R. Père Marie-Joseph-Antoine Charlebois, C. S. V., décède subitement ce matin, à Joliette, à l'âge de 75 ans et cinq mois. Le défunt est un ancien supérieur du Collège de Joliette et il fut provincial de sa communauté de 1923 à 1928.

— Au moment où il va proroger les Chambres, vers cinq heures de soir, Sir Lomer Gouin est frappé d'une attaque grave d'angine de poitrine, et vingt minutes plus tard, après avoir reçu les derniers sacrements, il expire, à l'Hôtel même du Parlement, entouré des membres de sa famille, de l'hon. Premier Ministre, du Président du Conseil législatif, et de quelques intimes. Cette mort imprévue frappe de stupeur les membres des deux Chambres, et l'assistance nombreuse venue pour assister à la prorogation. En quelques minutes, cette triste nouvelle se répand dans la ville de Québec et dans toute la Province, et cause partout une profonde consternation.

29 — A Winnipeg, décède Sir Hugh-John Mc Donald, ancien premier ministre du Manitoba, à l'âge de 80 ans. Le défunt était le fils de Sir John-A. Mc Donald, ancien premier ministre du Canada.

30 — La cathédrale de Gaspé est la proie des flammes. S. G. Mgr F.-X. Ross parvient à sauver les Saintes-Espèces. Le presbytère et l'école paroissiale, que dirigeaient les RR. Sœurs de N.-D. du Rosaire, sont aussi détruits par le même incendie.

On estime les pertes à \$100,000.

— Le club "Saint-François-Xavier", de Montréal, champion de hockey amateur de l'est du Canada, est défait, dans une série de trois joutes, jouées à Winnipeg, par le "Port-Arthur", champion de l'ouest Canadien. Ce dernier club conserve la coupe Allan, qu'il détenait déjà.

31 — L'église catholique de Windthorst, au diocèse de Régina, est complètement détruite par un incendie. Le R. P. Habets, O.M.I., réussit à sauver les Saintes-Espèces.



Feu Sir LOMER GOUIN



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

ET LE PRINTEMPS

IL y a des saisons pour la machine humaine.

Non pas qu'elle ne serve que l'été comme certaines machines agricoles ; mais il ne lui est pas indifférent que ce soit le printemps, l'été, l'automne ou l'hiver ; elle réagit surtout d'une façon particulière lors du passage d'une saison à l'autre.

Le printemps, on dirait qu'il se passe en elle quelque chose d'analogue à la montée de la sève dans les arbres ; et quand toutes ses parties ne sont pas suffisamment résistantes, l'une ou l'autre cède. Ceci explique la fréquence des morts subites à une époque où la vie semble plutôt renaître.

Je voudrais entretenir aujourd'hui les lecteurs de l'*Apôtre* d'un danger qui n'est pas particulier au printemps, mais qui devient plus pressant à cette époque : l'impureté de l'eau.

Pourquoi est-elle plus fréquente et plus accentuée au printemps ?

Pour cette simple raison que le printemps est la saison des grandes eaux.

La neige fond, les moindres ruisseaux deviennent des rivières, et les rivières des torrents. Mais avant d'avoir atteint les ruisseaux, puis les rivières, l'eau a lavé les champs, les chemins, et entraîné avec elle toutes les impuretés qui s'y trouvaient. Si elle arrive aux rivières ou aux puits sans avoir rencontré d'obstacles qui jouent le rôle de filtre, elle devient dangereuse.

* * *

C'est l'eau du printemps. C'est ce qu'elle sera dans quelques jours, c'est ce qu'elle est même déjà.

Ouvrez votre robinet le matin, et regardez couler l'eau, l'eau du printemps.

Elle sera brune, peut-être noire.

Si vous la placez dans une cuvette, vous constaterez quelques moments plus tard qu'il

s'y est déposé une couche plus ou moins épaisse de limon.

Il y a de la terre sans doute là dedans, de la terre arrachée aux rives par l'eau rapide, et engloutie avec elle dans les tuyaux d'aqueduc. La terre n'est pas redoutable sans doute ; mais elle est mêlée de bien des choses, et parfois de ces germes qu'on appelle des *microbes*.

Au vrai, est-il besoin de terre pour véhiculer ces derniers ? Ils s'accrochent volontiers de l'eau elle-même, eut-elle l'apparence la plus fluide.

Il suffit que l'eau, dans son trajet vers le ruisseau ou la rivière dont je parlais tout à l'heure, ait lavé un terrain sur lequel des imprudents ont jeté, sans préalablement les désinfecter, des matières quelconques, déjections ou autres, où ont élu domicile les germes malfaisants.

Et comme, dans ce vaste espace drainé par ce qui s'appelle un bassin de rivière, il y a des centaines et des milliers d'habitations, il ne se passe pas un hiver sans que quelques-unes d'entre elles renferment des malades, qui peuvent devenir à leur tour des foyers d'infection.

Méfions-nous donc de l'eau du printemps. Et puis, défendons-nous contre elle.

* * *

Par quels moyens ?

Le premier et le plus efficace serait de n'en point boire. Mais on sait que l'eau est aussi nécessaire à l'homme que la nourriture ; nous sommes donc obligés d'en faire usage, quelque dangereuse qu'elle soit.

Il y a plusieurs moyens de la rendre inoffensive. Mais les deux plus pratiques, parce qu'ils sont à la portée de tous, sont le filtre et l'ébullition.

Le filtre, qui rend tout de même service, est le moins bon des deux, surtout si l'on se borne aux filtres ordinaires qui servent tout

au plus à clarifier l'eau, sans la débarrasser de ses germes nuisibles. Or, si l'eau brouillée n'invite guère, elle n'est pas nécessairement dangereuse si elle ne contient que de la terre sans microbes dangereux. Par contre, une eau d'apparence parfaitement limpide peut être mortelle si les germes de la typhoïde ou d'autres maladies du même genre y pullulent.

Le meilleur des filtres est le filtre Chamberland, dont l'élément essentiel est une bougie de porcelaine à travers laquelle l'eau est obligée de faire son chemin. Mais il n'est guère usité parce qu'il est dispendieux et qu'il ne laisse passer l'eau que goutte à goutte. Au reste, même celui-là, — qui est le meilleur, — a besoin d'être surveillé et nettoyé de temps à autre pour donner un rendement suffisant.

L'ébullition est le procédé le plus facile et le plus sûr. L'eau qui a bouilli suffisamment longtemps ne contient plus de germes vivants. Son goût peut être plus ou moins agréable, — et d'ailleurs on s'y fait, — mais on est sûr de son innocuité. À la condition toutefois de ne pas la transvaser, lorsqu'elle est refroidie, dans des récipients où elle pourrait se contaminer, car alors tout serait à recommencer.

C'est un point auquel il faut penser, car il se rencontre trop de gens pour qui il paraît suffisant de désinfecter, et qui ne se préoccupent plus ensuite de ce que peut devenir cette eau.

Or il faut savoir qu'un objet désinfecté ne reste stérile qu'en autant qu'il est défendu contre une infection subséquente. Les pièces de pansement que l'on achète dans les pharmacies, sont aseptiques, c'est-à-dire qu'elles ne renferment aucun germe nuisible, mais elles sont susceptibles de s'infecter comme n'importe quoi ; voilà pourquoi on les manie toujours avec tant de précautions. C'est un peu comme les personnes qui viennent de se laver ; elles ne restent nettes que jusqu'au moment où elles se salieront de nouveau.

Et donc, le printemps, à cause de leur surabondance, les eaux sont exposées à se contaminer. Et le moyen le plus pratique et à la portée du plus grand nombre pour les rendre inoffensives, est de les faire bouillir.

Cela peut paraître ennuyeux à première vue. Mais quand on a pris l'habitude de faire

bouillir chaque matin l'eau de consommation pour la journée, cela devient tout simple, ... et rend de bien grands services.

Faisons donc bouillir.

LE VIEUX DOCTEUR.

Le serment du gendarme

UN jour de janvier 1867, on vit arriver à Vienne une manière de colosse paysan, baragouinant l'allemand avec un accent italien, et qui se mit aussitôt en quête de la direction impériale de la gendarmerie.

Il faut rappeler à ceux qui l'auraient oublié qu'en 1866, Victor Emmanuel, allié à la Prusse et malgré qu'il ait été battu sur plusieurs champs de bataille, avait conquis la Vénétie sur l'Autriche. Notre paysan était précisément un Vénitien "racheté".

Mis en présence d'un rond de cuir de première classe, un rond de cuir pur marocain, notre homme expliqua son affaire : " Je viens, dit-il payer mon cheval et me faire relever de mon serment ! "

— ?... !... fit le rond de cuir.

— Oui ! J'ai prêté serment à Sa Majesté l'empereur François-Joseph !...

— Il faut le tenir !...

— Ce n'est pas facile car nous ne sommes plus "viredenti", nous sommes devenus sujets italiens.

— À quel titre avez-vous prêté serment ?

— Au titre de gendarme, mon capitaine.

Et ce disant, il faisait claquer les talons. Il fallut expliquer au brave homme que sa conscience pouvait retrouver son apaisement. En changeant de nationalité, il avait été retiré de ses obligations comme de son serment.

— Fort bien ! mon capitaine ; mais il me faut payer mon cheval.

— Votre cheval ?

— Oui, j'étais monté sur un bidet de l'empereur...

Et il fallut expliquer à nouveau, que le bidet était perdu pour son maître l'empereur, "*res perit domino*", dit l'adage juridique, qui en avait perdu bien d'autres et qu'il s'en retournât en paix dans son village.

Ainsi fut fait. Notre brave venitien s'en fut à petites journées en Vénétie, dans son village...

C'était le village de Riese.

Notre homme s'appelait Sarto, Angelo Sarto. Il avait un frère Joseph, plus connu encore sous le nom de Pie X.

Premiers soins

QUOI FAIRE LORSQUE NOUS NOUS BLESSONS.



Ne négligez pas une contusion ou une blessure ; traitez-les immédiatement.

Le fait de retarder de soigner une blessure a déjà causé des milliers de décès.

De nombreux cas d'empoisonnement, d'infection et de tétanos ont commencé par une petite blessure pas plus grosse qu'une égratignure d'épingle.

L'infection, l'empoisonnement et le tétanos peuvent causer la mort en peu de temps.

Chaque foyer doit être pourvu de ce qu'il faut pour donner les premiers soins aux blessés. Cette précaution peut sauver la vie d'un membre de votre famille.

Où peut se procurer des provisions de secours chez tous les pharmaciens. Vous en trouverez une liste ci-dessous.

Achetez vos provisions de secours immédiatement, et conservez-les dans un endroit à portée de la main. Ne les mettez pas dans une armoire où elles peuvent se mêler à toutes sortes de choses. Après avoir fait usage de vos fioles, remettez-les à leur place immédiatement.

Si votre pharmacie de secours n'est pas complète, ne tardez pas à vous procurer ce qui suit :

a) — Une bouteille d'une once de Witch Hazel pour usage externe, à employer comme liniment ;

b) — Une bouteille d'une once de teinture d'iode pour usage externe seulement, en petites quantités de cinq à dix gouttes ;

c) — Une bouteille d'une once d'essence aromatique d'ammoniaque pour usage interne en cas de faiblesse à la suite d'une perte de sang, d'une syncope ou d'une défaillance. Cela stimule la circulation du sang. En mettre une cuillerée à thé dans un verre d'eau.

d) — La pharmacie de secours doit contenir des bandages d'un, deux et trois pouces de largeur, environ deux ou trois rouleaux de chacun. Elle doit contenir aussi un petit paquet de gaze stérilisée, hermétiquement enveloppée ; aussi de petites éclisses de bois mesurant six pouces de longueur, un pouce de largeur et un quart de pouce d'épaisseur ; aussi un petit paquet de coton absorbant stérilisé.

Remarque : Il n'est pas recommandable, dans une petite pharmacie de secours, de placer trop de remèdes à la fois, parce qu'il y en aurait plusieurs qu'on n'emploierait pas souvent. Mieux vaut y placer les principaux d'abord, et en ajouter de temps en temps à mesure qu'il y a nécessité.

Coupures et hémorragies.

En cas d'hémorragie sérieuse, appelez le médecin. La perte du sang met le malade en danger, et, quand elle est trop forte, elle peut entraîner la mort en quelques minutes.

Coupez ou déchirez le linge pour mettre la blessure bien en vue. Afin d'arrêter le sang de couler, prenez une ceinture, une bretelle, une serviette, un grand mouchoir ou un bandage quelconque, et attachez-le bien serré autour du membre, au-dessus de la blessure. Cette attache doit être tellement serrée que l'autre bout du membre en bleuisse immédiatement. Alors, l'hémorragie s'arrêtera. Il faut desserrer cette attache à des intervalles d'une heure, laisser le sang s'écouler pendant quelques secondes, et la resserrer fortement encore.

Poisons absorbés.

Les symptômes d'empoisonnement varient avec la nature du poison avalé. Il y a certaines règles à suivre en ce cas.

Envoyez toujours chercher le médecin. Faites vomir le malade, à l'exception des cas où la bouche et les lèvres sont brûlées par l'acide ou l'alcali.

Pour faire vomir, on administre du sirop d'ipéca, de la moutarde, de l'alun ou du sel, à la quantité d'une demi à une cuillerée à thé dans de l'eau chaude. On peut aussi faire vomir en appuyant le doigt sur le fond de la gorge. Répétez cette opération deux ou trois fois.

Si l'on ne sait pas de quelle sorte de poison il s'agit, il est recommandable de donner une ou deux tasses de lait au malade, ou encore des œufs crus, de l'huile d'olive ou du thé fort.

Si quelqu'un a avalé au bout d'allumette (le phosphore est poison), il ne faut jamais donner, comme antidote, d'huile d'aucune sorte. Administrez-lui un émétique (médicament qui fait vomir), comme la moutarde, l'alun ou le sel.

Absorption d'acide sulfurique, muriatique ou nitrique.

Dans ces cas-là, ne donnez pas de moutarde, d'alun ou de sel. Donnez deux cuillerées à table de magnésie, de craie (carbonate de chaux), d'eau de savon, des œufs crus, du lait ou de l'huile d'olive.

Absorption d'acide phénique

Donnez une once d'huile de ricin (castor) ou d'huile d'olive, des œufs crus, du lait, puis ensuite une forte dose de sel de médecine dans de l'eau ou du lait.

Absorption de vert de Paris ou d'arsenic.

Donnez des émétiques composés d'eau chaude huileuse ou de sel et d'eau. Aussi une bonne quantité de magnésie ou de chaux. On peut obtenir de la chaux en grattant les plafonds ou les murs de plâtre, si l'on ne peut pas en trouver ailleurs.

Absorption de teinture d'iode.

Donnez de l'amidon ou des aliments amidonnés en grande quantité, comme du pain, des pommes de terre, du macaroni. Aussi de la farine ou de l'arrow-root bouillie dans l'eau, du carbonate de chaux ou de la magnésie. Donnez aussi des stimulants. Donnez des émétiques, et faites des applications externes d'eau chaude.

Absorption de plomb à peinture.

Faites vomir. Donnez une bonne dose de sel de médecine, environ deux cuillerées à table dans un verre d'eau. Faites des applications de mouches de moutarde. Donnez des breuvages stimulants.

Absorption de champignons vénéneux.

Faites vomir comme ci-dessus, et mettez le malade au lit, la tête plus basse que le corps.

Fractures d'os.

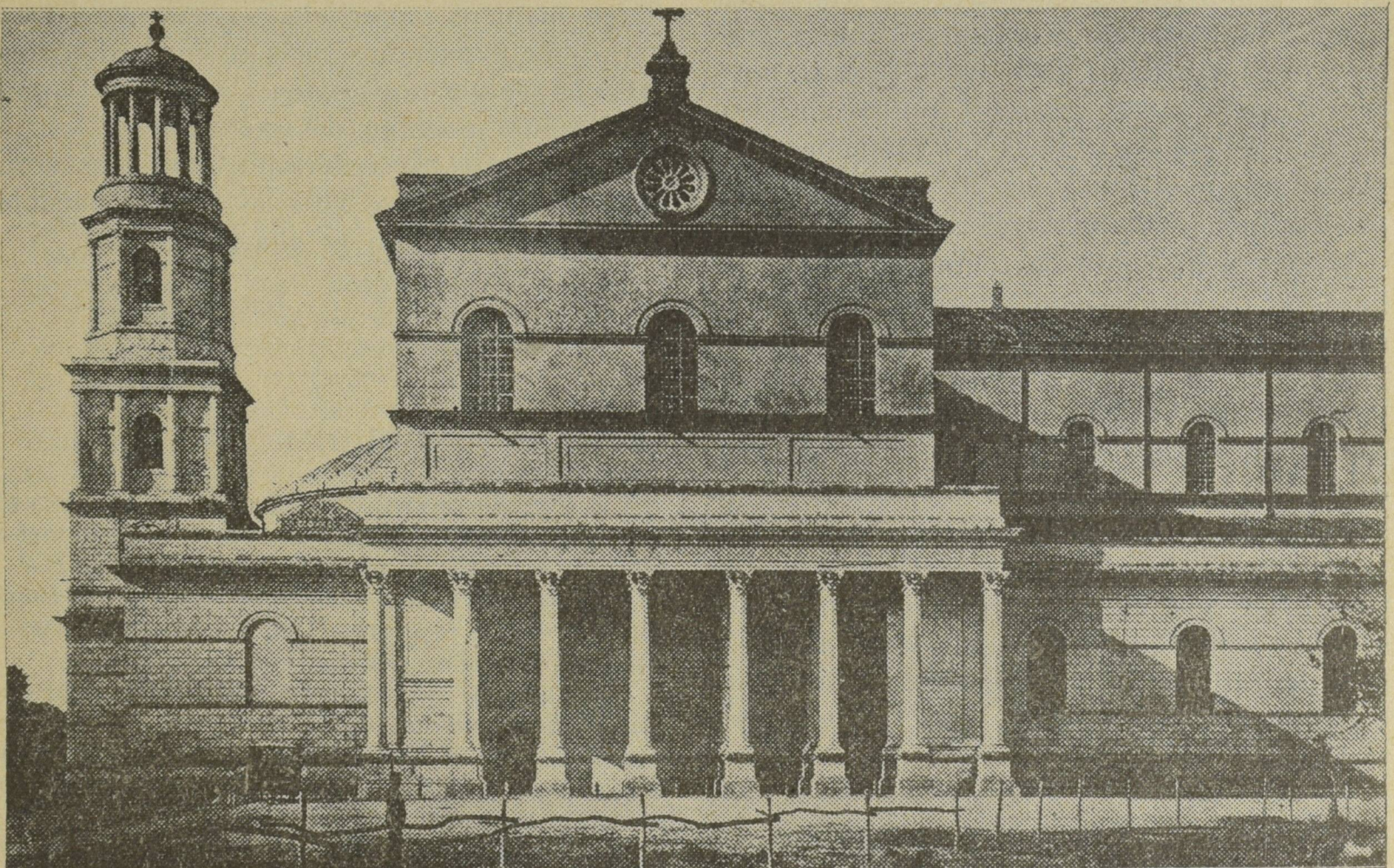
Dans la fracture simple, la peau n'est pas endommagée.

Dans la fracture double, la peau est percée, c'est-à-dire qu'au moment de l'accident, l'os cassé, sort du bras ou de la jambe, passe à travers la peau.

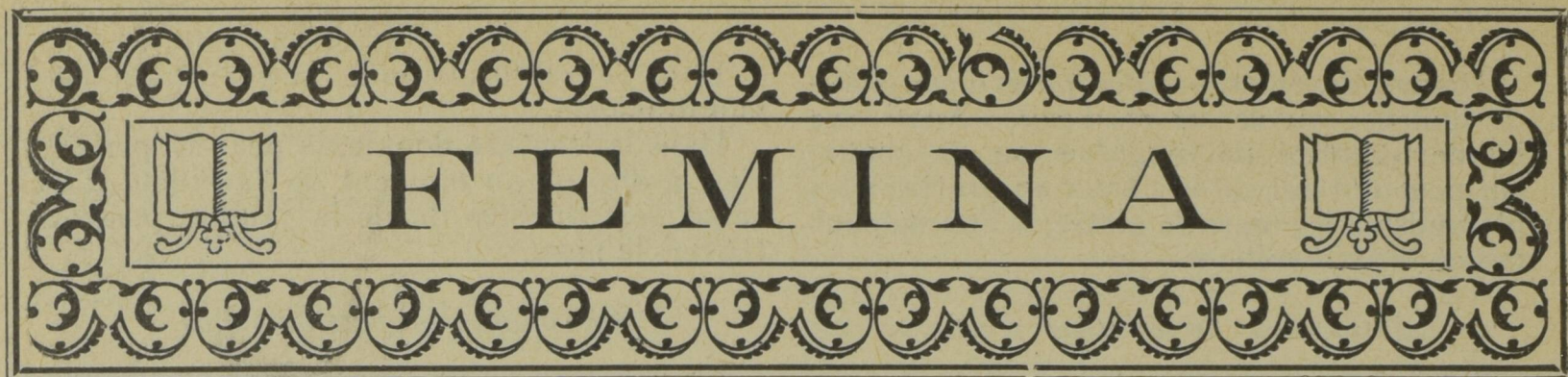
Symptômes des fractures d'os.

On constate qu'un os est cassé en passant le doigt sur l'os et en sentant la fissure, ou en faisant une comparaison entre un membre blessé et un membre intact. Le malade ne peut faire usage du membre affecté parce qu'il tourne sur lui-même comme un gond vis-à-vis de la fissure. Dans une fracture double, l'os se trouve pris à travers la peau.

—*Traitement.*— Faites venir un médecin immédiatement. Le fait de mouvoir un os cassé peut causer beaucoup de mal et de douleur. Les parties cassées sont supposées être très pointues. Elles peuvent couper des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles, au moindre mouvement du membre affecté. Placez le membre dans sa position normale et faites en sorte qu'il ne puisse remuer. Voyez à ce que le malade soit installé confortablement, et à ce que l'os cassé soit solidement appuyé, soit avec la main ou avec des éclisses de bois.



BASILIQUE DE ST-PAUL-HORS-LES-MURS, A ROME.



L'aveu de ses torts

AVOUER simplement un tort que l'on a eu exige une très haute probité morale, même reconnaître que l'on a eu tort demande une bonne dose de droiture, de loyauté et d'humilité que l'on rencontre exclusivement chez un être noble, chez une nature franche possédant un grand sens de la justice. D'ordinaire le premier mouvement d'un quelqu'un pris en faute consiste à rejeter sur d'autres tous les torts et à ne pas vouloir avouer la part prise dans le délit.

Nous connaissons de ces personnes qui ne veulent jamais avoir tort, qui s'obstinent à ne pas reconnaître leur erreur, qui se fâchent parce qu'on leur démontre trop clairement qu'elles sont sujettes à se tromper tout comme les autres mortels. Nous les blâmons, notre sympathie pour ces personnes diminue en raison de leur entêtement, nous les plaignons sans songer que peut-être dans un avenir très rapproché, nous commettrons la même bévue.

L'aveu nous coûte des efforts presque sur-humains parce que nous agissons rarement de sang-froid ; sans cesse aux prises avec l'intérêt, l'ambition, le respect humain, la rancune, l'empressement ou une passion aveugle, nous cédon sans nous préoccuper de la conséquence de nos actes. Quand par ces mêmes actes, nous atteignons injustement notre prochain ou nous-même, alors la réflexion s'impose, les yeux s'ouvrent et de notre cœur monte une sourde révolte qui nous empêche d'examiner à froid les faits accomplis, parce que nous savons bien que notre conscience nous révélerait nos torts.

Si nous réussissons à passer outre, à ne pas nous laisser leurrer par notre mauvais instinct, nous ne tarderons pas à découvrir le tort que nous avons eu d'écouter ainsi les mauvais pen-

chants de notre nature ; alors l'orgueil aux abois reprendra sa revanche. A l'aide de mauvaises excuses et de sophismes très peu raisonnables, elle nous convaincra du peu de volonté que nous avons mis à l'exécution de tels procédés. Notre amour-propre cherchera mille raisons d'atténuer nos torts et de nous leurrer d'excuses non valables.

Pourtant s'il nous arrive de rencontrer une personne qui consente à avouer généreusement ses torts, l'on ne peut s'empêcher de l'admirer et de concevoir de l'estime pour son caractère loyal même si son erreur nous a été préjudiciable. Instinctivement, nous serons portées au pardon sinon à l'oubli complet de l'offense commise.

Prenons l'habitude d'examiner nos actes d'une manière impartiale, soyons assez franches pour avouer nos torts et en dernier lieu, sachons réparer nos sottises s'il en résulte pour le prochain quelque désagrément.

Notre caractère s'affermira, nous monterons sereines et ennoblies vers les régions paisibles de la justice et de la charité.

Jeanne LE FRANC.

PRUDENCE

LA VIEILLE DAME QUI SE DISPOSE A MONTER DANS UN TAXI.— Mon ami, votre moteur est-il en bon état et la voiture est-elle solide ?

LE CHAUFFEUR.— Madame peut être tranquille sous ce rapport. Hier encore nous avons subi l'inspection d'usage.

LA VIEILLE DAME.— Je vous recommanderai d'aller lentement, d'attendre, à tous les carrefours, que l'agent de service fasse signe d'avancer, d'éviter les rues fraîchement arrosées, de ne pas...

LE CHAUFFEUR.— Et, en cas d'accident, Madame veut-elle me dire à quel hôpital elle désire qu'on la conduise ?

BOITE AUX LETTRES

Une méthode d'éducation

MARTHE.— Je suis heureuse d'apprendre la réussite de votre projet et de tout cœur je fais des vœux pour que ce bon succès se continue. Ces premiers pas vers un but heureux vous encourageront grandement à parfaire la tâche entreprise dans un mouvement d'enthousiasme et que vous avez eu la force de continuer en dépit des obstacles. Qui n'a pas à souffrir de la part de ceux qui devraient encourager, de calculs mesquins, d'un peu de jalousie ou d'une placide indifférence ?... Toute au but que vous vous êtes tracé, continuez votre chemin et loin de vous laisser abattre par ces traverses, servez-vous en d'échelons pour vous hisser encore plus haut.

Votre nouvelle amitié offerte si gentiment est la bienvenue et elle sera payée de retour.

JEANNETTE.— Pour vous aider à faire "La lumière" dans cette âme qui vous est chère, outre la conversation des choses religieuses de temps à autre pour ne pas fatiguer, je crois devoir vous conseiller de mettre à la portée de ce quelqu'un une lecture sérieuse réfutant les principales erreurs et les négations de nos adversaires. Comme vous le dites, votre ami, vous présente certaines objections auxquelles vous n'avez pas toujours les réponses justes à donner, je vous conseille de vous procurer "La faillite de Dieu" par Léon Gallois. Ce livre vous aidera à réfuter les principaux griefs tels que : "Les gens croyants ne valent pas mieux que les autres, ils ont leurs défauts comme les autres... ou dans l'Église catholique, il faut toujours avoir le porte-monnaie à la main... ou l'Église est ennemie du Progrès, elle prêche la résignation et empêche les talents de se développer... etc..."

Ces sujets demandent une réponse immédiate que vous trouverez dans ce volume que je vous recommande. Non seulement vous trouverez la réfutation de tous ces sophismes que l'irreligion sème au quatre vents mais vous retirerez de cette lecture une certitude plus grande de la vérité de notre Foi.

Je souhaite à votre grand désir d'apostolat sa plus entière réalisation.

Jeanne LE FRANC.

Tel est le titre d'un volume d'apparence modeste mais riche d'enseignements et qui peut être une aide précieuse dans l'exercice de notre tâche d'éducatrices. Aussi bien les procédés qu'il préconise sont-ils en accord avec ceux de la pédagogie moderne : appel à la raison de l'enfant, effort pour envelopper l'étude de joie. De plus une garantie nous est offerte de la valeur de cette méthode qui n'est pas construite à priori, mais est le fruit de l'expérience patiente d'un éducateur du 19^e siècle, le vénérable Dom Bosco. Ce prêtre qui a consacré le meilleur de sa vie au service des enfants s'est inspiré, pour les élever, du principe essentiel de l'Évangile : l'amour des âmes, et des conseils de son maître et modèle S. François de Sales : d'où le nom de système salésien donné à sa méthode.

Le livre que nous essaierons d'analyser dans un but essentiellement pratique contient deux chapitres sur lesquels nous ne nous arrêterons pas malgré leur importance et leur intérêt ; ils s'intitulent : de la piété en éducation, Pêché originel et éducation. Celles de nos amies qui pourront se procurer la Méthode verront qu'il n'est pas inutile, ne serait-ce que pour la juste formation de notre esprit, de parcourir ces chapitres : mais sans doute est-il préférable de nous borner ici à ce qui est pour nous d'une application immédiate.

Le titre même des chapitres auxquels nous ferons larges emprunts résume les principes sur lesquels s'appuie le système Salésien. 1) *Le système préventif en éducation* ; 2) *De la liberté en éducation* ; 3) *De la joie en éducation* ; 4) *De l'autorité en éducation*.

I. LE SYSTÈME PRÉVENTIF EN ÉDUCATION

Dom Bosco considérait l'éducation moins comme une répression que comme une préservation. Tout l'art, tout le souci de l'éducateur doit tendre à empêcher l'enfant de faire le mal par une surveillance de toutes les minutes... il doit sans cesse se trouver au milieu de ses petits. A quel titre ? de supérieur ? de pion ? Non, mais de père qui ne laisse jamais ses enfants seuls tant que leur liberté n'est pas suffisamment éduquée. Cette méthode préventive s'attache à tarir le mal dans sa source en supprimant l'occasion ou en la neutralisant... elle est à la base d'affectueuse vigilance, de bonne et saine familiarité, d'amour".

Pour réussir elle exige évidemment chez le maître, avec un dévouement à tout épreuve

Encouragez nos annonceurs

une valeur morale sans cesse accrue : “ pour prévenir efficacement le mal il faut toute l'application affectueuse, toute l'inquiétude vigilante d'un cœur d'homme. Et c'est précisément en cela que consiste la grandeur originale de cette méthode qui fait coup double, car elle forme tout à la fois le maître et le disciple. L'un ne progresse en docilité que parce que l'autre progresse en dévouement. C'est dans un travail constant sur lui-même, c'est dans les efforts quotidiens qu'il fait pour se rendre plus zélé, plus patient, plus maître de soi que l'éducateur achète le bonheur... de se voir obéi par amour. ”

Cependant à certaines heures et pour certaines natures enfantines la punition devient nécessaire ; la douceur Salésienne n'est pas faiblesse : “ Alors ces punitions s'inspirent du principe même du système : prendre garde avant toutes choses de fermer le cœur de l'enfant, de l'endurcir, de le clore à l'œuvre positive de l'éducation. En vertu de ce principe les châtiments... revêtiront les quatre caractères suivants : on les retardera le plus possible, — ils ne seront ni humiliants, ni irritants, — ils s'imprégneront de raison, — ils relèveront eux aussi de ce fameux *ordre du cœur*, si cher à Pascal ”. Vers la fin de sa vie Dom Bosco, pour montrer plus vivement à ses disciples combien il tenait à la discrétion dans l'emploi du châtiment, écrivit : “ Avant d'infliger la moindre punition, supputez le degré de culpabilité de l'enfant ; et si l'avertissement suffit, n'employez point le reproche ; et si le reproche suffit, n'employez pas le châtiment. ” Quant à la punition infligée elle ne doit pas être un tarif général adéquat à la matérialité de la faute : “ Tel pauvre petit, à peine responsable, récidiviste du mal, héritier de tares ancestrales, victime désignée à toutes les séductions par la fragilité ou la violence de sa nature, allez-vous le traiter, pour le même délit, comme le bon petit enfant qui n'a jamais eu sous les yeux que des exemples de vertu et dans le sang, dans les nerfs, que des forces de vie et d'équilibre ? ”

Quelques exemples de punitions nous montrent enfin le souci constant, chez l'éducateur Salésien, d'agir comme un père, une mère même : “ Un visage consterné, une parole froide ou indifférente, des yeux qui se détournent, une main qui se retire : quatre fois sur cinq cela suffit pour châtier des cœurs d'enfants, à condition toutefois qu'on ait réussi, par son dévouement, à s'en faire aimer ”.

Créer dans la classe l'atmosphère familiale, aborder l'enfant avec un cœur paternellement attentif et dévoué afin de gagner toute sa confiance, tel est donc le but de la méthode de Dom Bosco. Cette méthode repose sur une base solide faite, d'une part, du respect de l'éducateur pour la liberté de l'enfant et

son besoin de joie, et, d'autre part, du soin apporté par le maître à assurer sa propre autorité. Ceci fait l'objet des trois chapitres où il nous reste à puiser.

II. DE LA LIBERTÉ EN ÉDUCATION

Le vénérable Dom Bosco pensa “ avec raison que l'éducation ne consiste pas à étouffer l'originalité de l'enfant, mais à l'épanouir ; à comprimer ses énergies, mais à les discipliner. Il voulut que le maître fût, non pas un tyran des volontés, ni le témoin passif de leur jeu, mais le collaborateur indispensable qui doit apprendre à l'enfant à pouvoir un jour se passer de lui ”. Aussi laissera-t-on d'abord s'exercer la liberté de l'enfant dans tous les lieux où il est appelé à agir. En récréation : “ Il faut, conservant de la discipline ce qui est nécessaire à la marche régulière et ordonnée d'une maison d'éducation, laisser les enfants s'ébattre, se remuer, détendre leurs nerfs, deverser le trop plein de leur activité en des jeux, des promenades, des divertissements variés ; il faut les laisser se manifester librement, se raconter, mettre au jour, sans crainte d'une raillerie ou d'un châtiment, le fond de leur cœur ; il faut les placer dans une atmosphère de saine liberté où, comme au foyer familial, ils penseront tout haut ”. En classe aussi l'enfant est à l'aise : “ Une réflexion qui lui traverse l'esprit n'est pas arrêtée aux lèvres par le regard rigide du maître ; elle s'insère tout naturellement dans le tissu de l'explication. Le mot pour rire, histoire qui détend les nerfs, l'entracte joyeux qui repose les esprits sont du pain quotidien. On sait ici que l'attention de l'enfant est de petite embouchure, et qu'il ne faut pas y entonner de vive force les notions, mêmes élémentaires, du savoir humain. Le maître n'a aucune de ces attitudes qui figent ou paralysent les langues : tout en lui au contraire appelle, sollicite, réclame la question, l'objection, la demande de lumière. En un mot les classes Salésiennes sont plus des causeries que des cours, et, dans le maximum de liberté accordée à cet exercice on s'y instruit presque en s'amusant. ”

Le système Salésien s'applique non seulement à laisser intacte dans toute la mesure légitime la liberté de l'enfant mais à en provoquer l'exercice : “ Dom Bosco s'ingéniait aussi à fournir à ses élèves des occasions multiples d'exercer leur jeune liberté, de prendre des initiatives, d'endosser des responsabilités. Il leur confiait des tâches particulières, leur demandait un service spécial, les engageait dans des occupations nouvelles ”. Et pour que la liberté laissée à l'élève ne puisse lui être un danger mais bien un élément de formation morale, l'éducateur doit faire appel

à la raison : “ Dom Bosco tenait, en effet, à ce que tout ordre donné pût se justifier, que la raison de l'enfant convînt d'elle-même de la bonté, de la nécessité de l'ordre, du silence, de la règle qu'il s'y soumit de plein gré, que son obéissance en un mot ne fut pas contrainte, mais libre et volontaire, hommage de sa raison à un ordre de choses compris et aimé. Avec cette discipline le châtement lui-même, quand il faut l'infliger et que le seul repentir ne suffit pas, est accepté, consenti par la raison qui reconnaît les droits de la justice ; avec elle la culpabilité individuelle est pesée et la part du volontaire déterminée ; avec elle le châtement corporel est impitoyablement banni comme peu digne d'âmes libres, comme aussi l'avalanche de pensums, de reproches, de sévérités de toutes sortes ; avec elle l'oubli, la faiblesse passagère, l'étourderie sont prises pour ce qu'elles sont ”.

Et quels sont les bienfaits résultats de cette éducation ?

“ Elle arrive à révéler au maître le caractère de l'enfant pour le régler en toute prudence et en épanouir les énergies cachées... (se préoccupant) toujours de l'heure où la plante sortira de terre (elle) travaille pour la vie et non pour la seule tranquillité de la minute présente ”.

Et pour conclure ce point, rien ne vaut, ce semble, encore la citation suivante, à cause des perspectives infinies qu'elle nous découvre : “ Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces procédés éducateurs, c'est qu'ils ressemblent étrangement, s'ils ne les copient pas, aux savantes menées de la grâce de Dieu dans les âmes. Comme la grâce cette pédagogie est vigilante ; comme elle, elle s'installe au cœur même de la place et ne le lâche jamais ; comme elle, elle respecte la liberté de l'homme, de l'enfant ; mais comme elle aussi, elle se sert de tous les moyens pour la redresser, la discipliner ; comme elle, elle ne punit le péché que par ses propres conséquences ; et comme elle, elle exige l'acquiescement volontaire de la conscience ; comme elle enfin elle peut apparaître à certains moments insuffisante et vaincue, mais comme elle, elle finit par avoir le dernier mot et à mener les cœurs à ses fins. Eh bien, calquer sa façon d'agir sur la façon d'agir de Dieu, faire en petit, en tout petit, sur le terrain de l'éducation, ce que l'Esprit de Dieu fait en très grand dans le monde des âmes, c'est semble-t-il tenir la bonne méthode.

III. DE LA JOIE EN ÉDUCATION

Le système Salésien, qui sagement laisse épanouir, en la disciplinant, la liberté de l'enfant, comprend également l'importance capitale de la joie en éducation. La joie est bien-

faisante “ la joie, la vraie joie celle qui jaillit des sources pures, dilate, épanouit, provoque et entretient la droiture, l'équilibre, la confiance et la simplicité. Elle est l'auxiliaire et l'alliée de l'éducateur en ce sens que grâce à elle l'enfant se laisse approcher, saisir, former, ciseler, presque sans y prendre garde. ” La santé de l'enfant bénéficie elle-même d'une atmosphère de joie ; son intelligence et sa mémoire sont plus vivement pénétrées de ce qui arrive à elles avec un rayon de joie. Enfin l'essentiel, ce qui importe surtout pour l'avenir c'est “ qu'à l'heure de la formation première et définitive l'enfant ait vu s'associer la vertu et le plaisir, l'effort et la joie. ” — “ il faut que de bonne heure le jeune homme ait appris que la vertu est charmante, qu'elle recèle des joies profondes, que la religion (si nous ne l'enseignons pas nous ne sommes pas moins un exemple) n'est jamais amie de la tristesse, qu'elle bénit et encourage toute joie pure, que le vrai rire est chrétien, que la joie est un don de Dieu, la plus douce des créatures sorties de ses mains après l'amour ”.

A quelles sources puiser cette joie vivifiante ? Nous en retiendrons une à portée de tous les éducateurs, de nous-mêmes. L'enfant pour s'épanouir a besoin d'amour : “ quoique prétendent certains esprits chagrins l'enfant n'est jamais insensible au bonheur de se sentir aimé, vraiment aimé. Il a même un merveilleux instinct, presque un don de divination pour deviner qui l'aime vraiment. Et ce bien perçu, senti, savouré, remplit son petit cœur d'une émotion joyeuse ”.

Cette éducation menée dans la joie “ attache d'un lien puissant et doux les âmes qui l'ont reçue (au maître) qui l'a donnée ”. Plus tard aux heures troublées, douloureuses repentantes peut-être, le jeune homme, la jeune fille, sauront parfois revenir prendre conseil près du cœur dont ils auront éprouvé la virile tendresse. Le souvenir, à défaut du revoir, d'une sereine et vertueuse affection pourra en garder quelques uns, en relever d'autres que la vie méchante aura tenté de briser. Du moins l'expérimentent ainsi les maîtres Salésiens, et c'est dans l'allégresse que conclut l'auteur de la “ Méthode ”. “ Bénie soit l'éducation qui parvient sans effort à ramener l'homme fait à la pureté de la source première, et à l'y replonger un instant pour le rendre regaillardi aux luttes de l'existence, aux tentations de la vie, aux devoirs austères ”.

IV. DE L'AUTORITÉ EN ÉDUCATION

Il faut élever l'enfant dans la joie, dans une certaine liberté qui respecte sa spontanéité mais là n'est pas le tout de l'éducation : l'autorité de l'éducateur y est un élément de

première nécessité : “ commander, il le faut ; courber sous la règle, la loi, le règlement, l'enfant, l'adolescent, c'est de toute nécessité. Mais nous demandons au nom de qui et de quoi on va le faire. Cet ordre qui veut plier victorieusement une petite liberté humaine, à qui, à quoi, empruntera-t-il sa persuasion ? L'auteur développe les sources possibles de l'autorité, nous ne ferons que les énumérer, la force, la crainte, la raison et la conscience, la foi. Or l'éducateur Salésien s'applique à ne puiser “ ni à la force, ni à la crainte autant que possible ; à la raison et à la foi dès qu'il se pourra ”. Il reconnaît qu'au début de l'entreprise, alors que les facultés de l'enfant ne font que s'éveiller, il est à peu près radicalement impossible d'appeler la raison à l'aide. Ajoutons que d'autres éducateurs que nous connaissons — et pour cause — ne peuvent songer à faire intervenir la foi, alors au nom de quoi commander à cette jeune volonté ? “ Au nom de l'amour, répond le vénérable Dom Bosco. Votre autorité sera celle de l'amour, l'autorité de l'homme, de l'éducateur que l'élève ne veut pas attrister, l'autorité du père qui tient dans sa main le cœur de ses enfants, l'autorité du frère aîné qui d'un signe de fait écouter mieux que quiconque. “ Que voulez-vous que je lui apprenne ? disait Diderot d'un de ses élèves ; il ne m'aime pas. ” Sans affection pas de confiance, et sans confiance pas d'éducation. “ Voulez-vous être aimé disait le vénérable ? Aimez. Et encore ça ne suffit pas : faites un pas de plus : il faut que non seulement vos élèves soient aimés de vous, mais qu'ils se sentent aimés. Et comment le sentiront-ils ? Écoutez votre cœur ; il vous répondra ”. “ D'abord pas de barrière entre l'élève et son maître, pas de loi des distances, pas de lignes parallèles où tous deux cheminent sans risque de se rencontrer ! Comme aussi pas de colère, pas de coups, pas d'humiliation publique ! Mais la compénétration des cœurs, l'esprit de famille, la bonté toujours inquiète, toujours agissante, toujours penchée sur la faiblesse ou l'ignorance, — la miséricorde qui sait fermer les yeux, qui ne punit pas tout, qui pardonne aisément le souci constant de l'enfant qui fait prendre intérêt à la santé, à ses parents, à ses besoins, à ses peines, à ses progrès, à ses joies, — la vigilance qui le protège, le défend aussi bien de la pierre de scandale que de l'inclemence du temps. — la tendresse réelle et exprimée, — la surveillance continue mais maternelle. — l'imagination sans cesse en éveil, à l'affût de tout ce qui peut égayer, instruire, épanouir la vie de l'enfant, — la douceur qui ne hausse pas la voix, qui garde son bon sourire au milieu des pires traverses, qui sait punir avec un regard attristé une bouche silencieuse, un front qui se détourne, —



C'est le meilleur pour la propreté

N'appellez pas le plombier quand l'égout de l'évier est bouché; un peu de Lessive de Gillett le débouchera dans quelques instants. Une multitude d'autres usages dans le foyer sanitaire.

LESSIVE PURE DE GILLETT

la confiance témoignée de mille façons et attirant infailliblement la confiance, — la condescendance qui ouvre à deux battants les portes de la chambre et accueille le petit bonhomme de dix ans comme un grand personnage, — la saine familiarité qui se mêle aux jeux des enfants, à leurs divertissements puérils, à leurs petites folies : ça tout cela, et que de choses encore, mais toutes renfermées dans ce mot trop profane, et divin pourtant : l'amour.

Le grand éducateur a résumé ces procédés en deux mots célèbres. A lui-même il s'est dit : “ Fais-toi aimer si tu veux qu'on t'obéisse ”. A ses fils il a dit : “ Ne soyez pas des supérieurs mais des pères ”.

C'est sur ce double conseil que nous concluons souhaitant que chacune d'entre nous ne s'en tienne pas à ces notes pour connaître la méthode Salésienne d'éducation et s'applique à en discerner les applications pratiques propres au milieu où elle est appelée à former non seulement des intelligences mais aussi des cœurs et des volontés.

Françoise VAL D'OR.

“ Une méthode d'Education ”, procure des œuvres de Dom Bosco, 14, rue de Bagnaux, Paris-6e En vente au Secrétariat des Oeuvres 105, rue Ste-Anne, Québec. Prix 55 sous franco.

LE LANGAGE DES CLOCHES

Les cloches !... elles rythment notre vie : légères comme un envol d'anges pour célébrer notre baptême, avec une grâce majestueuse, comme les blanches théories des communiantes, elles chantent les délices de la rencontre divine. Pleines d'allégresse, elles escortent les fiancés à l'autel; tristement sanglotantes sur nos deuils, elles prient dans les silences de leurs glas *Dona pacem*. Charitables, elles appellent au secours, éloignent les orages, préviennent dans les dangers... Chaque matin, elles nous convient à la messe que nous envient les anges, et, trois fois le jour, pieuses et recueillies, elles annoncent le miracle d'amour du Verbe fait chair : les fronts s'inclinent à leur appel, les mains se joignent, la prière monte vers Dieu.

Cloches fleuries de Pâques et cloches effeuillées de la Toussaint ! Cloches ouatées de Noël et cloches ridées des noces d'or ! Cloches recueillies des monastères et cloches mutines des enfants de chœur ! Pour tout ce que vous êtes, nous vous aimons, soyez bénies !...

Méditations poétiques.

EXPLICATION

Jean fait les honneurs de Paris à Louis, qui y vient pour la première fois.

A la gare, Louis s'arrête devant un distributeur automatique portant cette inscription :

Mettez une pièce de vingt-cinq centimes, et vous aurez une tablette d'excellent chocolat.

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il.

— Cela, fait Jean un peu embarrassé, c'est une *fabrique* de chocolat ; mets cinq sous, tu verras bien.

Louis introduit une pièce dans la fente et ramasse un petit paquet enveloppé de papier.

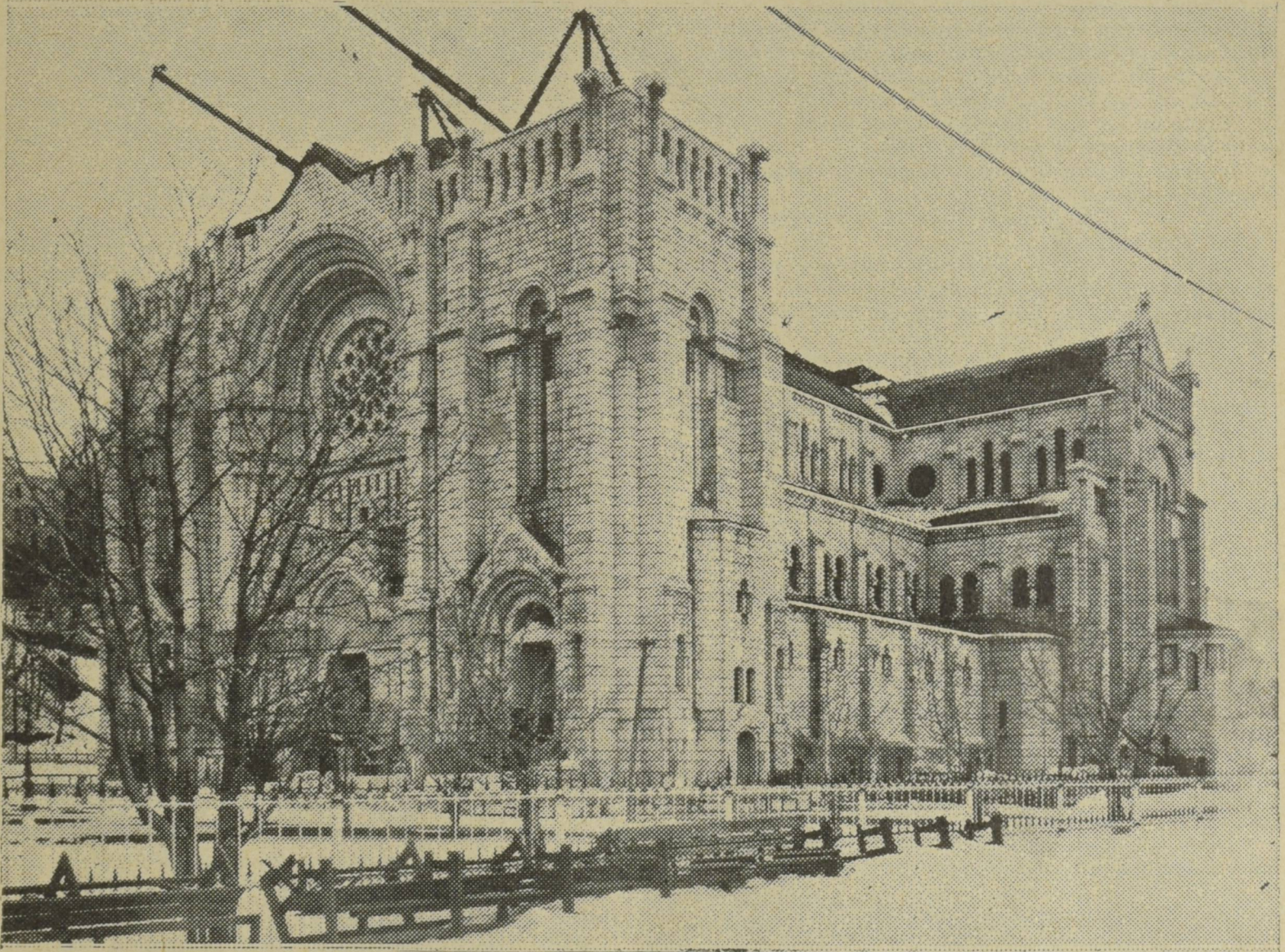
— Tu vois, fait Jean, c'est ce qu'on appelle du "chocolat instantané", il se fabrique tout seul quand on met les cinq sous.

— Tiens... mais, s'écrie Louis en dépliant le papier, ce n'est pas du chocolat... ce sont des bonbons anglais.

— Ah ! fait Jean déconcerté...

Mais, reprenant bientôt son sang-froid :

— C'est ta faute, tu auras mis cinq sous anglais !...



PHOTOGRAPHIE qui montre où en sont les travaux de construction de la Basilique de Ste-Anne de Beaupré

Le pêcheur de Pâques

I

“ Non ! ne va pas en mer aujourd'hui, maître Jacques !
Viens ; c'est le jour de Dieu, c'est dimanche, c'est Pâques,
C'est l'heure où de la mort le Sauveur s'éveilla ;
Viens ! les cloches là-haut chantent l'*Alleluia*.”

Les cloches aux échos de la côte isolée
Dans leur vieux clocher bleu balancent leur volée ;
La mer est tout en fête, et l'horizon lointain
Jette des reflets d'or au soleil du matin.

Dans ses plis onduleux, au gré du vent qui passe,
Comme des fleurs d'argent qu'il sème sur l'espace,
L'écume tout à coup, monte, éclôt, éblouit,
Retombe et, dans le flot qui vient, s'évanouit.

Par la grève pierreuse où la Manche frissonne,
Le peuple accourt en foule à la messe qui sonne !
Dieu sur ces cœurs normands garde encor tous ses droits ;
Ce peuple en ses rochers plante encore la croix :

Il sait qu'en vain d'en bas le blasphème l'outrage,
Qu'elle enchaîne à ses pieds le blasphème et l'orage :
Que pour briser le monde, il faut, au Dieu vivant,
Un mot, un signe, ou même un simple coup de vent.

Or, près du quai, parmi vingt barques à l'amarre,
Un vieux canot s'ébranle ; un homme est à la barre,
En habits de travail, ramenant ses filets
Qui sèchent, étendus sur deux rangs de galet.
Seul de tous ces chrétiens qu'il fuit et scandalise,
Cet homme a désappris le chemin de l'église :
Cet homme brave Dieu depuis plus de trente ans ;
Il jure, de sang froid, même aux jours de gros temps.
Il n'a qu'un fils ; hélas ! mais tout deux font la paire ;
Le fils est un vaurien qui ressemble à son père :
Côte à côte on les voit, couple impie et hardi,
Pêcher le dimanche et dormir le lundi.
“ — Jacques, lui cria-t-on, prends garde : Dieu se venge !
Laisse là tes filets.

— Mais il faut que je mange.

— C'est fête, songes-y.

— Fête ? ah ! raison de plus.

Festoyez, vous, richards, fainéants ou perclus ;
Moi je suis gueux, j'ai faim, la mer est ma cuisine
— Et ton fils ? ...

— Il m'attend sous la roche voisine ;

Il pêche, depuis neuf ou dix heures du soir !”
Puis d'un revers de main, poussant l'ancre au bossoir :
“ Allez ouïr là-bas le curé qui sermonne,
Tous ; et demandez-lui que ma pêche soit bonne.”
Jacques, en ricanant, saisit le gouvernail.
— “ Ami, dit un vieillard, Dieu maudit ce travail ;
Dieu n'est pas loin, prends garde ; et quand on le méprise...
S'il t'envoyait un grain...”

— Un grain, par cette brise !...

Avec tes *oremus* tu m'en garantiras ;
Va : moi, je dois pêcher, tandis que j'ai deux bras.”

II

La brise d'est soufflait dans sa voile carrée :
Le vieux pêcheur partit aidé par la marée.
Son vieux canot rasait une roche à fleur d'eau,
Quand la foule, à l'église, entonna le *Credo*.
— “ Tiens, dit-il, aujourd'hui j'ai la messe à ma porte ;
Je l'avais refusée et le vent me l'apporte :

Soit ! la place est superbe et le moment choisi ;
Puisque la messe vient par mer, assistons-y.
Voyons, le fretin saute et la vague étincelle ;
A l'œuvre !”

Au flanc du roc amarrant sa nacelle,
Il lance, en l'étalant, un filet à gros nœuds :
“ Va, cherche au fond, dit-il, l'endroit est poissonneux ;
Il nous faut de la sole, au moins de la lamproie !...”
Et Jacques s'est penché pour surveiller la proie :
A l'avant de la barque il s'étend de son long,
Et tire : “ Ho ! ce filet pèse comme du plomb !...
Le vieux contait là-bas que c'est aujourd'hui fête :
Le vieux n'avait pas tort, même il était prophète,
Car j'aurai pêche double et double ration.”
La cloche alors tintait pour l'Élévation.
Jacques sonde de l'œil l'abîme où ses bras plongent,
Mais en vain : l'eau jaillit des mailles qui s'allongent,
Où le varech mouvant flotte et fouette le bord.
Enfin le lourd filet cède au dernier effort ;
Jacques l'embarque et l'ouvre : “ Hé qu'est-ce que j'amène
Au fond, ses yeux troublés voient une forme humaine,
Un corps dont le varech marque les traits bouffis ;
Jacques l'écarte et tombe en criant : “ Ah ! mon fils !”
Et de ses poings crispés se frappant avec rage :
“ Je l'ai tué ! c'est moi ! mon Dieu !... c'est mon ouvrage,
Noyé, perdu, damné pour m'avoir obéi !...”
Les voix alors chantaient au loin *Agnus Dei* ;
La messe allait finir dans un dernier cantique !
L'encens tourbillonnait sous l'ogive rustique ;
Et de ces cœurs chrétiens, bénis, reconnaissants,
L'*Alleluia* vainqueur montait comme l'encens.
— Tremblant, fou de remords, et maudissant sa faute
L'homme a saisi sa rame, il vire vers la côte ;
Mais dominant les bruits de la brise et des flots,
A chaque coup de rame éclatent ses sanglots.

Quand tout fut achevé, messe, chants et prière,
Quand les cloches, en haut, dans leur cage de pierre,
Gazouillaient à midi leur joyeux *Angelus*,
En mer, sur son canot bercé par le reflux,
On vit (spectacle affreux qui captive et qui navre)
Le vieux pêcheur se tordre à côté d'un cadavre :
Il se dressa, pleurant, joignant les mains, et dit :
“ O vous, vous qui priez, priez pour un maudit !”

P. DELAPORTE.

LEÇON DE CALCUL

LE MAÎTRE AU PETIT VICTOR.— Voyons,
Victor, je suppose que vous avez dix sous dans
votre poche, vous en donnez quatre à un pau-
vre ; combien vous en reste-t-il ?

— Rien du tout, Monsieur.

— Rien ! Voyons, réfléchissez ?

— Mais je réfléchis, M'sieur, et je sais bien
qu'il ne me reste rien, ma poche est percée...

RÉTRACTION !

Au cours d'une séance publique très ora-
geuse, un conseiller municipal, dans sa fougue,
se laissa aller à dire que la moitié de ses col-
lègues étaient des idiots.

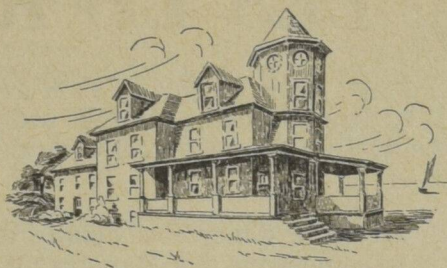
On conçoit le tumulte qui suivit pareille dé-
claration !... On finit par tomber d'accord
pour exiger du coupable une rétraction, pu-
blique comme l'insulte, rétraction qui serait
placardée sur les murs de la ville.

En conséquence, le lendemain, on put lire
cette affiche apposée un peu partout :

“ Je tiens à déclarer que la moitié des con-
seillers municipaux ne sont pas des idiots.”

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSE AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

DEVINETTES

1° Le comble de la stupéfaction pour un professeur de géographie, c'est de voir *une rivière suivre son cours*.

2° Le comble de l'indiscrétion pour une personne sans gêne, c'est de *pénétrer dans les idées d'un autre*.

CARRÉ

GANT
AMER
NÉVA
TRAC

CHARADE

Port-ail — portail.

RÉBUS

On n'apprécie l'eau que quand le puits est à sec.

Mot à mot : On nappe — ré si — Lot — queue — Caen — Le Puy — Et as — EC.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlles Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal ; Mlle Géraldine Saint-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Béragère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; M.

Sylvio Lévesque et Mlle Eugénie Viel, 230, rue Sainte-Thérèse, Québec.

Les noms tirés de l'urne sont ceux de Mlles Viel et Huart.

JEUX D'ESPRIT No 119

DEVINETTES

1° Quel est pour un jardinier le comble de l'art de l'horticulture ?

2° Quel est pour un usurier le comble de l'avidité ?

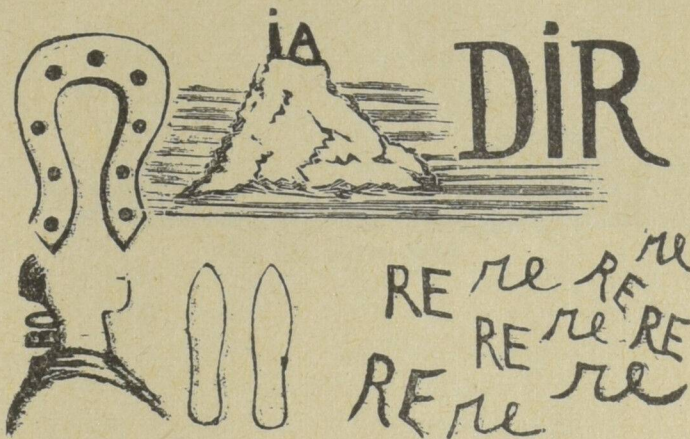
TRIANGLE

Ville capitale — Ile française — Ville du Sud Ouest de la France — Étoffe — Tient à la terre — Préposition — Consonne.

LOGOGRIPE

Écrivain anglais du XVIII^e siècle — Prénom masculin.

RÉBUS



UN MOT DE DESCARTES

Un grand seigneur, entrant un jour chez l'illustre philosophe Descartes, le trouva à table et faisant bonne chère.

“ Eh quoi ! dit-il, les philosophes aiment donc les friandises ? ”

— Pourquoi non ? répliqua Descartes. Vous imaginez-vous que la nature n'a fait les bonnes choses que pour les ignorants ? ”

LES LIVRES

BULLETIN DES OEUVRES MARISTES AU CANADA. Année 1929, Maison provinciale des Frères Maristes, Iberville, P. Q. Brochure in-8 de 40 pages, illustrée.

Cette brochure donne des détails très intéressants sur les différentes maisons des Maristes au Canada et même à l'étranger. On peut constater par la lecture de cette brochure les développements extraordinaires que cette communauté a pris dans notre pays. Nos remerciements au R. F. Visiteur pour l'envoi de cette plaquette.

UNE HISTOIRE DE BRIGANDS. (L'aventure de Loustalot). Comédie en un acte de Pierre PONTIÈS. 5 personnages. Costumes modernes. Durée : 30 minutes. Décor : un salon. (12e volume de la Collection François Coppée). Prix : franco 3 fr. 50. MM. Camus et Carnet, éditeurs, 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon, France.

Dans cette comédie, P. Pontiès s'en prend aux romans d'aventures et aux films policiers qui ont détraqué tant de jeunes cerveaux. Il le fait avec le même esprit et le même talent d'humoriste ; et sa comédie est un véritable éclat de rire. Inscrivez-la au programme de votre prochaine séance et nous vous garantissons le plus franc succès.

Inutile de dire que ce sujet, comme les précédents, est traité avec beaucoup de tact et qu'il peut convenir à tous les milieux : un inoffensif chemineau, le brave Loustalot, vagabond invétéré — c'est là son seul défaut — poursuivi par un chien féroce — personnage invisible, mais non pas muet — devient, bien malgré lui, le héros d'une aventure tragi-comique, dont il sortira cependant sans dommage. En vérité, c'est là une œuvre bien conduite, qui plaira infiniment.

MADemoiselle LALIE FAIT DU SPIRITISME. Comédie en un acte, pour Jeunes Filles, par Pierre

PONTIÈS. Prix : 3 frs 50 franco. Chez M. Camus et Carnet, 3, avenue de la Bibliothèque, Lyon, France.

Voici une amusante charge contre le spiritisme qui doit obtenir partout le meilleur succès. Elle illustre admirablement cette pensée de Chateaubriand : "On ouvre les antres des sorcières quand on ferme les temples du Seigneur."

Le sujet est traité d'une plume alerte et plaira infiniment à notre public.

La scène se passe de nos jours et comprend cinq personnages. La pièce est très facile à monter, et ne nécessite pas une mise en scène compliquée.

C'est dire qu'il vous faut retenir dès maintenant cette fine comédie pour votre prochaine séance récréative.

Au surplus, l'auteur n'en est pas à son coup d'essai. Membre de la Corporation des Publicistes chrétiens, il a déjà écrit de nombreuses pièces pour théâtre d'œuvres, toujours favorablement accueillies.

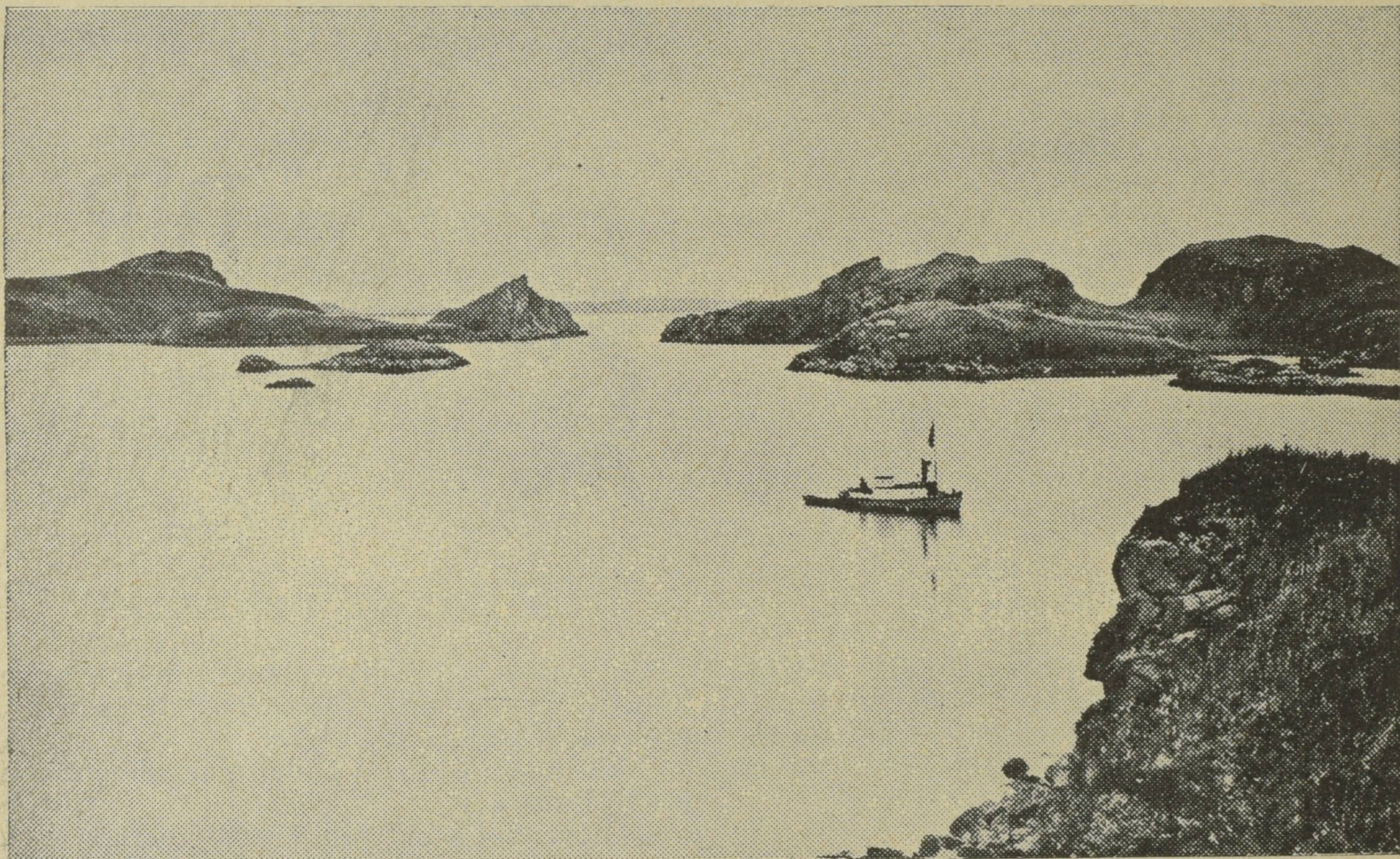
Cette nouvelle œuvre aura le même succès que les précédentes et nous la conseillons vivement à nos lectrices et aux directeurs d'œuvres.

LES DEVOTIONS LITURGIQUES SPECIALES DES PAROISSES. Par le Chanoine L.-F. LABOISE, professeur au Grand Séminaire de Sens. — (Collection la Prière et la Vie liturgiques). — Un volume in-8 couronne, sous couverture impression rouge et noire. Prix franco : 6 fr. 60. Chez Aubanel fils aîné, éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Nous aimons notre paroisse, car c'est chez elle que nous accomplissons les principaux actes de notre vie de chrétien.

Tout ce qui nous entoure, quand nous nous y trouvons, nous est familier. Ce sont de vieilles choses chères auxquelles, malheureusement nous ne portons pas grande attention.

Erreur de notre part, car cet ensemble a son histoire et son utilité au point de vue religieux. C'est ce que nous explique M. le chanoine Laboise, avec un rare bonheur et dans une œuvre pleine de vie. Indispensable au clergé, ce livre n'est pas moins utile aux fidèles. Chaque famille devrait le posséder et ainsi notre affection deviendrait plus grande et plus intelligente pour notre paroisse.



VUE DU PORT DE L'ILE IVAN, EN ALASKA

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

XI

Le mois de septembre touchait à sa fin. Les tilleuls jaunissaient et se dépouillaient, brûlés par le soleil persistant d'un été torride, l'herbe se fanait en prenant une teinte grisâtre, et les dernières fleurs sauvages croissaient à l'ombre des massifs d'arbustes. C'était déjà l'automne — un automne précoce et maussade — avec un ciel gris plomb et un vent aigre qui soulevait des tourbillons de poussière.

On aurait pu attribuer à l'état de l'atmosphère les physionomies mélancoliques qui peuplaient la maison Handen. En réalité, c'était le départ d'Ary qui en était cause. L'intention primitive du jeune homme avait été de passer le commencement de l'hiver à M..., mais, subitement, quelques jours après le mariage de Bettina, il avait déclaré ne pouvoir refuser l'offre d'une série de concerts en Belgique. En conséquence, son départ avait été irrévocablement fixé à la fin du mois.

Ce jour était arrivé, amenant dans la maison une recrudescence de tristesse. Ary était aimé de tous, et le rude Thomas lui-même se mêlait aux louanges qui lui étaient décernées à l'envi. Seulement, celui-là trouvait une compensation dans le départ de Paolo qu'il ne pouvait souffrir. L'adresse de l'Italien, son attachement passionné à son maître portaient ombrage au maussade serviteur.

Dans l'appartement d'Ary, Paolo s'agitait au milieu des malles, tandis que son maître, accoudé à une fenêtre, regardait vaguement les platanes de la promenade voisine et les enfants s'ébattant dans les allées poussiéreuses. Les hirondelles décrivaient leurs courbes au-dessus de lui, quelques moineaux babillards s'agitaient sur les corniches sculptées de la maison d'en face. Et Ary, le front traversé d'un grand pli, sentait une immense tristesse l'étreindre à la pensée qu'il lui fallait quitter cette demeure. Y laissait-il donc vraiment quelque chose de plus qu'autrefois ?

Il s'éloigna de la fenêtre, et, traversant un couloir, ouvrit une porte presque toujours close depuis sept ans. Là était le cabinet de travail du défunt professeur, demeuré tel qu'au dernier jour de sa vie. Le manuscrit terminé en avait été seul enlevé, afin de répandre dans le monde savant les connaissances remarquables et les recherches dues à un labeur patient qui s'y trouvaient renfermées. Le nom de Conrad Handen, déjà connu, était dès lors devenu célèbre. Mais l'auteur de cet ouvrage admiré n'avait pas joui de sa gloire, et le sanctuaire où s'était élaborée son œuvre demeurait à jamais désert.

Ary écarta un des lourds rideaux abaissés devant les fenêtres, ce qui permit à un filet de jour de pénétrer dans la pièce très sombre. Il y flottait une vague odeur de renfermé, et la poussière avait envahi les meubles et les volumes épars un peu partout. Thomas, chargé d'épousseter et d'aérer ici chaque semaine, avait évidemment négligé depuis longtemps de remplir son office.

Ary demeura un instant immobile, considérant avec une respectueuse émotion cette pièce où, bien souvent, autrefois, il avait passé des heures, silencieux et travailleur, près du père ardemment aimé. Avec quelle tendresse fière le professeur contemplait son fils aîné ! Et il avait suffi d'un instant pour anéantir ce bonheur, il n'avait fallu que l'arrivée inopinée et émotionnante de ce Bernhard Henden, le père de...

Il passa brusquement la main sur son front. Décidément, il était temps de se soustraire aux images importunes qui le poursuivaient sans cesse ! Il avait choisi le meilleur moyen : dans quelques heures, il s'éloignerait de la vieille demeure, il oublierait ce rêve fou, cette image charmante. Mais auparavant, il avait voulu revoir la pièce préférée du professeur, celle où le laborieux savant avait passé une partie de sa vie. Surtout, il souhaitait relire les derniers mots tracés par la main paternelle.

Il prit dans un tiroir la feuille trouvée sept années plus tôt dans la chambre de Bernhard, devant le corps rigide du professeur. Elle avait acquis une légère teinte jaune, car, depuis le jour où la veuve l'avait enfermée là, nul n'avait éprouvé le désir de relire ces lignes. Ary n'en avait conservé qu'un vague souvenir, suffisant cependant pour l'engager à revoir ces dernières pensées du père toujours regretté.

Il avait lu, et maintenant il demeurait immobile, un bras appuyé sur la cheminée soutenant sa tête courbée. Des lettres de feu subitement apparues à son regard n'auraient pu lui produire plus d'effet que ces quelques lignes tracées par une main fiévreuse. L'homme proclamé par tous impeccablement droit et juste, le jeune artiste admiré, comblé d'adulations, venait d'y trouver à la fois la condamnation de toute sa conduite envers une pauvre orpheline et la révélation du néant des gloires et des bonheurs de la terre.

Sous cette brusque irruption de lumière, l'âme d'Ary, éperdue, voyait se dresser le spectre du professeur étendant sévèrement la main vers lui et lui disant avec une infinie tristesse : " J'avais promis à Bernhard que sa fille serait heureuse sous mon

toit, qu'elle y trouverait des frères et des sœurs. Et toi, l'aîné, ne t'es-tu pas montré autrefois le plus dur pour cette orpheline innocente, digne de toutes les affections et de tous les respects ? N'as-tu pas insulté par ton mépris celui que j'aimais tant ? . . . Ary, qu'as-tu fait des désirs sacrés de ton père mort ?”

Oui, il ne pouvait le nier, sa mère, Frédérique, lui-même avaient, par une étrange aberration, considéré de leur devoir rigoureux d'accomplir une partie des volontés du professeur : Anita était demeurée catholique, on lui avait donné l'abri de la vieille demeure, on avait pourvu à son éducation. Mais l'autre partie, celle sur laquelle Conrad Handen s'était plus particulièrement appesanti ?

Le jeune homme cacha son visage entre ses mains. Une à une se retraçaient à son esprit les scènes du passé, les mépris, la froideur hostile dont ils avaient accablé la douce orpheline. . . et surtout ce qui n'était passé près du cercueil de Bernard Handen. Oh ! ce regard empreint d'un reproche navrant qui s'était levé vers lui, cette petite voix brisée qui avait murmuré : “ Mais il n'a rien . . . vous voyez bien qu'il n'a rien ! ” Quel être sans cœur, sans entrailles était-il donc alors pour avoir impitoyablement jeté au loin l'humble bouquet de la pauvre petite Anita, lui qui souffrait maintenant en voyant un peu de mélancolie dans ses grands yeux lumineux, lui qui n'aurait pu supporter de la voir pleurer !

Oui, ils avaient vraiment bien accompli les volontés d'un mort ! Leur orgueil, leur ressentiment aveugle envers Bernhard les avaient conduits à traiter en paria l'enfant qu'ils devaient consoler et aimer, si bien qu'elle n'aspirait qu'à quitter ce toit inhospitalier.

Mais comme elle était vengée sans le savoir, pauvre petite Anita ! Jamais elle ne se douterait qu'il fuyait la demeure de ses pères avec un souvenir radieux et déchirant qui le poursuivrait longtemps . . . toujours peut-être.

Ses mains se tordirent inconsciemment. Celui que tous enviaient et admiraient aurait donné avec bonheur sa célébrité et ses triomphes d'orgueil, ses joies d'artiste et toute sa fortune pour réaliser le rêve éclos dans son cœur. Mais c'était une folie, et il était de son devoir d'y couper court, car chaque jour il la sentait grandir en lui. Il fallait oublier . . . oublier !

Il reprit le testament de son père. Avec quelle terrible netteté, en si peu de mots, le professeur montrait à son fils l'inanité de toutes les vanités humaines, à cette heure suprême qu'il avait sentie venir ! Entouré d'enfants beaux et intelligents et d'amis dévoués, comblé lui-même des dons de l'esprit et du cœur, riche et bientôt célèbre, il était arrivé un instant où cet homme avait vu tout disparaître, et, torturé par le doute, avait tremblé en se demandant : “ Que trouverai-je au delà de la tombe ? . . . Rien ou . . . tout ? ” Alors, désespérément, il avait crié à son fils : “ Cherche la vérité, car on souffre trop de ne pas savoir . . . Je crois . . . ”

La mort avait ici arrêté sa main. Peut-être une lueur de la vérité vers laquelle il soupirait l'avait-elle éclairé à cette dernière minute.

Il est dans la vie des heures terribles où une lutte s'engage entre les puissances de l'âme, alors que cette pauvre âme chancelante ne sait que croire et sur qui s'appuyer, et semble prête à sombrer dans un épouvantable naufrage. Ary traversait une de ces heures. L'émotion causée par cette évocation d'outre-tombe, son poignant regret à la pensée du bonheur qu'il lui fallait fuir, la conscience d'avoir méconnu en partie la volonté paternelle en faisant souffrir une petite âme innocente, d'étranges incertitudes, déjà latentes en lui et l'assaillant soudain avec violence, tout cela causait dans cette âme un véritable bouleversement. Il n'avait jamais cessé de se montrer exact observateur de sa religion, mais dans la vie agitée et voyageuse qui avait été la sienne pendant ces dernières années, il avait pu voir et comparer bien des choses. Lentement, mais réellement, le doute avait pénétré en lui, et aujourd'hui il se trouvait entre deux voies : celle qu'avait suivie son père et qui l'avait mené au scepticisme . . . celle qu'il avait vu parcourir par tant d'âmes d'élite et qui les conduisait, à travers tous les obstacles, dans les bras de l'Église catholique.

Et entre ces deux routes, Ary, armé de la liberté d'examen et des principes incertains de sa propre religion, chancelait, hésitant et troublé.

— Maintenant, vous savez où est la vérité, père. Mais moi ! . . . murmura-t-il en regardant le portrait du professeur.

Les yeux bleus, mélancoliques et doux, semblaient contempler un mystérieux au-delà, et le père ne répondit pas à la demande passionnée de son fils préféré.

Quelques instants plus tard, Ary pénétrait dans l'office où Mme Handen surveillait l'arrivée de provisions que Charlotte et la cuisinière rangeaient à mesure dans les vastes armoires. La veuve tourna vers son fils un visage légèrement surpris.

— Que désires-tu, Ary ? Te manque-t-il quelque chose pour ton voyage ?

— Non, mère, ce n'est pas cela . . . Je voudrais seulement savoir si vous vous rappelez le contenu du testament trouvé entre les mains de mon père.

L'expression d'étonnement s'accrut dans les yeux pâles de Mme Handen.

— Naturellement . . . Charlotte, mettez ces biscuits ici . . . Plus doucement, Julia, ce sont choses fragiles que vous maniez là . . . Il serait au moins étonnant que je l'eusse oublié, d'autant plus qu'il y avait là — on ne peut le méconnaître — des idées étranges, des volontés qui m'ont forcée — moralement, du moins — à garder sous notre toit une enfant odieuse . . .

— Ma mère !

Mais Mme Handen ne s'aperçut pas de l'ardente protestation de son fils. Elle était fort occupée à surveiller le rangement des derniers paquets. Tout était enfin terminé. Avec un soupir de soulagement,

elle ferma les armoires et réunit les clés en un troussseau qu'elle glissa dans sa poche. Alors, elle se tourna vers son fils qui était demeuré à la même place, anxieux et absorbé.

— A quel propos me fais-tu cette question, Ary ?

— Je viens de relire cette page, dit-il avec effort en fixant son regard attristé sur le calme visage de sa mère, et de cette lecture il résulte pour moi que nous n'avons accompli qu'une très petite partie des désirs de mon père. Cette enfant a souffert ici...

— Je ne te comprends absolument pas, Ary ! interrompit Mme Handen avec une stupéfaction sincère. Malgré toutes mes répugnances, j'ai gardé cette étrangère dans notre demeure, je l'ai laissée libre de suivre sa religion et l'ai pourvue d'excellentes éducatrices... et voilà que tu viens m'apprendre que je n'ai à peu près rien fait pour elle !

— Pas seulement vous, ma mère, mais nous tous. Nous avons été durs et cruels envers cette orpheline, nous lui avons refusé l'affection promise par mon père...

— Pour cela, oui ! interrompit sèchement Mme Handen. L'enfant de Bernhard Handen est restée ce qu'elle devait être : une étrangère, et ton père sortant de sa tombe pour m'adjurer de l'aimer n'aurait pu obtenir de moi une autre réponse que celle-ci : "Jamais... jamais rien ne pourra m'empêcher de détester cette fille d'aventuriers !"

A ces paroles, prononcées avec un accent violent surprenant chez cette placide nature, le beau visage d'Ary s'altéra subitement. Le jeune homme se détourna et se dirigea vers la porte.

— Je ne sais quelle idée te prend ! dit Mme Handen de son ton ordinaire. Ne t'es-tu pas toujours entendu avec moi pour tenir à l'écart cette petite fille et lui faire sentir l'infériorité de sa position ? Cette année encore, quelques jours après notre retour ici, tu m'as dit qu'il était de toute nécessité de garder plus strictement que jamais notre ligne de conduite envers elle, d'autant plus qu'avec l'âge augmentaient les défauts qui ne pouvaient manquer d'exister en elle... Ce sont là tes paroles, Ary.

— Oui, c'est moi qui ai dit cela ! murmura-t-il avec amertume. Je croyais alors être dans le vrai, et ceci est un peu mon excuse. Mais j'ai reconnu que nous avons injustement agi.

— Ce sont là des illusions dont tu reviendras bien vite. Quant à moi, je suis certaine d'avoir accompli mon strict devoir, dit-elle avec une froide décision.

Un pli profond se creusa sur le front du jeune homme, mais il n'insista pas. Depuis quelque temps, il s'était aperçu qu'en voulant discuter certaines questions avec Mme Handen, on se heurtait à une invincible obstination.

— Charlotte, vous servirez le café dans la salle d'étude, ordonna la veuve. Avez-vous su où était passée Claudine ?

— Mina vient de me dire que Mlle Anita l'avait emmenée à l'orangerie, Madame.

— Quelle idée ?... Il faudra que je lui défende d'accaparer ainsi les enfants ! dit Mme Handen

avec impatience. Charlotte, allez chercher Claudine.

— Je puis y aller, si vous le voulez, ma mère, proposa Ary avec empressement.

— Certes, je ne demande pas mieux, Charlotte est extrêmement pressée aujourd'hui. Tu pourras dire à Anita que je ne veux pas qu'elle emmène ainsi l'enfant.

Sans répondre, il ouvrit la porte-fenêtre et descendit dans le jardin. Il marchait rapidement, mais son pas était amorti par l'herbe épaisse couvrant les allées. Soudain, il s'arrêta. Une voix profonde et chaude arrivait jusqu'à lui, chantant un cantique espagnol. Il n'était pas nécessaire de posséder sa science musicale pour reconnaître l'inexpérience de cette voix, mais le timbre était admirable et l'expression empreinte d'un charme pénétrant.

Le silence s'était fait, rompu presque aussitôt par la voix de la petite Claudine.

— Chante encore, Nita !

— Non, mignonne, il faut rentrer, maintenant. Votre frère part ce soir et il faut bien rester un peu avec lui.

— Ah ! oui, pauvre Ary ! Pourquoi part-il si vite, Nita ?

Le jeune homme n'entendit pas la réponse. Il s'avança et atteignit les derniers tilleuls de l'avenue. Anita était assise sous leur ombrage, et ses doigts maniaient agilement un crochet, tandis que la petite Claudine, debout devant elle, tenait avec gravité le peloton de laine blanche qui se déroulait lentement.

Mais peloton et crochet échappèrent soudainement aux mains de l'enfant et de la jeune fille, et Claudine, avec un cri de joie, s'élança vers son frère.

— Allons, du calme, petite folle ! dit-il en souriant, tout en baisant le petit visage rose qui se levait vers lui. Je venais la chercher de la part de ma mère, ajouta-t-il en s'adressant à Anita.

— J'allais précisément la ramener. Il est regrettable que vous vous soyez dérangé.

— Pas du tout. Cela m'a procuré le plaisir de connaître un don que nous ignorions tous. Vous possédez un contralto magnifique.

Les joues d'Anita s'empourprèrent un peu.

— Ah ! vous avez entendu ? Et vous vous dites sans doute qu'il est bien dommage de n'avoir pu supprimer cet instrument, comme vous avez fait des autres à mon égard ? fit-elle d'un ton mordant.

Ary, très pâle, se mordit violemment les lèvres. Anita continua, emportée par les souvenirs douloureux qui affluaient à son esprit.

— Sans doute, craignez-vous déjà de voir votre nom sur les affiches de théâtre, comme vous me l'avez dit un jour ? Vous rappelez-vous ?

S'il se rappelait ! Les mêmes yeux bleu foncé qui le regardaient en cet instant avec une fierté un peu railleuse s'étaient levés vers lui autrefois, étincelants d'indignation, et l'enfant faible et isolée avait courageusement défendu sa mère.

— Mais rassurez-vous, cela n'est pas dans mes intentions. Ma noble et chère mère avait adopté cette profession pour obéir à ses parents, mais je

crois que ce ne peut être là qu'une exception. Ainsi cette voix que vous venez, le premier, de qualifier d'une manière si flatteuse, demeurera probablement inconnue et inutilisée.

De nouveau, le crochet se remit en marche. Les mains de la jeune fille tremblaient un peu, une ombre s'étendait sur son front. Elle ressentait maintenant quelque confusion de s'être laissée aller à dévoiler ses sentiments sur ce ton d'amertume. Une impulsion subite l'y avait poussée, et elle la regrettait maintenant, vis-à-vis de lui surtout dont l'attitude envers elle était vraiment bien éloignée de celle de l'Ary d'autrefois.

— Vous vous résignez bien facilement à cette perspective. A mon avis, ce serait extrêmement regrettable, car, sans monter sur les planches, il est toujours agréable, pour soi et pour les autres, de cultiver un tel don.

Il parlait avec calme, mais il était facile de discerner dans sa voix une légère altération. Et réellement, on n'y pouvait trouver la moindre trace d'ironie.

— Oh ! qu'importe ! dit-elle avec un geste d'insouciance. D'ailleurs, j'aurai peu le loisir de m'occuper de cela dans la profession que j'ai choisie.

Il demeura un instant silencieux, une pensée pénible flottant dans son regard. Puis il tendit un papier à sa cousine.

— Lisez cela, je vous prie, dit-il gravement.

Tandis qu'elle parcourait le testament du professeur, il se mit à arpenter l'allée, en suivant machinalement du regard la petite Claudine qui courait devant lui en jetant des cris de joie. Au bout d'un instant, il revint lentement vers Anita. La jeune fille avait terminé et lui tendit le papier sans lever les yeux.

— Eh bien ! quelle est votre opinion ? Trouvez-vous que nous avons bien rempli les volontés exprimées là ?

Dans les grands yeux attristés qui se tournèrent vers lui, il lut sans doute une réponse suffisante, car il reprit d'une voix oppressée :

— Oui, vous avez raison de nous détester, nous qui avons rendu votre enfance triste et isolée.

— Je ne déteste personne ! s'écria-t-elle avec un geste de protestation. J'ai pardonné, il n'y a pas très longtemps, je l'avoue, à tous ceux qui m'ont causé quelque souffrance, car j'ai compris que ce ressentiment était indigne d'une chrétienne. Oui, les souffrances personnelles s'oublient facilement... mais il n'en va pas de même de l'injustice, des mépris qui ont accablé mon père et ma mère. Cela, je m'en souviens toujours.

Le regard douloureux d'Ary enveloppa la physiologie contractée de sa cousine.

— Toujours, Anita !... Même si l'un des coupables reconnaissait la fausseté de ses opinions et l'injustice de ses actes ? Même s'il venait en solliciter le pardon ?...

— Ary !... vous !...

En un instant, toutes les hésitations d'Anita s'évanouirent comme un souffle.

— Oui, j'oublie tout, Ary ! Certainement, mes chers parents vous ont déjà pardonné du haut du ciel, dit-elle en lui tendant la main.

Une joie indicible éclaira soudainement le visage d'Ary.

— Vous ne vous doutez peut-être pas du poids immense que vous m'enlevez, Anita ! Il m'était dur de partir en songeant qu'un ressentiment bien justifié, hélas ! me poursuivait toujours. Maintenant nous voilà réconciliés et devenus de bons cousins, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix un peu frémissante.

— Oh ! oui, Ary !... J'en suis si contente ! dit-elle avec élan. Mais justement, voilà que vous partez !

— Oui, je pars, il le faut... Vous prierez un peu pour moi, ma petite cousine.

Il porta à ses lèvres la petite main qu'il tenait entre les siennes, et, se détournant un peu brusquement, s'éloigna après avoir appelé Claudine.

Anita ne put se remettre au travail. Le front entre ses mains, elle se mit à songer à cette scène si inattendue qui lui laissait au cœur un sentiment complexe, fait de joie et de tristesse. Comme il était noble, loyal et bon, cet Ary autrefois détesté ! De quelle manière parfaite il venait de réparer ses torts ! Et justement, il allait s'éloigner, lui qui avait su si bien effacer, en un seul instant, les souffrances morales, l'isolement et les dédains ayant été dans cette maison le partage d'Anita Handen !

A cette pensée, des larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, et elle murmura pensivement :

— Aurais-je jamais eu l'idée autrefois que je pleurerais parce qu'Ary s'en va !

(A suivre)

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue "L'APÔTRE" est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,
QUEBEC